



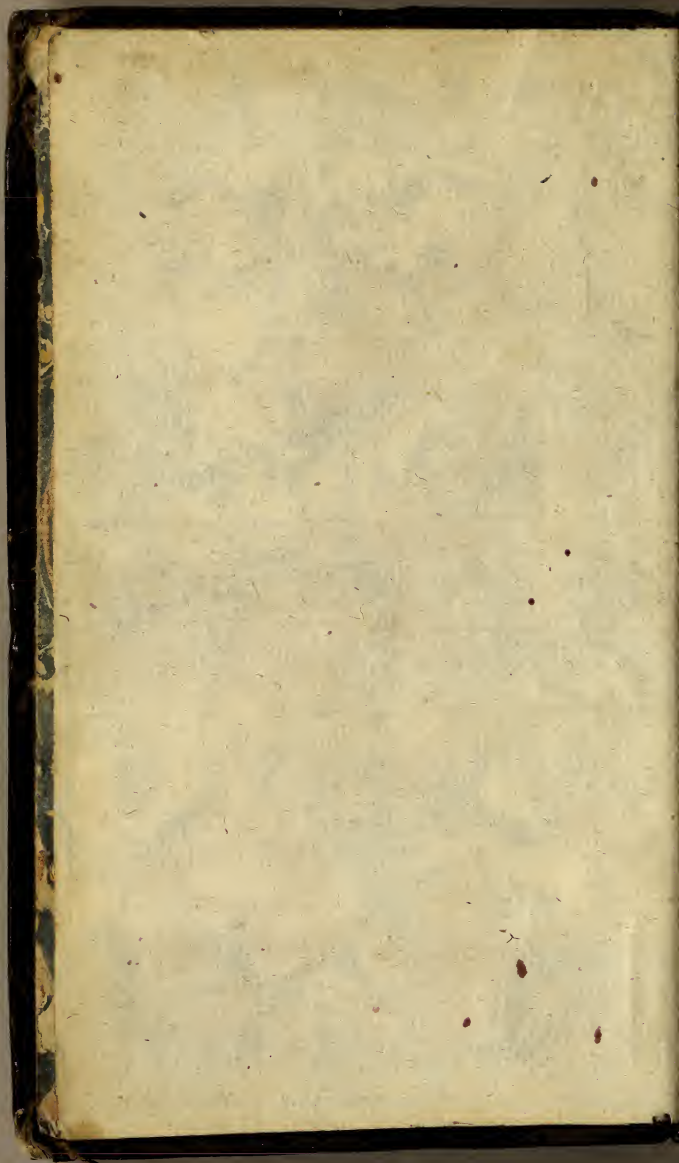


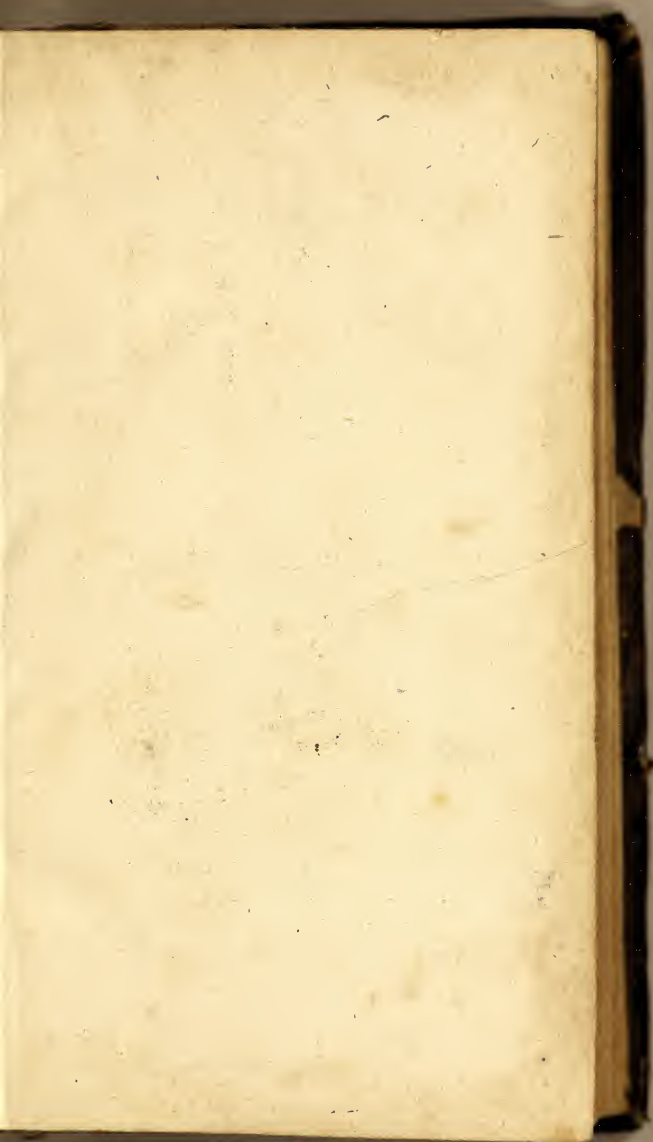
John Carter Brown  
Library  
Brown University

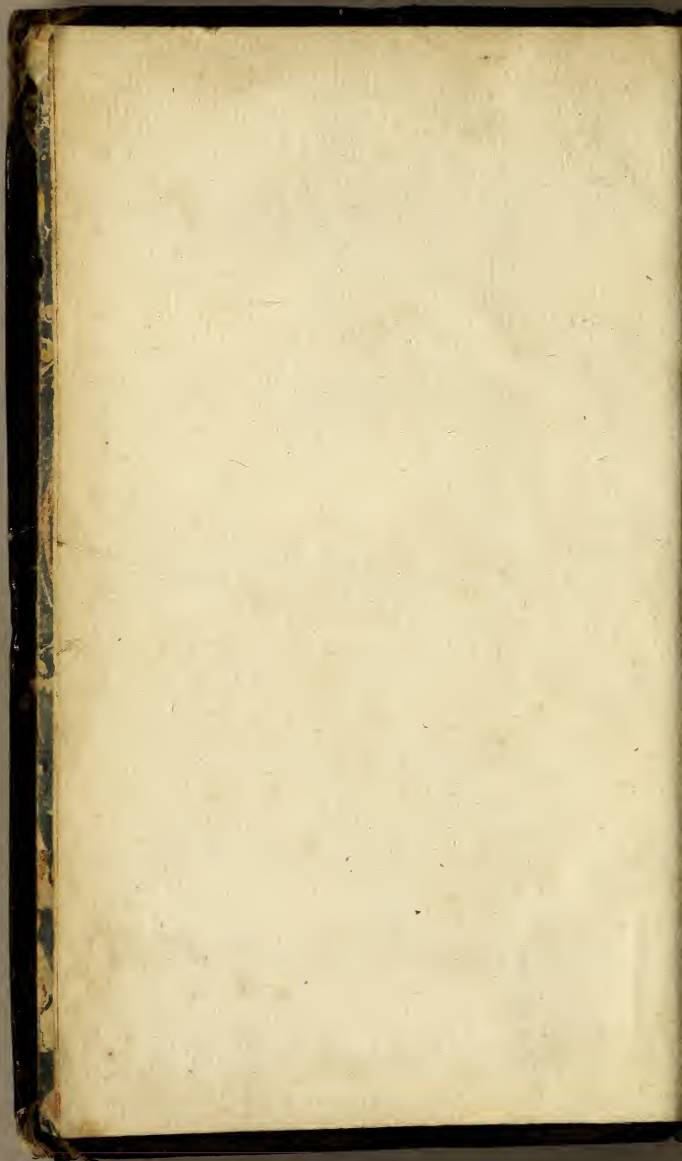
*The Gift of  
The Associates of  
The John Carter Brown Library*



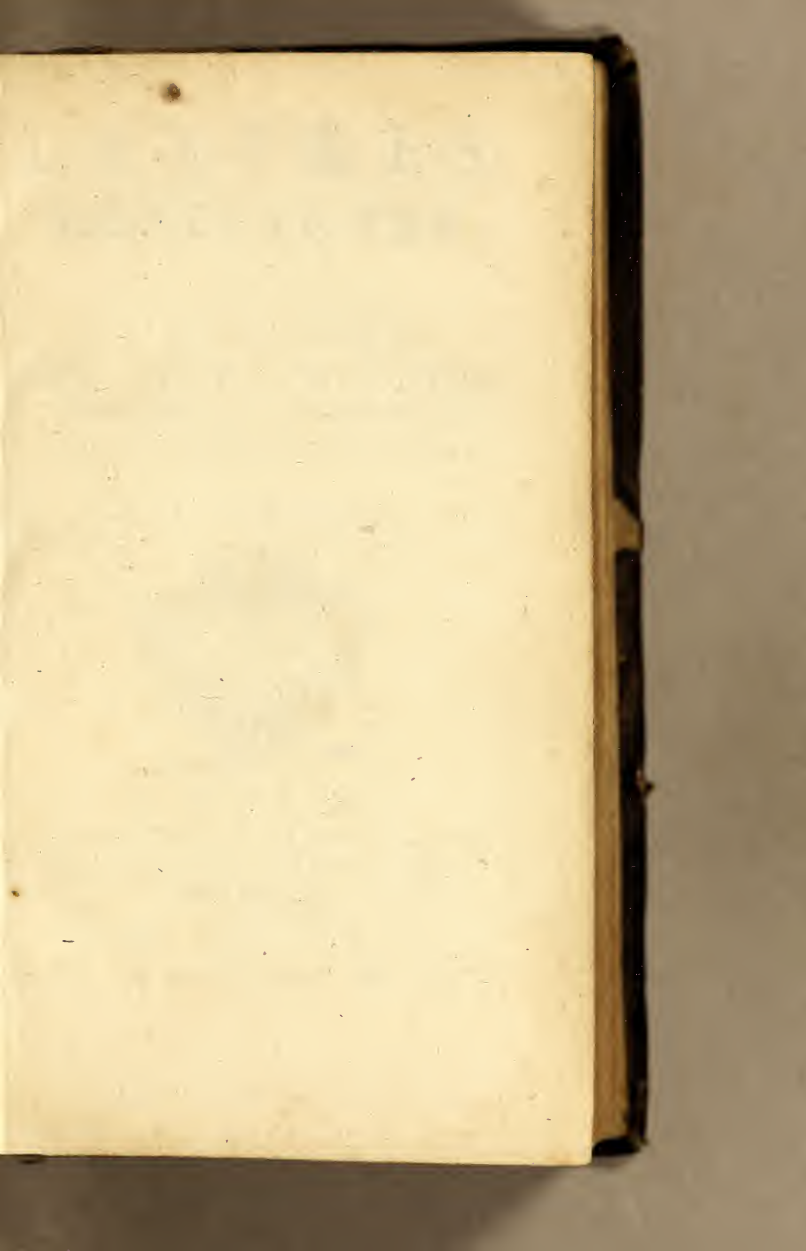


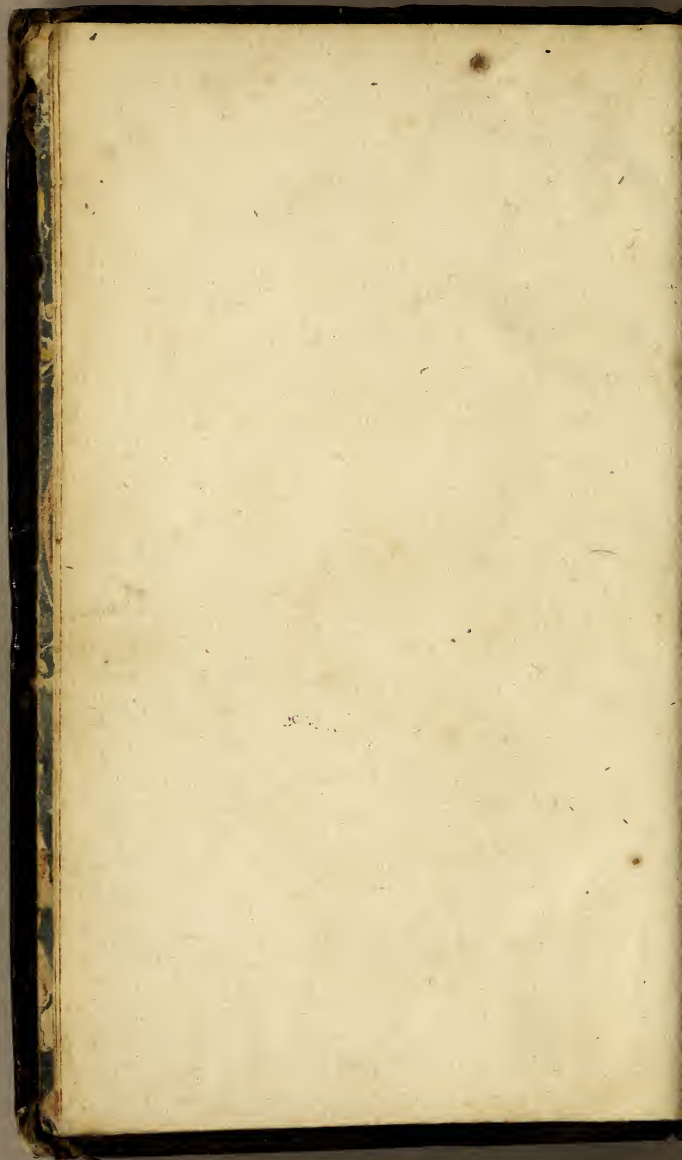












LETTRES  
EDIFIANTES  
ET

CURIEUSES,  
ECRITES DES MISSIONS  
Etrangères, par quelques Mission-  
naires de la Compagnie de JESUS.

XIV. RECUEIL.

*Collegii S. Iacobi*



A PARIS,  
Chez NICOLAS LE CLERC, rue  
S. Jacques, proche S. Yves, à l'Image  
Saint Lambert.

---

M. DCC. XX.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

LETTERS

ADDITIONAL

ET

CHURCH

FOR THE USE OF THE  
MEMBERS OF THE CHURCH  
AND OF THE LAY PEOPLE

OF THE



OF THE

CHURCH OF ENGLAND

OF THE

CHURCH OF ENGLAND





A U X  
JESUITES  
DE FRANCE.



Es REVERENDS PERES,

*Je me persuade que vous recevrez les nouvelles Lettres qui composent ce quatorzième Recueil, avec la même bonté que vous avez reçu celles que j'ai déjà*  
a ij

eu l'honneur de vous presenter,  
& qu'elles vous paroîtront également interessantes.

La premiere contient une description exacte des Isles de Ponghou, & de cette portion de l'Isle de Formose qui appartient aux Chinois. Ce n'est encore qu'une légère partie du grand Ouvrage dont l'Empereur a chargé quelques-uns des Missionnaires. Dans le dessein que ce grand Prince forma il y a quelques années de faire dresser une carte universelle de la Tartarie & de la Chine, selon la méthode Européenne, il les distribua dans les diverses Provinces de l'Empire, & fournit libérale-

EPISTRE. iij

ment aux frais necessaires pour leur entretien & leurs voyages. Cinq Jesuites François ; sçavoir , le P. Bouvet , le Pere Jartoux , le P. Regis , le P. de Tartre , & le P. de Mailla furent employez à cet ouvrage. Quatre autres Missionnaires partagerent le même travail ; sçavoir , le P. Bonjour Fabri Religieux Augustin , le P. Cardoso Jesuite Portugais , le P. Frideli Jesuite Allemand , le & P. Henderer Jesuite d'Alsace.

On commença d'abord par dresser la carte de la Tartarie , du Petcheli , & du Xan-tong. L'Empereur l'ayant examinée , en fut fort satisfait , & il or-

iv EPISTRE.

*donna qu'on dressât de la même maniere les cartes des autres Provinces. Les PP. Regis, Henderer, & de Mailla eurent ordre de faire les cartes du Honan & de Nankin, & ensuite celles du Tsekiang & de Fokien. Elles sont entierement achevées. Les PP. de Tartre & Cardoso furent employez à la carte du Xanfi & à celle de Xenfi.*

*Quand ils eurent fini ces deux cartes qui avoient chacune environ dix pieds en quarré, ils retournerent à Pekin. Le Mandarin qui presenta ces cartes à l'Empereur lui dit, que si S. M. souhaittoit quelques éclaircissements, le P. de Tartre pourroit*



EPISTRE. v

les lui donner, qu'il s'expliquoit fort bien en Chinois, & qu'il attendoit ses ordres. L'Empereur le fit entrer, & prenant en main une longue baguette, il lui en fit donner une pareille, pour lui montrer divers endroits que S. M. avoit remarquez elle-même en visitant ces Provinces. Ce Prince dit alors plusieurs fois y tien pou-tso : Il ne se trompe en rien.

Il arriva une chose assez particuliere dans cette audience : L'Empereur prétendoit que le cours d'une certaine riviere estoit mal placé dans une autre carte qu'il examinoit, & qui avoit du rapport aux cartes du Xanfi

vj EPISTRE.

*Et du Xenfi. Le Pere de Tartre voyant que l'Empereur se trompoit, soutint le sentiment de la verité avec la modestie & le respect qui est dû à la majesté des Princes, & il le fit d'une maniere si claire que l'Empereur fut obligé d'en convenir. Tsoleao, dit-il, je me suis trompé. Aveu bien remarquable dans l'Empereur de la Chine.*

*L'Audience finie, les deux Missionnaires eurent ordre de tracer au plûtost ces deux cartes particulieres sur la carte générale qu'on fait à Pekin, & de partir ensuite pour d'autres Provinces. Ils furent destinez par l'Empereur même à faire la carte des*

EPISTRE. vij

*Provinces du Kiam - si , de Canton , & du Quam - si. Les deux premieres furent achevées au mois de Novembre de l'année 1714. En même temps le P. Bonjour & le P. Frideli furent envoyez dans les Provinces du Su-chuen , de Yunnan , de Kouei-tcheou , & du Hou-quang , pour en dresser les cartes , qui ont dû estre faites dans le cours de l'année 1715.*

*On ne peut disconvenir que cet ouvrage ne doive estre d'une grande utilité pour la perfection des sciences , & sur tout de la Géographie. Mais on en retire-  
ra encore un autre avantage : on*

## viiij      E P I S T R E.

*pourra avoir avec le temps une  
histoire naturelle de la Chine  
très-complète & très-curieuse.  
Il y a eu un ordre de l'Empe-  
reur de communiquer aux Mis-  
sionnaires occupez à dresser les  
cartes des Provinces, certains li-  
vres particuliers qui se conser-  
vent dans chaque Ville, & qui  
sont entre les mains des seuls  
Mandarins Ils s'impriment dans  
leur Imprimerie secrete, & ils  
ne se trouvent point chez les Im-  
primeurs publics. Ces livres sont  
très-anciens, & lorsqu'on les  
réimprime, ce qui arrive de  
temps en temps, on y ajoute tout  
ce qui est capable de les perfec-  
tionner. Ils contiennent d'abord*



une Topographie du territoire de la Ville qui n'est pas fort exacte. On y trouve en second lieu ce que l'histoire naturelle du pays a de plus rare & de plus remarquable : cette partie y est traitée avec une grande exactitude & avec beaucoup de fidélité. Enfin, on y a inséré certains exemples heroïques de vertu morale, par lesquels les Mandarins ou d'autres habitans du lieu se sont signalez en divers temps, & ont rendu leur nom recommandable à la posterité. Si l'on a le loisir de travailler à cet ouvrage qui demande du temps & de l'application, on fera part au public de ce qu'on y trouvera qui mérite

le plus son attention.

Ce qu'il y a eu de consolant pour les Missionnaires dans une occupation aussi pénible que celle de parcourir toutes les Provinces d'un si vaste Empire, c'est qu'outre la protection de l'Empereur que leur travail procuroit aux Prédicateurs de l'Evangile, ils ont esté en estat de rendre par eux-mêmes de grands services à la Religion. Comme ils estoient revestus du caractère d'Envoyez de l'Empereur, ils estoient bien reçus par tout, & favorablement écoulez des Mandarins. Il n'y a aujourd'hui aucune Ville ni aucun lieu tant soit peu considérable de la Chine, où ils n'ayent

pénétré. En plusieurs endroits ils ont fait restituer aux Missionnaires des Eglises qui avoient esté usurpées par les Infideles, & consacrées à des usages prophanes. Ils ont ménagé à d'autres de l'appui & de la protection pour faire leurs fonctions avec plus de liberté. Ils ont consolé, instruit, animé un grand nombre de Chrestiens abandonnez depuis long-temps, & destituez de Pasteurs. Par tout ils ont fait rendre à la Religion & à ses Ministres la réputation & le crédit qu'on avoit perdu dans ces malheureux temps de division & de trouble.

L'Empereur tout occupé qu'il est du gouvernement de ses vastes

*Estats, trouve encore le loisir de satisfaire le goût singulier qu'il a pour les sciences : il continue de s'appliquer aux Mathematiques, sur tout à l'Algebre, à la Géométrie, & à l'Astronomie : il en propose souvent des problèmes de sa façon aux Missionnaires qui sont à sa Cour : il voit volontiers les Traductions de livres Européans, où il y a quelque nouveau système & quelque invention nouvelle. On lui presenta un jour un extrait des Journaux de Trevoux qu'on avoit traduit en Chinois, où l'on expliquoit une nouvelle espece d'arithmetique proposée par Monsieur Leibnitz : il la goûta &*

*l'estima fort. Une autre fois s'entretenant familièrement avec quelques-uns des Missionnaires, il leur dit entre autres choses que les sciences Chinoises ne pouvoient s'acquérir parfaitement sans le secours des sciences Européanes ; que les Chinois avoient obligation aux Européans de leur avoir découvert certaines veritez qu'ils ignoroient auparavant ; que les Européans avoient composé d'excellens ouvrages en langue Chinoise ; qu'il falloit les imprimer de nouveau, & mettre à la teste le nom des Auteurs, quoiqu'ils fussent morts, afin de conserver le souvenir du service qu'ils ont rendu à l'Empire.*



Il y a peu d'années que les Moscovites apportèrent à Pekin un livre d'anatomie. Je n'ai pu sçavoir quel estoit le titre de ce livre, ni en quelle langue il estoit écrit. L'Empereur souhaitta qu'on le traduisist exactement en langue Tartare, & il chargea de ce travail le P. Parennin qui parle fort bien les deux langues, la Tartare & la Chinoise. Le Missionnaire y travailla pendant le séjour qu'il fit en Tartarie à la suite de l'Empereur : il présentoit tous les deux jours à S. M. un cahier de sa traduction. Ce Prince parut fort content de l'ouvrage, il loua surtout l'endroit où l'on traite de l'origine des larmes. Il a des-

sein, dit-on, de le faire traduire du Tartare en Chinois, & d'appeler pour cela les plus habiles Médecins de l'Empire, afin de donner les termes propres du sujet qu'on y traite. Si cet ouvrage s'exécute, il sera très-utile aux Chinois, dont les connoissances sur l'anatomie du corps humain sont très-bornées.

Puisque la description de l'Isle de Formose m'a engagé insensiblement dans ce détail qui regarde la Chine, je ne puis me dispenser de vous faire part d'un événement singulier arrivé depuis peu dans la Province de Xensi. Cette belle Province a esté presque toute ravagée par un

xvj EPISTRE.

tremblement de terre des plus extraordinaires qu'on ait encore vû. On en a sçeu les circonstances des Mandarins que l'Empereur a envoyez sur les lieux pour examiner la chose, & lui en faire un rapport fidele.

Ce fut le 19. de Juin de l'année 1718. qu'on sentit à trois heures du matin quelques legeres secousses à Sin-gan fou Capitale de la Province : elles n'eurent pas de suite. La même chose arriva sur les sept heures à Ning-hia : le tremblement ne fut ni long ni considerable. Mais à la même heure il se fit sentir bien plus rudement à Lan-tcheou : la porte méridionale tomba, &

## EPISTRE. xvij

*dans les Hien ou petites Villes de Ouei yven, de Fou-kiang, de Si-ho, & de Li, qui sont de la dépendance de Lin-tchao, & de Kong-tchang-fou, toutes les murailles furent renversées. A Yong-ning-tchin les montagnes du Nord furent jettées au midi, bien qu'il y eut entre deux une étendue de plus de deux lieues : ce gros Bourg fut tout a fait englouti, sans qu'il y soit resté aucun vestige de maisons, d'hommes, & d'animaux. Au Nord de la Ville de Tong-ouei, la terre s'ouvrit, les montagnes tomberent, & en tombant roulerent dans la Ville par le costé du Nord & passerent*

xviiij EPISTRE.

vers le midi, de sorte qu'en un clin d'œil la Ville fut engloutie: la plaine s'enfla & s'éleva à la hauteur de plus de six toises: les maisons, les greniers publics, l'argent du trésor, les prisons & les prisonniers tout fut enseveli sous terre: de dix personnes à peine s'en put-il sauver deux ou trois: de toute la famille du Gouverneur nommé Hoang, il échapa seul avec un de ses fils & un valet. A Tsing ning tchin depuis trois heures du matin jusqu'à onze, la terre trembla, les édifices publics & les murs du costé du Midi furent abbatus: le mont Outai tomba plus qu'à moitié vers le midi, il y eut une infinité



## EPISTRE. xix

d'hommes & d'animaux tuez ou  
blessez. Dans la suite il y a tou-  
jours eu quelques legers tremble-  
mens qui ont continué jusqu'au  
neuvième de Juillet, où l'on es-  
suya une violente secousse qui  
renversa les murs & les mai-  
sons de la Ville de Hoei-ning.  
Il est impossible de compter le  
nombre des morts & des blessez.  
Enfin il n'y a presque aucun en-  
droit de cette Province qui n'ait  
ressenti les effets de ce furieux  
tremblement, & qui n'en ait esté  
ébranlé.

Un autre événement vous  
touchera davantage, mes R R.  
P P. car il interesse la Religion.  
Un Mandarin avoit entrepris

de l'exterminer de la Chine : il  
presenta pour cela une Requête à  
l'Empereur pleine d'invectives &  
de calomnies contre la loi sainte &  
contre ceux qui la prêchent. Il co-  
loroit ce que la passion lui faisoit in-  
venter de plus atroce, du spécieux  
prétexte de veiller à la tranquillité  
de l'Empire, qui étoit sur le point,  
disoit-il, d'estre attaqué au dedans  
& au dehors ; au dedans par les  
Missionnaires & leurs disciples ;  
& au dehors par les Européans qui  
font leur commerce à la Chine.  
On fut consterné quand on apprit  
que cette Requête avoit esté pre-  
sentée à l'Empereur, & que S. M.  
l'avoit donnée à examiner aux  
premiers Tribunaux peu affec-

*tionnez au Christianisme. Comme elle fut en même-temps inserée dans la Gazete publique, & par conséquent répandue dans toutes les Provinces ; on avoit lieu de craindre une persécution presque générale. C'est ce qui engagea les Missionnaires à faire & à publier une Apologie dans laquelle on réfute les calomnies avancées dans la Requête : c'estoit l'unique moyen qu'on avoit de prévenir les mauvaises impressions qu'elle estoit capable de faire sur l'esprit des Mandarins des Provinces. Vous trouverez l'une & l'autre Piece dans la seconde lettre de ce Recueil.*

*On a appris depuis par des*

lettres de Canton que le Mandarin auteur de la Requête a esté cassé de son emploi, & qu'il a esté condamné lui & toute sa famille à passer le reste de ses jours en exil dans la Tartarie : on ne dit pas le sujet de sa disgrâce, mais on assure comme un fait certain, que le desespoir l'a porté à s'empoisonner lui-même, & qu'il a laissé en mourant une nouvelle Requête, dans laquelle il retracte un article de la premiere, qui regardoit le commerce des Chinois hors de l'Empire. Il convient qu'il est de l'intérêt de l'Estat de permettre aux barques Chinoises de sortir des Ports, & d'aller faire leur commerce

merce à l'ordinaire : mais il persiste à dire qu'il faut anéantir la Religion Chrestienne, & fermer les Ports de la Chine aux Vaisseaux d'Europe. C'est ainsi que persécutant la foy jusqu'aux derniers instans de sa vie, ce malheureux Mandarin a rendu son ame au démon.

Je n'ai rien de particulier à vous faire observer sur les autres Lettres contenuës dans ce Recueil. J'ai lieu de croire qu'elles interesseront également, & les personnes curieuses, & celles qui prennent part au progresz de l'Evangile dans les contrées Idolâtres.

Les maximes observées aux

XIV. Rec.

e



## xxiv EPISTRE.

*Indes dans l'administration de la Justice, ont mérité l'attention de l'habile Magistrat à qui elles sont adressées. Ces sortes de connoissances ne peuvent gueres s'acquiescir que par un long séjour parmi les Indiens, & par une étude sérieuse de leurs coûumes & de leurs usages. C'est l'avantage qu'ont les Missionnaires sur ceux qui voyagent simplement par curiosité ou par interest, & qui ne résident d'ordinaire que dans des Ports de mer, ou sur les costes des payis qu'ils parcourent. Ils ont peu d'occasions de s'instruire par eux-mêmes de ce qu'ils rapportent dans leurs Relations ; au lieu que les Missionnaires occupez*

## EPISTRE. xxv

sans cesse à l'instruction des peuples les plus avancez dans les terres , sont comme naturalisez parmi eux , ils parlent la même langue , & ils ne leur manque aucun des moyens nécessaires pour connoître parfaitement leurs mœurs , leurs loix , & leurs usages.

A l'égard de ceux qui touchent du desir de faire connoître le vrai Dieu à tant de Nations qui l'ignorent , se sentent portez à contribuer par leurs prieres ou par leurs charitez à une œuvre si sainte , ils trouveront dans quelques-unes de ces Lettres de quoi satisfaire leur pieté. Peut-estre même seront-ils animez à

## xxvj EPISTRE.

la pratique des vertus Chrestiennes, en voyant que des peuples nez & élevez dans les folles superstitions du Paganisme, n'ont pas plûtoſt goûté le don de Dieu, que par leur ferveur & par l'innocence de leur vie ils retracent à nos yeux la conſtance & les vertus des premiers heros du Chriſtianisme, & qu'ils comptent pour rien la perte de leurs biens, de leur réputation, de leur vie même, pourvû qu'ils conſervent le précieux tréſor de la foy.

Pour nous, mes R R. P P. nous devons benir le Seigneur, & lui demander ſans ceſſe qu'il daigne conſerver touſjours dans

## EPISTRE. xxvij

nostre Compagnie , cet esprit de  
de Zele qui fait les Apostres &  
les Confesseurs de Jesus-Christ.  
Les terres barbares qui sont le  
long du fleuve Paraguay , fu-  
ment encore du sang de nos freres  
qui y a esté répandu tout  
récemment par la main des Infideles ,  
comme vous le verrez dans  
la troisième Lettre de ce Recueil.  
S'ils sont heureux d'avoir esté les  
Prédicateurs de la foy , ils le  
sont encore plus d'en avoir esté  
les victimes , & d'avoir vû cou-  
ronner leurs travaux par une  
mort si glorieuse. Sans doute que  
leur sang n'arrosera pas inutile-  
ment ces terres idolâtres : il les  
rendra fécondes en nouveaux  
e iij

xxviiij EPISTRE.

*Chrestiens , & il enflamera le  
zele d'un grand nombre d'hom-  
mes apostoliques qui aspireront  
aux mêmes travaux & aux  
mêmes récompenses. J'ai l'hon-  
neur d'estre avec beaucoup de  
respect en l'union de vos saints  
Sacrifices ,*

MES REVERENDS PERES ,

Vostre très-humble & très obéissant  
Serviteur en N. S.

J. B. DU HALDE , de la Com-  
pagnie de J E S U S.





## APPROBATION.

J'ay lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, ce nouveau *Recueil des Lettres édifiantes & curieuses*. Il ma paru très-instructif & très-agréable. Fait à Paris ce 18. Février 1710.

R A G U E T.

---

*Permission du R. P. Provincial.*

JE soussigné Provincial de la Compagnie de J E S U S, en la Province de France, suivant le pouvoir que j'ai reçu de nostre Révérend Pere Général, permets au Pere J. B. DU H A L D E, de faire imprimer le quatorzième *Recueil des Lettres édifiantes & curieuses*, écrites des *Missions étrangères*, par quelques *Missionnaires de la Compagnie de J E S U S*, qui a esté lû & approuvé par trois Theologiens de nostre Compagnie. En foi de quoi j'ai signé la présente. Fait à Paris le 10. Decembre de l'année 1719.

XAVIER de la GRANVILLE.

---

*Fautes à corriger.*

*P*Age 87. lign. 20. de me presenter *lis.* de  
présenter

page 94. l. 12. & page 160. l. 4. dont, *lis.*  
donc

page 100. l. 1. subjugée, *lis.* subjuguée

page 136. l. 21. que, *lis.* qui

page 170. l. 2. parcourir, *lis.* parcourir

page 215. l. 7. servit, *lis.* servoit

page 236. l. 20. grossieres, *lis.* grossiers

page 266. l. 19. crauté, *lis.* cruauté, l. 20.  
refuser, *lis.* refuser

page 300. l. 14. proche celui, *lis.* proche de  
celui

page 390. l. 19. dispose, *ajoutez*, les cho-  
ses

page 454. l. 6. contraire, *lis.* contraires

LETTRE



# LETTRE

DU PERE

DE MAILLA,

MISSIONNAIRE

DE LA COMPAGNIE DE JESUS:

*Au Pere de Colonia de la même  
Compagnie.*

A Kieou Kian-fou dans la Province du  
Kiam-si au mois d'Aouft 1715.



ON REVEREND PERE,

*La paix de N. S.*

J'ai reçu tout à la fois les  
deux Lettres que vous m'avez

XIV. Rec.

A

fait l'honneur de m'écrire dans les années 1713. & 1714. Que je suis consolé de voir qu'une absence si longue & la distance de plusieurs mille lieues, ne m'aient pas encore effacé de vostre cher souvenir ! Je vous avouerai pourtant que j'ai esté encore plus sensible au zele que vous faites paroître pour cette Mission. La vaste étendue du pays, la multitude innombrable des peuples qui l'habitent, les épaisses tenebres dans lesquelles ils vivent, le peu de secours que nous avons pour les en retirer, les obstacles infinis qui augmentent chaque jour, ne nous permettent presque pas de goûter le plaisir si touchant que donne le souvenir de nos plus tendres amis.

Je ne prétends pas vous exposer dans cette Lettre le déplorable estat où se trouvent ces

Missions : le détail que je vous ferois des Eglises pillées , des Autels profanez , des Idoles mises à la place du Dieu vivant, des Ministres de J. C. indignement traittez par les Infideles, suites funestes des divisions presentes ; ce détail augmenteroit sans doute vostre zèle , mais en même temps il vous causeroit la plus vive douleur.

A peine m'est-il permis depuis environ quatre ans de vacquer , comme je le souhaiterois , aux fonctions de Missionnaire. L'Empereur m'a fait travailler tout ce temps-là à la carte de la Chine. S. M. y a employé en differens temps neuf Missionnaires , sept François , dont six sont de nostre Compagnie ; sçavoir, les Peres Bouvet , Regis , Jartoux, de Tartre, Hinderer, & moi avec le R. P. Bonjour Fabri August.



tin. Les deux autres sont, le P. Fredelli Allemand, & le P. Cardoso Portugais, tous deux Jésuites. Je sçai qu'on attend avec impatience en Europe le fruit de ces travaux : on sera content de nous, mais il faut nous donner encore quelque temps.

Les quatre Provinces qui nous sont échues en partage aux Pères Regis, Henderer, & à moi, sont sans contredit les plus belles, les plus riches, & les plus importantes de cet Empire. Ce sont les Provinces du *Honan*, du *Kiang-nan* ou *Nankin*, du *Tchekiang*, de *Fou-kien*, de *Formose*, & toutes les Isles de ces costes. Ces Isles sont la plupart stériles, incultes, & inhabitées. Vous ne vous attendez pas mon R. P. que je vous fasse un récit exact de tout ce que nous avons remarqué dans nos courses, je

*Missionnaires de la C. de F.* 5  
passerois les bornes d'une lettre ;  
je me contenterai de vous faire  
part de mes dernières occupa-  
tions , c'est-à-dire , du voyage  
que nous avons fait à l'Isle de  
Formose , appelée par les Chi-  
nois *Miouan* , & de ce que nous  
y avons remarqué de particu-  
lier.

Il est peu de Payis dans le  
monde dont on n'ait fait en Eu-  
rope des Relations détaillées.  
Formose toute éloignée qu'elle  
en est , & quoique peu conside-  
rable en elle-même , n'y est pas  
tout à fait inconnue. Cepen-  
dant il est difficile que nos voya-  
geurs donnent des connoissan-  
ces bien exactes des lieux où ils  
ont esté ; ils ne demeurent d'or-  
dinaire que dans les ports ou sur  
les costes ; & ils ne peuvent par-  
ler que de ce qu'ils ont vû , ou  
de ce qu'ils ont appris des peuples

6 *Lettres de quelques*

avec lesquels ils ont eu quelque habitude. Ces connoissances sont fort bornées. Quand on penetre dans les terres, on sent combien les mœurs & les usages de leurs habitans ressemblent peu aux mœurs & aux coustumes de ceux qui demeurent sur les bords de la mer. On y trouve quelquefois autant de difference, qu'il y en a entre l'Europe & les trois autres parties du monde. C'est ce qui fait que ces Relations sont souvent defectueuses. Les Missionnaires eux-mêmes, quoique beaucoup mieux instruits, ne voyent qu'une petite étendue de pays : & sans sortir de la Chine, un des plus vastes Empires qui soit au monde, il n'y a point de Province où les Missionnaires n'aient porté la foy, ni de villes considérables qu'ils n'aient parcouruës.

Cependant parceque leurs voyages se font presque toujours dans des barques , d'où ils ne sortent que pour se rendre dans la maison de quelque Chrestien ou dans quelque Eglise ; la description qu'ils ont faite de cet Empire , n'est pas exempte de défaut. Nous serons en cela plus heureux que nos prédécesseurs : la visite que nous avons faite de tous les lieux grands & petits , Villes , Bourgs , villages , rivières , lacs , montagnes , &c. de cet Empire ; les secours que chaque Mandarin avoit ordre de nous donner , & les soins que nous nous sommes donnez nous-mêmes pour que rien n'échapaît à nos recherches , nous persuadent que l'Europe n'aura rien à souhaitter en ce genre.

Le 3<sup>e</sup>. du mois d'Avril de l'année 1714. Les PP. Regis , Hin-



derer & moi, nous nous embarquâmes à *Hia-men* : c'est un port de mer de la Province de *Fou kien*, qu'on appelle en Europe *Emoui*. Quatre Mandarins Tartares nommez par l'Empereur nous accompagnerent dans cette expédition géographique. Nostre petite escadre estoit de quinze Vaisseaux de guerre ; il y avoit dans chaque Vaisseau cinquante soldats qui estoient commandez par un Mandarin de guerre Chinois, & quatre autres Officiers subalternes.

Ne pensez pas au reste, mon R. P. que les Vaisseaux de guerre Chinois puissent se comparer aux nostres : les plus gros ne sont pas au dessus de 250. à 300. tonneaux de port. Ce ne sont à proprement parler que des Barques plates à deux mats : ils ne passent pas 80. à 90. pieds de lon-



*Missionnaires de la C. de F.* 9  
gueur , 60. à 70. de l'étrave à  
l'étambort , 10. à 15. pieds de  
longueur à la façon d'avant sur  
7. à 8. pieds de hauteur ; 7. à 8.  
pieds de largeur à la façon d'ar-  
riere sur une égale hauteur ; 12.  
à 15. pieds de largeur au dehors  
des membres du Vaisseau ; 7. à  
8. pieds de profondeur depuis  
la quille en droite ligne jusqu'au  
bout du bau. La prouë coupée  
& sans éperon est relevée en  
haut de deux especes d'ailerons  
en forme de corne , qui font une  
figure assez bizarre : la poupe est  
ouverte en dehors par le milieu ,  
afin que le gouvernail y soit à  
couvert des coups de mer : ce  
gouvernail qui est large de 5. à  
6. pieds peut aisement s'élever  
& s'abbaïsser par le moyen d'un  
cable qui le soutient sur la pou-  
pe.

Ces Vaisseaux n'ont ni arti-

mon , ni beaupré , ni mats de hune. Toute leur mâture consiste dans le grand mats & le mats de misene , ausquels ils ajoutent quelquefois un fort petit mats de perroquet qui n'est pas d'un grand secours. Le grand mats est placé à peu près où nous plaçons le nôtre , celui de misene est fort sur l'avant : la proportion de l'un à l'autre est communément comme 1. à 3. & celle du grand mats au Vaisseau ne va jamais au dessous, estant ordinairement plus des deux tiers de toute la longueur du Vaisseau.

Leurs voiles sont faites de nattes de Bambou ou d'une espece de cannes communes à la Chine , lesquelles se divisent par feuilles en forme de tablettes , arrestées dans chaque jointure par des perches qui sont aussi de Bambou. En haut & en bas sont

*Missionnaires de la C. de J.* 11

deux pieces de bois ; celle d'en haut sert de vergue : celle d'en bas faite en forme de planche, & large d'un pied & davantage sur 5. à 6. pouces d'épaisseur , retient la voile , lorsqu'on la veut hisser , ou qu'on la veut ramasser. Ces sortes de Bastimens ne sont nullement bons voiliers : ils tiennent cependant beaucoup mieux le vent que les nostres ; cela vient de la roideur de leurs voiles qui ne cedent point au vent ; mais aussi comme la construction n'en est pas avantageuse , ils perdent à la dérive l'avantage qu'ils ont sur nous en ce point.

Ils ne calfattent point leurs Vaisseaux avec du goudron comme en Europe. Leur calfas est fait d'une espece de gomme particuliere , & il est si bon , qu'un seul puits ou deux à fond de cale

du Vaisseau suffit pour le tenir sec. Jusqu'ici ils n'ont eu aucune connoissance de la pompe. Leurs ancres ne sont point de fer comme les nostres : ils sont d'un bois dur & pesant, qu'ils appellent pour cela *tiemou*, c'est-à-dire, bois de fer. Ils prétendent que ces ancres valent beaucoup mieux que celles de fer, parce que, disent-ils, celles-ci sont sujettes à se fausser, ce qui n'arrive pas à celles de bois qu'ils employent.

Les Chinois n'ont sur leur bord ni Pilote ni Maître de manœuvre; ce sont les seuls timonniers qui conduisent le Vaisseau & qui commandent la manœuvre. Cependant ils sont assez bons manœuvriers, & bons Pilotes costiers, mais assez mauvais Pilotes en haute mer. Ils mettent le cap sur le Rhumb



qu'ils croient devoir faire , & sans se mettre en peine des élans du Vaisseau , ils courent ainsi comme ils le jugent à propos. Cette negligence vient de ce qu'ils ne font pas de voyages de long cours : mais j'ai éprouvé que quand ils veulent ils naviguent assez bien. Je m'apperçûs dès la sortie du Port du peu de soin que se donnoit le Pilote de mon bord , qui passoit pour un des plus experimentez de nostre escadre : je lui fis donner quelques avis par l'Officier que j'avois avec moi ; comme je veillai ensuite autant sur le Pilote que sur la route avec un bon compas d'Europe pour regler mon estime durant nostre traversée , je remarquai qu'il gouvernoit assez juste.

Nous partîmes donc le 3<sup>e</sup> du mois d'Avril de *Hiamen* ou *E-*



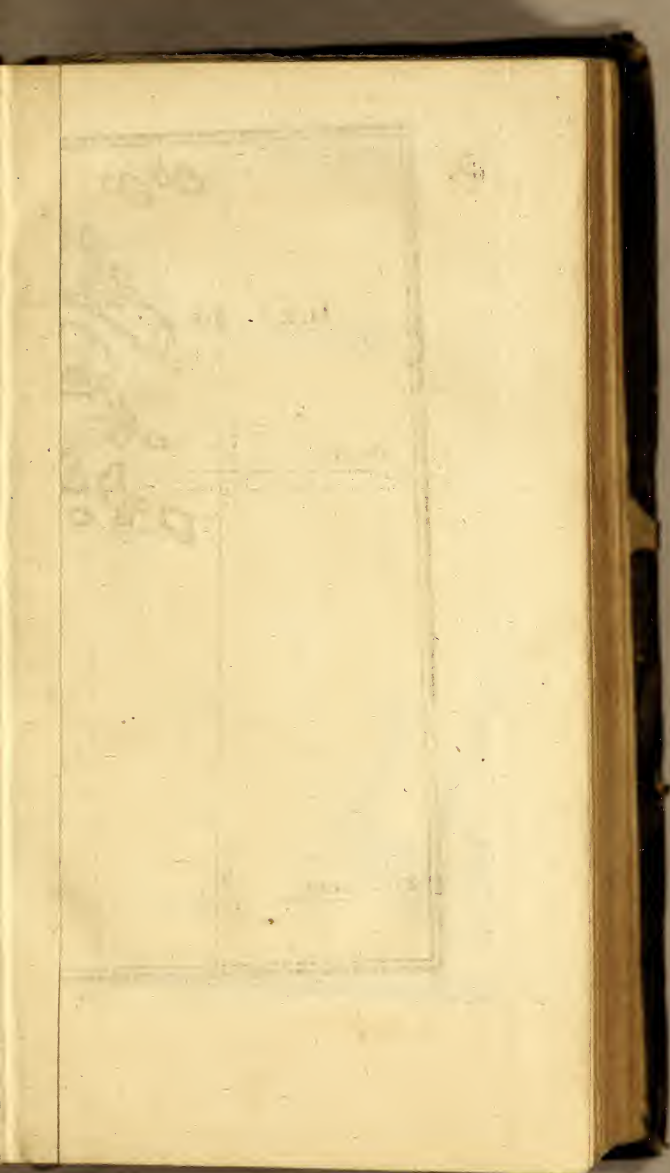
*moui.* Le vent n'estoit pas fort favorable : ce jour-là nous ne fîmes que fix lieuës , & nous allâmes mouiller à l'Isle de *Kin-men* à un Port nommé *Leaolo*. Le vent tomba tout-à-fait sur le soir : mais le lendemain il s'éleva une tempeste qui nous obligea d'y rester jusqu'au 9<sup>e</sup>. Nous ne mîmes à la voile que sur les quatre heures du soir , le vent estant au Nord-est & assez frais. Durant nostre traversée nous gouvernâmes toujours à l'Est  $\frac{1}{4}$  de Sud-est , parce que les courans portent extrêmement au Sud dans cette Manche , ce qui fait que la mer y est toujours grosse, sur tout en esté , qui est le temps de la mousson des vents de Sud. Le 10<sup>e</sup> sur les 5. à 6. heures du soir nous commençâmes à decouvrir les Isles de *Pong-hou*, & sur les 9. heures nous mouil-

*Missionnaires de la C. de J.* 15  
lâmes à l'abri de la premiere Isle  
appellée *Si-ffe-yu* , où tous les  
Mandarins de guerre de la gar-  
nison qui est de mille hommes  
effectifs , vinrent nous recevoir  
à la teste de leurs troupes qui  
estoitent sous les armes.

Les Isles de *Pong-hou* forment  
un petit Archipel de 36. Isles ste-  
riles qui ne sont habitées que  
par la garnison Chinoise. Il y a  
cependant un Mandarin de let-  
tres qui y fait sa résidence pour  
veiller sur les Vaisseaux mar-  
chands qui vont ou qui viennent  
de la Chine à Formose , & de  
Formose à la Chine. Le passage  
de ces Vaisseaux est presque con-  
tinuel , & est d'un revenu con-  
siderable pour l'Etat : nous y a-  
bordâmes avec plus de 60. Vais-  
seaux marchands qui alloient  
de la Chine à Formose.

Comme les Isles de *Pong-hou*

ne sont que sables ou rochers ; il faut y porter ou de *Hia-men* ou de Formose , tout ce qui est nécessaire à la vie , même jusqu'au bois de chauffage. Nous n'y avons vû ni buissons ni broissailles ; un seul arbre sauvage en fait tout l'ornement. Le Port y est bon , il est à l'abri de toute sorte de vents , son fonds est de sable sans roche & sans aucun danger , il a bien 20. à 25. brasses de profondeur. Lorsque les Hollandois estoient maîtres du Port de Formose , ils avoient construit une espece de fort au bout de la grande Isle de *Pong-hou* sur le Port , pour en défendre l'entrée : aujourd'hui il n'en reste presque plus que le nom *Hong-mao-tchai* , qui veut dire fort des cheveux roux : ( c'est ainsi qu'on appelle les Hollandois à la Chine. ) Ce port quoi-









*Missionnaires de la C. de 7. 17*

que dans un pays inculte & inhabité, est absolument necessaire pour la conservation de Formose, qui n'a aujourd'hui aucun Port où les Vaisseaux tirans plus de 8. pieds puissent aborder.

Nousemployâmes quatre jours à prendre les differentes situations de ces Isles, leurs distances, & leur grandeur, telles que vous pouvez les voir dans la Carte que je joins ici. Nous avons trouvé le Port de la grande Isle qui porte particulièrement le nom de *Pong-hou* à la hauteur de 23. degrez, 28. minutes & 10. secondes, & par la comparaison d'*Emoui* & nostre estime à 3. degrez 9' 50" à l'Est du meridiem de Pekin où nous avons établi le premier meridiem par rapport aux Cartes de la Chine.

Le 15<sup>e</sup> d'Avril nous mîmes à la

voile à une heure après minuit avec un bon vent de Nord-est. Après avoir doublé la grande Isle, nous fîmes la route de l'Est jusqu'au jour, de peur de tomber sur les Isles de *Tong-ki* & de *Si-ki*. A la pointe du jour nous nous trouvâmes fort au vent de ces Isles, & nous commencâmes à découvrir les montagnes de Formose. Alors nous gouvernâmes en route. Sur le midi nous entrâmes dans le Port de Formose, où est la Capitale de l'Isle. Tous les Mandarins d'armes & de lettres nous vinrent recevoir revêtus de leurs habits de ceremonie. Ils nous traiterent avec toute sorte d'honneur & de distinction, pendant un mois entier que nous employâmes à tracer la Carte de ce qui appartient à la Chine dans cette Isle.







Après avoir demeuré deux jours dans la Capitale afin d'y régler toutes choses avec les Mandarins du lieu, nous nous séparâmes. Les P. P. Regis & Hinderer & deux de nos Compagnons Tartares choisirent la partie du Nord de l'Isle : pour moi, j'eus avec deux autres Tartares qui m'accompagnoient, le département de la Capitale, toute la partie du Sud, & les Îles de la coste.

Toute l'Isle de Formose n'est pas sous la domination des Chinois, elle est comme divisée en deux parties, Est & Ouest, par une chaîne de hautes montagnes qui commence à la pointe meridionale de *Xa-ma-ki-teou*, & ne finit proprement qu'à la mer septentrionale de l'Isle, à la forteresse que les Espagnols avoient autrefois fait bâtir, ap-



pellée *Ki-long-tchai* par les Chinois. Il n'y a que ce qui est à l'Ouest de ces montagnes qui appartient à la Chine, c'est-à-dire, ce qui est renfermé entre les 22. degrez 8' & 25. degrez 20' de latitude septentrionale.

La partie orientale n'est habitée, disent les Chinois, que par des Barbares : le pays est montagneux, inculte, & sauvage. Le caractère qu'ils nous ont fait des peuples qui l'habitent, ne diffère gueres de ce qu'on dit des sauvages de l'Amerique. Ils nous les ont dépeint moins brutaux que les Iroquois, beaucoup plus chastes que les Indiens, d'un naturel doux & paisible; s'aimant les uns les autres, se secourant mutuellement, nullement interessés, ne faisant nul cas de l'or & de l'argent, dont on dit qu'ils ont plusieurs mines;

mais vindicatifs à l'excès, sans loy, sans gouvernement, sans police, ne vivant que de la chasse & de la pêche; enfin sans Religion, ne reconnoissant nulle Divinité. Tel est le caractère que les Chinois nous ont fait des peuples qui habitent la partie orientale de Formose. Mais comme le Chinois n'est pas trop croyable quand il s'agit d'un peuple étranger; je n'ose garantir ce portrait, d'autant plus qu'il n'y a aujourd'hui nulle communication entre les Chinois & ces peuples, & qu'ils se font depuis près de 20. ans une guerre continuelle.

Les Chinois, avant même que d'avoir subjugué Formose, sçavoient qu'il y avoit des mines d'or dans l'Isle. Ils ne l'eurent pas plustost soumis à leur puissance, qu'ils chercherent de

tous costez ces mines : comme il ne s'en trouva point dans la partie occidentale , dont ils estoient les maistres , ils prirent la resolution de les chercher dans la partie orientale , où on leur avoit assuré qu'elles estoient. Ils firent équiper un petit Bastiment afin d'y aller par mer , ne voulant point s'exposer dans des montagnes inconnuës où ils auroient couru risque de la vie. Ils furent reçûs avec bonté de ces Insulaires , qui leur offrirent genereusement leurs maisons , des vivres en abondance , & tout le secours qu'ils pouvoient attendre d'eux. Les Chinois y demurerent environ huit jours ; mais tous les soins qu'ils se donnerent pour découvrir les mines furent inutiles , soit faute d'interprete qui expliquât leur dessein à ces peuples ; soit crainte & politique ,

ne voulant point faire ombrage à une Nation qui avoit lieu d'appréhender la domination Chinoise. Quoiqu'il en soit, de tout l'or qu'ils estoient allez chercher, ils ne découvrirent que quelques lingots exposez dans les cabannes, dont ces pauvres gens faisoient très peu de cas. Dangereuse tentation pour un Chinois. C'est pourquoi peu contents du mauvais succès de leur voyage, & impatiens de posséder ces lingots exposez à leurs yeux, ils s'aviserent du stratagème le plus barbare. Ils équipèrent leur Vaisseau, & ces bonnes gens leur fournirent tout ce qui estoit nécessaire pour leur retour. Ensuite ils inviterent leurs hôtes à un grand repas qu'ils avoient préparé, disoient-ils, pour témoigner leur reconnoissance. Ils firent tant boire ces pau-



vres gens qu'ils les enyvrent, & comme ils estoient plongez dans le sommeil causé par l'ivresse, ils les égorgerent tous, se saisirent des lingots & mirent à la voile. Le chef de cette barbare expédition est encore vivant dans Formose, sans que les Chinois ayent songé à punir un tel forfait. Néanmoins il ne demeurera pas absolument impuni, mais les innocens porteront la peine que méritoient les coupables. Le bruit d'une action si cruelle ne se fut pas plustost répandu dans la partie orientale de l'Isle, que ces Insulaires entrèrent à main armée dans la partie septentrionale qui appartient à la Chine, massacrèrent impitoyablement tout ce qu'ils rencontrèrent, hommes, femmes, enfans, & mirent le feu à quelques habitations Chinoises. Depuis ce temps. là



temps-là ces deux parties de l'Isle font continuellement en guerre. Comme j'estois obligé d'aller à la vûë des habitations de ces Insulaires , on me donna deux cens soldats d'escorte pour tout le temps que j'employai à faire la Carte de la partie du Sud : nonobstant cette précaution ils ne laissèrent pas de descendre une fois au nombre de 30. à 40. armez de fleches & de javelots : mais comme nous étions beaucoup plus forts qu'eux , ils se retirèrent.

La partie de Formose que possèdent les Chinois , mérite certainement le nom qu'on lui a donné : c'est un fort beau pays, l'air y est pur & toujours serein, il est fertile en toute sorte de grains , arrosé de quantité de petites rivières , lesquelles descendent des montagnes qui là

separent de la partie orientale. La terre y porte abondamment du bled , du ris , &c. On y trouve la plûpart des fruits des Indes , des oranges, des bananes , des ananas, des goyaves, des papayas, des cocos, &c. La terre porteroit aussi nos arbres fruitiers d'Europe si on les y plantoit. On y voit des pêches, des abricots, des figues , des raisins , des charaïgues , des grenades. Ils cultivent une sorte de melons qu'ils appellent melons d'eau ; ces melons sont beaucoup plus gros que ceux de l'Europe , d'une figure oblongue , quelquefois ronde : la chair en est blanche ou rouge : ils sont pleins d'une eau fraîche & sucrée qui est fort au goût des Chinois ; ils ne sont pas cependant comparables à ceux qui viennent de Fernambouc , & dont j'ai mangé à la Baye de

tous les Saints dans l'Amerique meridionale. Le tabac & le sucre y viennent parfaitement bien. Tous ces arbres sont si agreablement arrangez , que , lorsque le ris est transplanté à l'ordinaire au cordeau & en échiquier , toute cette grande plaine de la partie meridionale ressemble bien moins à une simple campagne , qu'à un vaste jardin que des mains industrieuses ont pris soin de cultiver.

Comme le pays n'a esté jusqu'ici habité que par un peuple barbare & nullement policé , les chevaux , les moutons , & les chevres y sont fort rares ; le cochon même si commun à la Chine y est encore assez cher : mais les poules , les canards , les oyes domestiques , y sont en grand nombre : on y a aussi quantité de bœufs ; ils servent de mon-

ture ordinaire faite de chevaux, de mulets & d'ânes. On les dresse de bonne heure ; & croiriez-vous, mon R. P. qu'ils vont le pas aussi bien & aussi viste que les meilleurs chevaux ; ils ont bride , selle , & croupiere , qui sont quelquefois de très-grand prix. Ce que je trouvois de plaisant , c'estoit de voir le Chinois aussi fier sur cette monture , que s'il eut esté sur le plus beau cheval de l'Europe.

A la réserve des cerfs & des singes qu'on y voit par troupeaux , les bestes fauves y sont très-rare : & s'il y a des ours , des sangliers , des loups , des tigres , & des leopards comme à la Chine, ils sont dans les montagnes de la partie de l'Est ; on n'en voit point dans celle de l'Ouest. On y voit aussi très-peu d'oiseaux. Les plus communs sont les faisans que les



chasseurs ne permettent gueres de peupler. Enfin je croi qu'on peut dire que si les eaux des rivières de Formose estoient bonnes à boire , comme elles sont utiles pour fertiliser les campagnes de ris , il n'y auroit rien à souhaiter dans cette Isle. Mais ces eaux sont pour tous les étrangers un poison contre lequel on n'a pû trouver jusqu'ici aucun remede. Un domestique du Gouverneur du département du midi que j'avois à ma suite , homme fort & robuste , se fiant sur la force de sa complexion , ne voulut point croire ce qu'on lui disoit de ces eaux ; il en but & mourut en moins de cinq jours , sans qu'aucun cordial ni contre-poison pût le tirer d'affaire. Il n'y a que les eaux de la Capitale dont on puisse boire ; les Mandarins du lieu eurent soin d'en.



faire voiturer sur des charettes pour nostre usage. Au pied de la montagne qui est au Sud-ouest à une Lieuë de *Fong-kan-hien*, on trouve une source qui produit un petit ruisseau, dont l'eau est d'un bleu blanchâtre, & d'une infection qui n'est pas supportable.

Les Chinois divisent les terres qu'ils possèdent dans Formose en trois *Hien* ou Gouvernemens subalternes, qui dépendent de la Capitale de l'Isle. Ces trois Gouvernemens sont, *Tai-ouan-hien*, *Fong-kan-hien*, & *Tchu-lo-hien*. Chacun a ses Officiers particuliers qui dépendent immédiatement du Gouverneur general de l'Isle, & celui-cy de même que toute l'Isle est soumis au Viceroy de la Province de *Fou-kien* dont *Tai-ouan* ou Formose fait partie.

La Capitale qu'on appelle *Tai-ouan-fou* est fort peuplée, d'un grand abord & d'un grand commerce. Elle peut se comparer à la plûpart des meilleures Villes & des plus peuplées de la Chine. On y trouve tout ce qu'on peut souhaitter, soit de ce que l'Isle même fournit, comme le ris, le sucre, le sucre candi, le tabac, le sel, la viande de cerf boucannée qui est fort estimée des Chinois; des fruits de toute espece; des toiles de differente forte; des laines de coton, de chanvre, de l'écorce de certains arbres & de certaine plante qui ressemble assez à l'ortie; quantité d'herbes medicinales, dont la plûpart sont inconnuës en Europe: soit de ce qu'on y apporte d'ailleurs; comme toiles de la Chine & des Indes, foyeries, vernis, porcelaines, dif-

ferens ouvrages d'Europe , &c. Il y a peu de meuriers dans l'Isle, & par consequent peu de soyeries du pays & peu de manufactures ; mais le gain considerable de ceux qui ont commencé à y faire leur commerce , donnera peut-être lieu à y en établir dans la suite. S'il étoit libre aux Chinois de passer dans l'Isle de Formose pour y fixer leur demeure, je ne doute pas que plusieurs familles ne s'y fussent déjà transportées : mais pour y passer on a besoin de Passeports des Mandarins de la Chine, & ces Passeports se vendent bien cher , encore avec cela faut-il donner des cautions. Ce n'est pas tout : lorsqu'on arrive dans l'Isle , il faut encore donner de l'argent au Mandarin qui est très-attentif à examiner ceux qui entrent ou qui sortent. Si on n'offre rien

ou peu de chose, l'on doit s'attendre à estre renvoyé, nonobstant le meilleur Passeport. Cet excez de précaution vient sans doute de l'avidité naturelle qu'ont les Chinois d'amasser de l'argent. Néanmoins il faut avoüer qu'il est d'une bonne politique d'empêcher toute sorte de personnes de passer à Formose, sur tout les Tartares étant maîtres de la Chine. Formose est un lieu très-important, & si un Chinois s'en emparoit, il pourroit exciter de grands troubles dans l'Empire. Aussi les Tartares y tiennent-ils une garnison de dix mille hommes commandez par un *Tsong-ping* ou Lieutenant General, par deux *Fou-tsiang* ou Marechaux de Camp, & par plusieurs Officiers subalternes, qu'on a soin de changer tous les trois ans, & même plus souvent.



si quelque raison y oblige. Pendant que nous y étions on changea une Brigade de 400. hommes, dont le principal Officier fut cassé, pour avoir insulté un Mandarin de lettres qu'ils prétendoient ne leur pas faire justice sur la mort du frere d'un de leurs camarades, qui avoit esté tué peu de jours auparavant.

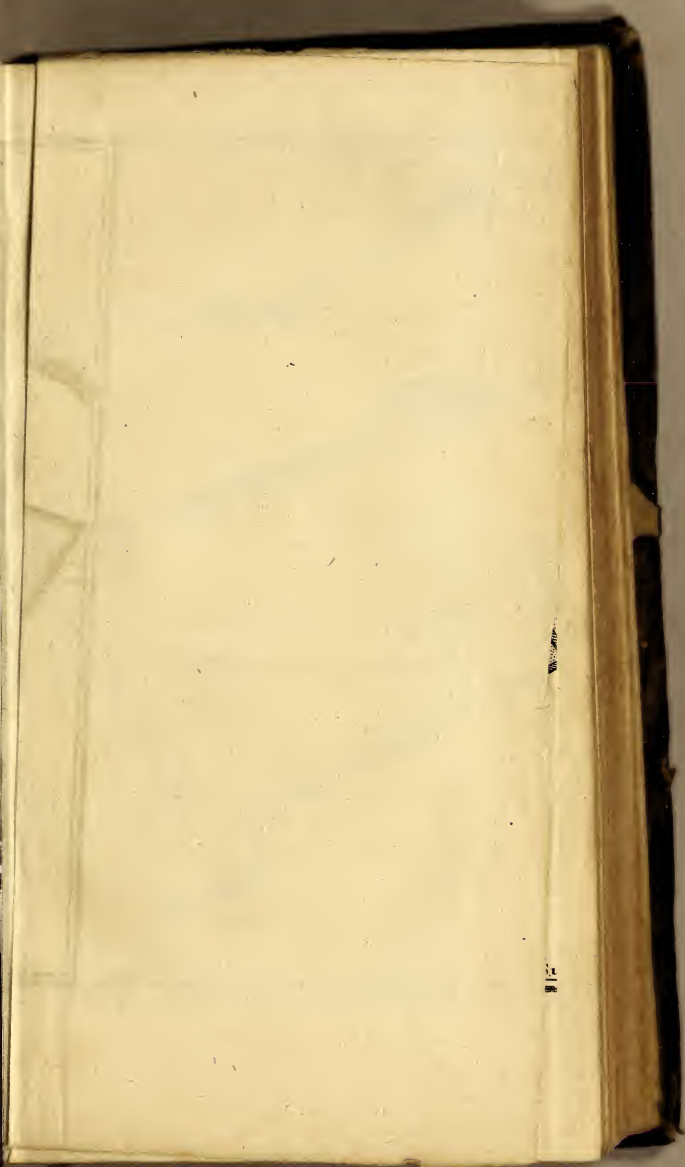
Les ruës de la Capitale sont presque toutes tirées au cordeau, & toutes couvertes pendant sept à huit mois de l'année, pour se défendre des ardeurs du Soleil : elles ne sont larges que de 30. à 40. pieds, mais longues de près d'une lieuë en certains endroits. Elles sont presque toutes bordées de maisons marchandes, & de boutiques ornées de foyeries, de porcelaines, de vernis, & d'autres marchandises admirablement bien rangées, en quoi

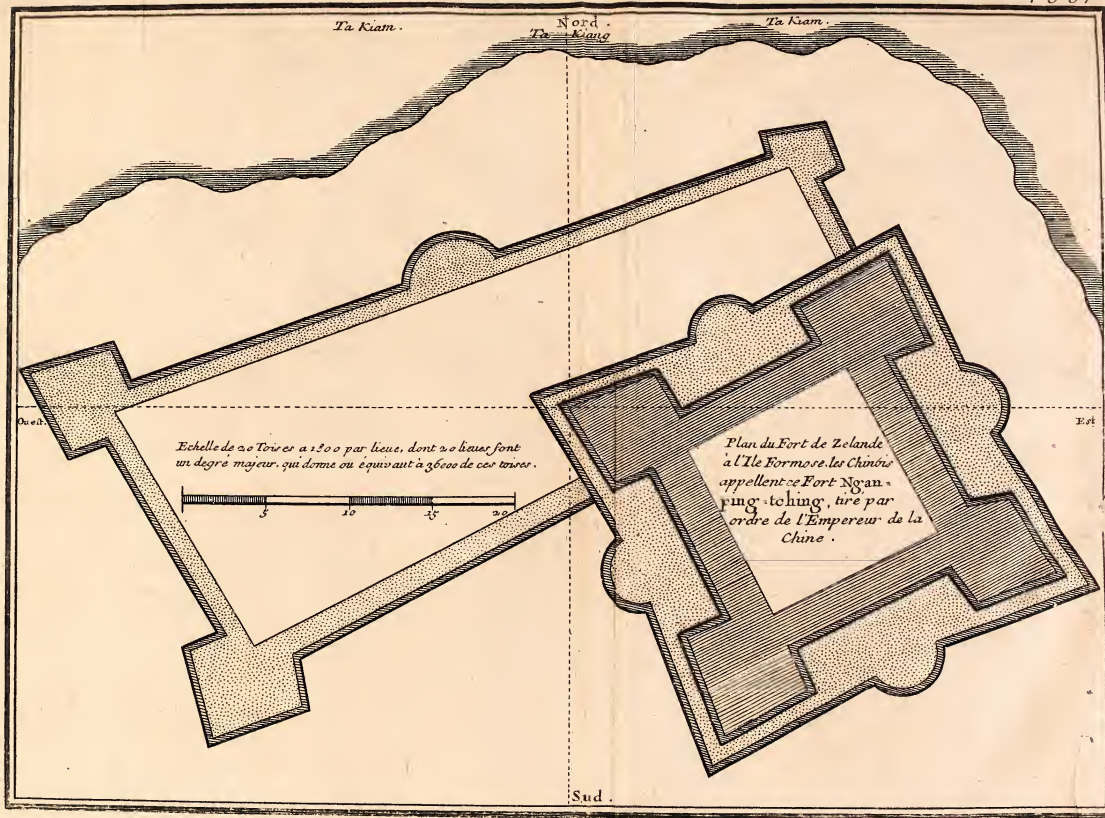


les Chinois excellent. Ces ruës paroissent des galleries charmantes, & il y auroit plaisir de s'y promener, si la foule des passans étoit moins grande, & si les ruës étoient mieux pavées. Les maisons sont couvertes de paille, & ne sont bâties la plupart que de terre & de bambou. Les tentes dont les ruës sont couvertes ne laissant voir que les boutiques, en ostent le désagrément. La seule maison que les Hollandois y ont élevée lorsqu'ils en étoient les maîtres, est de quelque prix. C'est un grand corps de logis à trois étages, défendu par un rempart de quatre demi-bastions : précaution nécessaire pour les Européens dans ces pays éloignez, où l'on trouve rarement de l'équité & de la bonne foy, & où la fraude & l'injustice tiennent souvent lieu

de mérite. Cette maison a vûë sur le Port, & pourroit dans le besoin disputer un débarquement.

*Tai-ouan-fou* n'a ni fortifications ni murailles : les Tartares ne mettent point leurs forces & ne renferment pas leur courage dans l'enceinte d'un rempart : ils aiment à se battre à cheval en rase campagne. Le Port est assez bon, à l'abri de tout vent, mais l'entrée en devient tous les jours plus difficile. Autrefois on pouvoit y entrer par deux endroits, l'un appelé *Ta-kiang* où les plus gros Vaisseaux flottoient sans peine ; & l'autre appelé *Loulh-men*, dont le fonds est de roche & n'a que 9. à 10. pieds dans les plus hautes marées. Le premier passage est aujourd'hui impraticable : il y a de certains endroits où l'on ne trouve pas 5.





Ta Kiam.

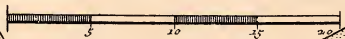
Nord.  
Ta Kiang

Ta Kiam.

Ouest.

Est.

Echelle de 20 Toises à 1500 par lieue, dont 20 lieues font un degré majeur, qui donne ou équivaut à 3600 de ces toises.



Plan du Fort de Zelande  
à l'Île Formose les Chinois  
appellent ce Fort Ngan-  
ping-tching, tiré par  
ordre de l'Empereur de la  
Chine.

Sud.



pieds d'eau ; le plus qu'il y en ait va jusqu'à 7. à 8. pieds , & il se comble tous les jours par les sables que la mer y charrie. C'est par ce *Ta-kiang* que les Vaisseaux Hollandois entroient autrefois dans le Port ; & pour en défendre l'entrée aux Vaisseaux étrangers , ils avoient fait à la pointe de l'Isle qui est au Sud de *Ta-kiang* , une Citadelle qui seroit excellente si elle n'étoit pas bâtie sur le sable ; mais qui étoit très-propre à se défendre des ennemis qu'ils avoient le plus à craindre ; sçavoir , des Chinois & des Japonois. Je joins-ici le plan que j'en ai tiré. Elle est à 2. minutes à l'Ouest de *Tai-ouan-fou* , & domine tout le Port où les Vaisseaux au dessus de 200. tonneaux peuvent entrer.

La partie de Formose qui est soumise aux Chinois , est com-

posée de deux Nations différentes : des Chinois , & des naturels du pays. Les premiers attirés par l'avidité du gain y sont venus des diverses Provinces de la Chine. *Tai-ouan-fou* , *Fong-kan-hien* , & *Tchu-lo-hien* ne sont habitez que par de Chinois : il n'y a des naturels du Pays que ceux qui leur servent de domestiques , ou pour mieux dire , d'esclaves. Outre ces trois Villages , les Chinois ont encore plusieurs villages , mais ils n'ont aucun Fort considerable , à la reserve de *Ngan-ping-tching*. Ce Fort est au pied du Chasteau de Zelande , car c'est le nom que les Hollandois donnerent à la Citadelle dont j'ai parlé ci-dessus. Il y a bien à *Ngan-ping-tching* environ quatre à cinq cens familles. On y voit une garnison de deux mille hommes comman-

*Missionnaires de la C. de F. 39*  
dez par un *Fou-tsiang*, ou Mare-  
chal de Camp.

Le gouvernement & les mœurs  
des Chinois à Formose, ne diffé-  
rent en rien des mœurs & du  
gouvernement de la Chine. Ainsi  
je ne m'arrêterai qu'à vous faire  
connoître quel est le génie &  
l'espece de gouvernement des  
naturels de l'Isle.

Les peuples de Formose qui  
se sont soumis aux Chinois, sont  
partagez en 45. Bourgades ou  
habitations qu'on appelle *Ché* :  
36. dans la partie du Nord, & 9.  
dans celle du Sud. Les Bourga-  
des du Nord sont assez peuplées,  
& les maisons à peu de choses  
près, sont comme celles des Chi-  
nois. Celles du midi ne sont  
qu'un amas de cabanes de ter-  
re & de bambou couvertes de  
paille, élevées sur une espece  
d'estrade haute de 3. à 4. pieds,

bâties en forme d'un entonnoir renversé de 15. 20. 30. jusqu'à 40. pieds de diametre : quelques-unes sont divisées par cloisons. Ils n'ont dans ces huttes ni chaise, ni banc, ni table, ni lit, ni aucun meuble. Au milieu est une espece de cheminée ou de fourneau élevé de terre de deux pieds & davantage, sur lequel ils font leur cuisine. Ils se nourrissent d'ordinaire de ris, de menus grains, & de gibier. Ils prennent le gibier à la course ou avec leurs armes. Ils courent d'une vitesse surprenante : J'ai esté surpris moi-même de les voir courir plus viste que ne font les chevaux, lorsqu'ils courent à bride abbatuë. Cette vitesse à la course vient, disent les Chinois, de ce que jusqu'à l'âge de 14. à 15. ans ils se serrent extrêmement les genoux & les reins. Ils ont pour



armes une espece de javelot qu'ils lancent à la distance de 70. à 80. pas avec la dernière justesse : & quoique rien ne soit plus simple que leur arc & leurs fleches, ils ne laissent pas de tuer un faisan en volant aussi seurement qu'on le fait en Europe avec le fusil. Ils sont très-mal-propres dans leurs repas: ils n'ont ni plats, ni assiettes, ni écuelles, ni cuilliers, ni fourchettes, ni battonnets. Ce qu'ils ont préparé pour leur repas se met simplement sur un ais de bois ou sur une natte ; & ils se servent de leurs doigts pour manger, à peu près comme les singes. Ils mangent la chair demi-cruë, & pour peu qu'elle soit présentée au feu elle leur paroît excellente. Pour lit, ils se contentent de cueillir les feuilles fraîches d'un certain arbre dont je ne sçai pas le nom,

& qui est fort commun dans le pays ; ils les étendent sur la terre ou sur le plancher de leurs cabannes , & c'est-là qu'ils prennent leur sommeil. Ils n'ont pour tout habit qu'une simple toile , dont ils se couvrent depuis la ceinture jusqu'aux genoux : & croiriez-vous que l'orgueil si enraciné dans le cœur de l'homme, trouve le moyen de se nourrir & de s'entretenir avec une pareille nudité ? Croiriez-vous même qu'il leur en coûte davantage qu'aux peuples les plus polis , & qui se piquent le plus de luxe & de magnificence ? Ceux-ci empruntent le poil des animaux & la soye des vers qu'ils brodent d'or ou d'argent : ceux-là se servent de leur propre peau , sur laquelle ils gravent plusieurs figures grotesques d'arbres , d'animaux , de fleurs , &c. ce qui leur

cause des douleurs si vives, qu'elles seroient capables, me disoient-ils, de leur causer la mort, si l'opération se faisoit tout de suite & sans discontinuer. Ils y employent plusieurs mois, & quelques-uns une année entière. Il faut durant tout ce temps-là venir chaque jour se mettre à une espece de torture, & cela pour satisfaire le penchant qu'ils ont de se distinguer de la foule: car il n'est pas permis indifféremment à toute sorte de personnes de porter ces traits de magnificence. Ce privilege ne s'accorde qu'à ceux, qui, au jugement des plus considerables de la Bourgade, ont surpassé les autres à la course ou à la chasse. Néanmoins tous peuvent se noircir les dents, porter des pendants d'oreille, des bracelets au dessus du coude ou au dessus

du poignet , des colliers & des couronnes de petits grains de différentes couleurs à plusieurs rangs. La couronne se termine par une espece d'aigrette faite de plumes de coq ou de faisans qu'ils ramassent avec beaucoup de soin. Figurez-vous ces bizarres ornemens sur le corps d'un homme d'une taille aisée & déliée , d'un teint olivastre , dont les cheveux lissez pendent négligemment sur les épaules , armé d'un arc & d'un javelot , n'ayant pour tout habit qu'une toile de deux à trois pieds qui lui entoure le corps depuis la ceinture jusqu'aux genoux ; & vous aurez le veritable portrait d'un brave de la partie méridionale de l'Isle de Formose.

Dans la partie du Nord , comme le climat y est un peu moins chaud , ils se couvrent de la peau



des cerfs qu'ils ont tuez à la chasse, & ils s'en font une espece d'habit sans manches, de la figure à peu près d'une dalmatique. Ils portent un bonnet en forme de cylindre, fait du pied des feuilles de bananiers, qu'ils ornent de plusieurs couronnes posées les unes sur les autres, & attachées par des bandes fort étroites, ou par de petites tresses de différentes couleurs : ils ajoutent au dessus du bonnet, comme ceux du midi, une aigrette de plumes de coq ou de faisan.

Leurs mariages n'ont rien de barbare. On n'achete point les femmes comme à la Chine, & on n'a nul égard au bien qu'on peut avoir de part & d'autre, comme il arrive communément en Europe : Les peres & les meres n'y entrent presque pour

rien. Lorsqu'un jeune homme veut se marier & qu'il a trouvé une fille qui lui agréé, il va plusieurs jours de suite avec un instrument de musique à sa porte : si la fille en est contente, elle sort & va joindre celui qui la recherche : ils conviennent ensemble de leurs articles. Ensuite ils en donnent avis à leurs pères & à leurs mères. Ceux-ci préparent le festin de noces qui se fait dans la maison de la fille, où le jeune homme reste sans retourner désormais chez son père. Deslors le jeune homme regarde la maison de son beau-père comme la sienne propre, il en est le soutien ; & la maison de son propre père n'est plus à son égard, que ce qu'elle est à l'égard des filles en Europe, qui quittent la maison paternelle pour aller demeurer avec leur

époux. Aussi ne mettent-ils point leur bonheur à avoir des enfans mâles , ils n'aspirent qu'à avoir des filles , lesquelles leur procurent des gendres qui deviennent l'appui de leur vieillesse.

Quoique ces Insulaires soient entièrement soumis aux Chinois, ils ont encore quelques restes de leur ancien gouvernement. Chaque Bourgade se choisit trois ou quatre des plus anciens qui sont le plus en réputation de probité. Ils deviennent par ce choix les Chefs & les Juges du reste de l'habitation : ce sont eux qui terminent en dernier ressort tous les différens ; & si quelqu'un refusoit de s'en tenir à leur jugement , il seroit chassé à l'instant de la Bourgade , sans esperance d'y pouvoir jamais rentrer ; & nulle autre Bourgade n'oseroit le recevoir. Ils payent en grains

leur tribut aux Chinois. Pour régler ce qui concerne ce tribut, il y a dans chaque Bourgade un Chinois qui en apprend la langue, afin de servir d'Interprete aux Mandarins. Ces Interpretes qui devroient procurer le soulagement de ce pauvre peuple, & empêcher qu'il ne soit surchargé, sont eux-mêmes d'indignes harpies qui les succent impitoyablement : ce sont autant de petits tirans qui poussent à bout, non-seulement la patience de ces Insulaires, mais même celle des Mandarins du lieu, qui sont forcez de les laisser dans leurs Emplois pour éviter de plus grands inconveniens. Cependant de douze Bourgades qui s'étoient soumises aux Chinois dans la partie du Sud, il n'y en a aujourd'hui que neuf : trois se sont révoltées, ont chassé



se leurs Interpretes , ne payent plus de tribut à la Chine depuis trois ans , & se sont unies avec ceux de la partie orientale de l'Isle. C'est un fort mauvais exemple & qui pourroit avoir des suites. J'en touchai un mot au premier Mandarin de lettres de Formose , Docteur Chinois qui vient d'être fait Viceroy de la Province de *Fou-kien*. Il me répondit froidement : Tant pis , « mon Peré , pour ces Barbares , « s'ils veulent rester dans leur « barbarie ; nous tâchons de les « rendre hommes , & ils ne le veulent pas , tant pis pour eux , il « y a des inconveniens par tout. »

Quelque barbares cependant qu'ils soient , selon certaines maximes du monde Chinois , je les crois plus près de la vraie Philosophie que le grand nombre des plus célèbres Philosophes de

la Chine. On ne voit parmi eux, de l'aveu même des Chinois, ni fourberie, ni vols, ni querelles, ni procez, que contre leurs Interpretes. Ils sont équitables, & s'entr'aiment les uns les autres: ce qu'on donne à l'un d'eux, il n'oseroit y toucher, que ceux qui ont partagé avec lui le travail & la peine, ne partagent aussi le salaire; c'est de quoi j'ai esté souvent témoin moi-même: ils sont attentifs au moindre signal de ceux qui ont droit de leur commander; ils sont circonspects dans leurs paroles, & d'un cœur droit & chaste. On en peut juger par ce petit trait. Un Chinois que les Mandarins du lieu avoient mis à ma suite, laissa échaper quelques paroles peu séantes. Un de ces Insulaires qui n'avoit gueres que 30. ans & qui sçavoit quelques mots de la lan-

gue Mandarine , le reprit hardiment en presence de tout le monde. *Pou hao*, lui dit-il, cela n'est pas bien : *ngomen sin tching*, nous avons le cœur droit, *pou-can-choue*, *pou-can-siang*, aucun de nous n'oseroit parler ainsi, n'oseroit pas même le penser ; *Pou-hao*, *pou-hao*, cela n'est pas bien, cela n'est pas bien.

Avant que de partir d'*Emoui*, on nous avoit dit qu'il y avoit des Chrestiens dans Formose : nous nous en sommes informez, & certainement il n'y en a aucun parmi les Chinois : mais il y a apparence qu'il y en a eu parmi les Insulaires, du temps que les Hollandois étoient maîtres du Port. Nous en avons trouvé plusieurs qui sçavent la langue des Hollandois, qui lisent leurs livres, & qui en écrivant se servent de leurs caracte-

res. Nous avons même trouvé entre leurs mains quelques fragmens de nos Saints Livres en Hollandois. Ils n'adorent aucune Idole, ils ont même en horreur tout ce qui y a quelque rapport : ils ne font aucun acte de Religion, & ne recitent aucune priere. Cependant nous en avons vû qui connoissent un Dieu createur du Ciel & de la terre, un Dieu en trois personnes Pere, Fils, & Saint-Esprit ; & qui disent que le premier de tous les hommes s'appelloit Adam, & la premiere des femmes Eve ; que pour avoir desobéi à Dieu, ils avoient attiré sa colere sur eux & sur tous leurs descendans, qu'il est necessaire d'avoir recours au Baptême pour effacer cette tache : ils sçavent même la formule du Baptême. Néanmoins nous n'avons pû sçavoir



certainement s'ils baptisoient ou non. Les Chinois qui nous servoient d'Interpretes, nous ont assuré que dez qu'un enfant leur est né, ils prennent de l'eau froide, & la leur versent sur le corps. Mais comme ces Interpretes Chinois étoient Infidèles, & que d'ailleurs ils ne sçavoient qu'imparfaitement la langue du pays, nous ne pûmes jamais nous en assurer suffisamment. Il paroist parceque nous avons pû tirer d'eux qu'ils n'ont aucune idée des récompenses ni des peines de l'autre vie : ainsi il est vraisemblable qu'ils n'ont pas grand soin de baptiser leurs enfans. Nous avons tâché, autant que nous le pouvions, de leur enseigner les veritez les plus nécessaires de nostre sainte Religion : nous avons recommandé en particulier à ceux qui nous

paroissoient le mieux instruits , d'inculquer à leurs concitoyens ces veritez importantes , & sur tout de baptiser les enfans aussitost qu'ils seroient nez , en cas qu'ils eussent quelque esperance de pouvoir les instruire des Mysteres de la foy quand ils en seroient capables. Nous leur avons laissè la formule du Baptême , & c'est tout ce que nous avons pû faire.

Quelle douleur pour nous , mon R. P. de nous voir au milieu d'une si belle moisson , & qui deviendroit très abondante, si elle avoit des ouvriers apostoliques pour la cultiver ; & cependant d'estre obligez de l'abandonner sans esperance de secours ! Il ne peut leur en venir du costé de la Chine dans les circonstances presentes : en vain a-t-on tenté deux ou trois fois

d'y passer : la porte en est fermée aux Européans. Il n'y a qu'un coup de Providence, ou qu'une commission pareille à la nostre qui puisse en faciliter l'entrée. La chose deviendrait plus aisée s'il y avoit quelque Port dans la partie de l'Est. Le pays n'est soumis à aucune Puissance étrangere que nous sçachions, le caractère qu'on nous a fait de ces habitans n'a rien de fort barbare, le Japon n'en est pas éloigné. Si ces motifs engageoient des Missionnaires à y porter les lumieres de la Foy, il leur seroit aisé d'étendre leur zele dans la partie de l'Ouest, sur tout dans la meridionale de l'Isle, dont les habitations soumises aux Chinois ne sont en trois ou quatre endroits éloignées des habitations de l'Est, que d'environ une lieuë. Com-

me la conversion de ces pauvres peuples n'est pas l'ouvrage des hommes, mais l'effet de la miséricorde de nostre divin Maître, tâchons de l'obtenir par nos prieres & par des œuvres saintes. Il ne se passe aucun jour que je ne me ressouvienne au pied des Autels de ces pauvres gens. Plaise à la miséricorde du Seigneur exaucer les vœux que je forme pour leur conversion.

Quoique l'Isle de Formose soit peu éloignée de la Chine, néanmoins les Chinois, suivant leur Histoire, ne commencèrent d'en avoir connoissance que du temps de l'Empereur *Sivent* de la Dynastie des *Ming*, environ l'an de grace 1430. que l'Eunuque *Ouan san pao* revenant d'Occident y fut jetté par la tempeste. Cet Eunuque se trouvant dans une terre étran-



gere , dont le peuple lui sem-  
bloit aussi barbare que le pays  
lui paroïssoit beau , y fit quelque  
séjour pour en prendre des con-  
noissances dont il pût informer  
son maistre. Mais tout le fruit de  
ses soins se réduisit à quelques  
plantes & à quelques herbes me-  
dicinales qu'il en rapporta, dont  
on se sert encore aujourd'hui à  
la Chine avec succez.

La 42<sup>e</sup>. année de l'Empereur  
*Kia-tsing* l'an de grace 1564. le  
*Tou-tou* ou Chef d'escadre *Yu-ta-yeou*  
croisant sur la mer Orien-  
tale de la Chine , y rencontra  
un Corsaire nommé *Lin-tao-  
kien* , qui s'étoit emparé des Is-  
les de *Pong-hou* , où il avoit lais-  
sé une partie de son monde.  
C'étoit un homme fier & ambi-  
tieux , passionné pour la gloire ,  
& qui cherchoit à se faire un  
nom. Il n'eut pas plustost ap-

perçu *Yu-ta-yeou*, qu'il va sur lui à pleines voiles, l'attaque brusquement, & auroit infailliblement défait l'Escadre Chinoise, si celui qui la commandoit eust esté moins sage & moins intrépide. *Yu-ta-yeou* soutint le premier feu avec beaucoup de sang froid, après quoi il attaqua à son tour *Lin-tao-kien*. Le combat dura plus de cinq heures, & ne finit qu'à la nuit, que *Lin-tao-kien* prit la fuite, & se retira vers les Isles de *Pong-hou*, pour y rafraichir ses troupes, prendre ce qu'il y avoit laissé de soldats, & retourner vers l'ennemi. Mais *Yu-ta-yeou* en habile Capitaine le poursuivit de si près, que *Lin-tao-kien* trouva dès la pointe du jour l'entrée du Port de *Pong-hou* fermée par une partie de l'Escadre ennemie. Ses troupes qui étoient fort

diminuées dans le combat , & la frayeur qui s'étoit emparée des autres lui , firent juger qu'il étoit dangereux de tenter l'entrée du Port. Il prit donc la résolution de continuer sa route & d'aller mouïller à Formose. *Yu-ta-yeou* l'y poursuivit : mais comme il trouva que la mer étoit basse , & que d'ailleurs il n'avoit nulle connoissance de l'entrée de ce Port , il ne voulut pas exposer ses Vaisseaux , & il se retira aux Isles de *Pong-hou* dont il se rendit maistre. Il fit prisonniers les soldats qu'il y trouva , il y mit bonne garnison , & retourna victorieux à la Chine , où il donna avis de ses découvertes & de son expédition. La Cour recut avec joye ces nouvelles , & nomma dès lors un Mandarin de lettres pour Gouverneur des Isles de *Pong-hou*.

Formose , dit l'Historien Chinois , étoit alors une terre inculte , qui n'étoit habitée que par des Barbares. *Lin-tao-kien* qui n'avoit que de grandes vuës, ne crut pas que cette Isle , dans l'état où elle étoit , lui convînt : c'est pourquoi il fit égorger tous les Insulaires qu'il trouva sous sa main , & avec une inhumanité qui n'a point d'exemple , il se servit du sang de ces infortunés pour calfatte ses Vaisseaux , & mettant aussi-tôt à la voile , il se retira dans la Province de Canton , où il mourut misérablement.

Sur la fin de l'année 1620. qui est la première année de l'Empereur *Tien-ki* , une Escadre Japonoise vint aborder à Formose. L'officier qui la commandoit , trouva le pays , tout inculte qu'il étoit , assez propre à



y établir une colonie : il prit la résolution de s'en emparer , & pour cela il y laissa une partie de son monde , avec ordre de prendre toutes les connoissances nécessaires à l'exécution de son dessein. Environ ce même temps un Vaisseau Hollandois qui alloit ou revenoit du Japon, fut jetté par la tempeste à Formose : il y trouva les Japonois peu en état de lui faire ombra-ge. Le pays parut beau aux Hollandois, dit l'Historien Chinois , & avantageux pour leur commerce. Ils prétexterent le besoin qu'ils avoient de quelques rafraichissemens , & des choses nécessaires pour radouber leur Vaisseau maltraité par la tempeste. Quelques-uns d'eux pénétrèrent dans les terres , & après avoir bien examiné le pays, ils revinrent sur leur bord,

Les Hollandois ne toucherent point à leur Vaisseau pendant l'absence de leurs compagnons ; ce ne fut qu'à leur retour qu'ils songerent à le radouber. Ils prièrent les Japonois , avec qui ils ne vouloient point se broüiller de peur de nuire à leur commerce , de leur permettre de bastir une maison sur le bord de l'Isle qui est à une des entrées du Port , dont ils pussent dans la suite tirer quelques secours , par rapport au commerce qu'ils faisoient au Japon. Les Japonois rejetterent d'abord la proposition : mais les Hollandois insisterent de telle sorte , en assurant qu'ils n'occuperoient de terrain que ce qu'en pouvoit renfermer une peau de bœuf , qu'enfin les Japonois y consentirent. Les Hollandois prirent donc une peau de bœuf qu'ils coupe-

rent en petites aiguillettes fort fines, puis ils les mirent bout à bout, & ils s'en servirent pour mesurer le terrain qu'ils souhaitoient. Les Japonois furent d'abord un peu faschez de cette supercherie : mais enfin après quelques reflexions, la chose leur parut plaisante ; ils s'adoucirent, & ils permirent aux Holandois de faire de ce terrain ce qu'ils jugeroient à propos. C'est sur ce terrain qu'ils bastirent le Fort dont j'ai parlé plus haut, & dont je vous envoie le Plan : on voit encore aujourd'hui sur la porte ces mots : *Castel Zelanda* 1634.

La construction de ce Fort rendoit les Hollandois les maîtres du Port, & du seul passage par où les gros Vaisseaux pouvoient y entrer. Peut-estre les Japonois en connurent-ils trop

tard l'importance. Quoiqu'il en soit, soit que le nouveau Fort leur fit ombrage, soit qu'ils ne trouvassent pas leur compte dans cette Isle qui estoit encore inculte, peu après ils l'abandonnerent absolument, & se retirèrent chez eux. Les Hollandois se virent par-là les seuls maistres de Formose, car les Insulaires n'estoient pas en estat de leur tenir teste. Pour mieux s'assurer du Port, ils firent construire de l'autre costé vis-à-vis du Fort de Zelande, une maison fortifiée de quatre demi-Bastions, dont j'ai déjà parlé.

Dans ce temps-là la Chine estoit toute en feu, soit par la guerre civile qui a desolé tant de belles Provinces de cet Empire; soit par la guerre qu'elle soustenoit contre le Tartare qui s'en est enfin emparé, & qui a



*Missionnaires de la C. de J.* 65  
fondé la Dynastie glorieusement  
regnante sous l'Empereur *Cam-*  
*bi*. Un de ceux qui s'opposèrent  
avec le plus de courage aux Tar-  
tares , fut un homme de fortune  
de la Province de *Fou-kien* ,  
appelé *Tching-tchi-long*. De petit  
Marchand il estoit devenu le  
plus riche négociant de la Chi-  
ne : heureux s'il avoit esté aussi  
fidele à Dieu dans les promesses  
qu'il avoit faites à son Baptême ,  
( car il estoit Chrestien )  
qu'il fut fidele à son Prince & à  
sa Patrie , presté à tomber sous  
une domination étrangere.

*Tching-tchi-long* arma à ses dé-  
pens une petite flotte contre le  
Tartare : il fut bien - tost suivi  
d'une multitude innombrable  
de Vaisseaux Chinois , & il de-  
vint par - là le Chef d'une des  
plus formidables flottes qu'on  
ait vû dans ces mers. Le Tar-

tare lui offrit la dignité de Roy s'il vouloit le reconnoistre. Il la refusa, mais il ne jouït pas longtemps de sa bonne fortune. Son fils *Tching-tching-cong* lui succéda au commandement de cette nombreuse flotte ; plus zélé encore pour sa Patrie & pour sa fortune que n'estoit son pere, il tenta diverses entreprises ; il assiegea plusieurs Villes considerables, comme *Hai-tching* du *Fou-kien*, qu'il prit après avoir taillé en pieces l'armée Tartare qui estoit venuë au secours : *Ouen-tcheou* du *Tche-kiang*, *Nankin* du *Kiam-nan*, &c. Ces premiers succez durerent peu, il fut enfin vaincu par les Tartares, & chassé absolument de la Chine. Alors il tourna ses vuës & son ambition vers Formose, dont il resolut de chasser les Hollandois, & d'y établir

*Missionnaires de la C. de J.* 67  
un nouveau Royaume.

Ce fut la 17<sup>e</sup>. année de l'Empereur *Xun-chi* pere de *Cam-hi*, la 1661<sup>e</sup>. de l'Ere Chrestienne, que *Tching-tching-cong* quitta son entreprise sur la Chine, pour se retirer à Formose avec sa formidable Flotte. Il se saisit en passant des Isles de *Pong-hou*. Les Hollandois qui sans doute se croyoient en seureté du costé de la Chine, où il y avoit encore du trouble, n'avoient pas eu soin de munir de troupes *Pong-hou*, & *Tai-ouan*. Ainsi *Tching-tching-cong* s'empara de ces Isles presque aussi-tost qu'il y parut. Il y laissa cent de ses Vaisseaux pour les garder, & il continua sa route vers Formose.

J'ai appris d'un Mandarin qui servoit en ce temps-là *Tching-tching-cong* en qualité de *Fou-tsiang*, ou de Maréchal de Camp,

qu'il n'y avoit pour la garde du Fort & du Port de Formose, qu'onze Hollandois. Le reste de la garnison estoit composée partie des Noirs des Indes, partie des Insulaires du pays. Nonobstant cette inégalité de forces, les Hollandois resolurent de se défendre, & ils se défendirent en effet en braves gens.

*Tching-tching-cong* entra dans le Port avec sa Flotte, composée de neuf cens voiles, par la passe de *Lou-lh-men*, à une grande lieuë au dessus du Fort de Zelande. Il fit descendre à terre une partie de son monde, afin d'attaquer le Fort par mer & par terre : Le siege dura quatre mois entiers, pendant lesquels les Hollandois se défendirent de leur canon avec plus de succez qu'ils n'auroient osé l'esperer. *Tching-tching-cong* estoit au de-



*Missionnaires de la C. de J.* 69  
s'espoir de voir tant de résistance & de courage dans cette poignée d'Européens , contre une armée aussi nombreuse que la sienne.

Comme les Chinois n'avoient pas l'usage du canon , il ne pouvoit pas répondre à celui des Hollandois ; ainsi il n'avoit d'esperance de les réduire que par la famine , ce qui demandoit beaucoup de temps , pendant lequel ils pouvoient recevoir du secours de leurs Vaisseaux de Barbarie , ou de ceux qui alloient commercer au Japon. *Tching-tching-cong* connut toute la difficulté de son entreprise : mais il se voyoit hors de la Chine , sans esperance de pouvoir jamais y rentrer sous les Tartares , auxquels il venoit de faire la guerre : il n'ignoroit pas d'ailleurs que si Formose lui estoit

fermée , il n'avoit plus de ressource : C'est pourquoi il se détermina à faire un dernier effort contre les Hollandois. Ceux-ci avoient actuellement quatre Vaisseaux dans le Port : Ils avoient mis sur le bord de chaque Vaisseau un de leurs gens avec des Indiens pour le garder : les sept autres Hollandois s'estoient renfermez dans la Citadelle ou le Fort de Zelande. Le Capitaine Chinois resolut de sacrifier quelques - uns de ses Vaisseaux sur lesquels il mit quantité de feux d'artifice ; & profitant d'un grand vent de Nord - est , il les poussa sur les Vaisseaux Hollandois. Il réussit au de-là de ses esperances ; de quatre Vaisseaux , trois furent brulez. Aussi-tost il fit sommer les Hollandois renfermez dans le Port de se rendre , en leur

declarant qu'il leur permettoit de se retirer avec tous leurs effets ; mais que s'ils persistoient à se défendre , il n'y auroit point de quartier pour eux. Les Hollandois à qui il ne restoit pour toute ressource qu'un seul Vaisseau , acceptèrent volontiers ces offres : ils chargerent leur Vaisseau de tous leurs effets , remirent la place entre les mains du Chinois , & se retirèrent.

*Tching-tching-cong* n'ayant plus personne qui s'opposast à ses desseins , distribua une partie de ses troupes dans la partie de Formose que possèdent aujourd'hui les Chinois : il établit une garnison à *Ki-long-tchai* , Forteresse que les Espagnols bastirent autrefois & qu'ils trouverent abandonnée. Il construisit une Forteresse à *Tan-choui-tching* sur l'embouchure de la rivière *Tan-*

*choui* où les Vaisseaux Chinois peuvent mouiller l'ancre : il déterminâ les lieux où sont aujourd'hui *Tchu-lo-yen* & *Fong-Xan-hien*, pour y bastir deux Villes auxquelles il donna le nom de *Tien-hing-hien* & *Quan-nien bien* : il établit pour Capitale de ses nouveaux Etats l'endroit où est aujourd'hui *Tai-ouan-fou*, & il donna à cette Ville le nom de *Xing-tien-fou* : il mit son Palais & sa Cour au Fort de Zelande, auquel il donna le nom de *Ngan-ping-tching*, qu'il conserve encore maintenant.

Ce fut alors que Formose commença à prendre une nouvelle forme. Il y établit les mêmes loix, les mêmes Coustumes, & le même gouvernement qui regnent à la Chine : mais il ne jouit que peu de temps de sa nouvelle conquête. Il mourut  
une



une année & quelques mois après avoir pris possession de l'Ile. Son fils *Tching-king-mai* lui succeda : comme il avoit esté élevé dans l'étude des livres, il ne fit presque rien pour cultiver le pays que son pere lui avoit acquis avec tant de soins & de fatigues : c'est ce qui ralentit beaucoup le courage & le zele des troupes pour son service.

La 12<sup>e</sup>. année du regne de *Cam-hi*, & l'an 1673. de l'Ere Chrestienne, les Rois de Canton & de *Fou-kien* se révolterent contre l'Empereur. *Tching-king-mai* voulant ranimer l'ardeur de ses soldats, prit la resolution de se joindre au Roy de *Fou-kien* contre le Tartare : Il fait armer ses Vaisseaux, & va pour s'aboucher avec lui sur les costes de cette Province. Mais comme il vouloit estre traité en

Prince souverain, & que le Roy de *Fou-kien* prétendoit avoir le pas sur lui, il en fut tellement irrité, que sur le champ il lui déclara la guerre. On se batit de part & d'autre avec beaucoup d'ardeur & de courage : mais comme les troupes de *Tching-king-mai* estoient composées de vieux soldats, autant de combats qu'il donna, furent autant de victoires. Le Roy de *Fou-kien* fut enfin obligé de se faire raser une seconde fois, & de s'abandonner à la discretion des Tartares. *Tching-king-mai* retourna à Formose, où il mourut peu de temps après, laissant pour successeur son fils *Tching-ke-san* dans un âge encore fort tendre sous la conduite de *Li-eou-koue-can* & *Fong-si-san*, deux Officiers qui lui estoient extrêmement attachez.

La revolte de *Fou kien* estant heureusement terminée à l'avantage des Tartares, ils abolirent le titre de Roy, & la 21<sup>e</sup>. année de *Cam hi* en 1682. ils établirent pour Gouverneur de cette Province & de celle du *Tche-kiang*, un *Tsong tou* : c'est une dignité qui est au dessus de celle du Viceroy. Le premier qu'ils mirent, fut le *Tsong tou Yao*. C'estoit un homme adroit, poli, & engageant. Il ne fut pas plustost en charge, qu'il fit publier jusques dans Formose une amnistie generale pour tous ceux qui se soumettroient à la domination Tartare, avec promesse de leur procurer les mêmes charges, les mêmes honneurs, & les mêmes prérogatives qu'ils possédoient sous leurs Chefs particuliers. Cette Declaration eut tout l'effet que pouvoit esperer le *Tsong-*

*tou Yao* : la plûpart de ceux qui avoient suivi *Tching-tching-cong*, avoient abandonné leur pays, leurs femmes, & leurs enfans : éloignez dans une terre étrangère, inculte, & presque inhabitée, sans esperance d'en retirer fitost aucun avantage considerable, ils estoient ravis de trouver une porte honneste pour retourner chez eux. Quelques-uns ne délibererent point, & quitterent d'abord *Tching-ke-san* pour aller dans le *Fou-kien*. Le *Tsong-tou Yao* les receut avec tant de politesse, & leur fit de si grands avantages, qu'ils furent suivis bien-tost après de plusieurs autres. Le *Tsong-tou Yao* crut alors que la conjoncture estoit favorable pour s'emparer de Formose. Il fit partir aussi-tost une flotte considerable sous les ordres d'un *Titou-che* ou Lieutenant



*Missionnaires de la C. de J.* 77  
General pour se saisir des Îles  
de *Pong hou*. Le *Titou-che* y trou-  
va plus de résistance qu'il ne  
croyoit : les soldats avec le se-  
cours du canon Hollandois se  
défendirent avec vigueur : mais  
enfin il fallut céder au nombre  
& à la force. *Pong-hou* étant  
pris , le Conseil du jeune Prin-  
ce jugea qu'il seroit difficile dans  
la situation d'esprit où estoient  
les troupes , de conserver For-  
mose , & sans attendre que le  
*Titou-che* vînt les attaquer dans  
les formes , ils dépêcherent un  
Vaisseau pour porter un Placet  
à l'Empereur au nom du jeune  
Prince , par lequel il se soumet-  
toit à Sa Majesté. Voici ce Pla-  
cet traduit fidèlement du Chi-  
nois.

*Le Roy d'Yen-ping Grand General d'armée, Tching-ke-san, présente ce Placet à l'Empereur.*

„ Lorsqu'abaissé aux pieds de  
 „ de V. M. je fais attention à la  
 „ grandeur de la Chine, que  
 „ depuis un temps immémorial  
 „ elle s'est toujours soutenue a-  
 „ vec éclat, qu'un nombre infi-  
 „ ni de Rois s'y sont succedez les  
 „ uns aux autres; je ne puis m'em-  
 „ pêcher d'avouer que c'est l'ef-  
 „ fet d'une Providence speciale  
 „ du Ciel, qui a choisi vostre  
 „ illustre Maison pour gouver-  
 „ ner les (a) neuf terres : le Ciel

(a) C'est-à-dire, tout le monde habitable. Les Chinois divisent les terres en neuf especes : 1°. Montagnes de bonne terre. 2°. Montagnes pierreuses. 3°. Terres & collines. 4°. Terres noires & seches. 5°. Terres humides. 6°. Terres sablonneuses. 7°. Terres grasses. 8°. Terres jaunes. 9°. Terres rouges.

n'a fait ce changement que «  
pour perfectionner les cinq (a) «  
vertus , comme cela paroist «  
clairement par le bon ordre & «  
l'heureux succez de tout ce «  
que V. M. a entrepris. Quand «  
je pense avec humilité à mes «  
Ancestres, je vois qu'ils ont eu «  
un veritable attachement pour «  
leurs Souverains ; qu'en cela «  
ils ont taché de reconnoistre «  
les bienfaits qu'ils avoient re- «  
ceus de la Dynastie précédén- «  
te, dans un temps auquel ma «  
Maison n'en avoit reçu aucun «  
de vostre glorieuse Dynastie. «  
C'est cet attachement à son «  
Prince qui obligea mon ayeul «  
*Tching-tching-cong* de sortir de «  
la Chine, & d'aller defricher «  
les terres incultes de l'Orient. «

(a) La charité , la justice , l'honneur  
ou les cérémonies , la prudence , la fidélité  
ou la bonne foy.

„ Mon pere *Tching - king - mai*  
 „ estoit un homme d'estude qui  
 „ n'auroit pas osé s'exposer sur  
 „ le bord d'un précipice : sem-  
 „ blable aux Rois (a) d'*Ye-lang*  
 „ il estoit tout occupé à gouver-  
 „ ner & à instruire son peuple,  
 „ se bornant à ce coin de terre  
 „ au milieu de la mer, sans avoir  
 „ d'autres vûës.  
 „ Jusqu'ici j'ai joui des bien-  
 „ faits de mes Ancestres ; moi  
 „ leur petit-fils , je ne cesse de  
 „ leur en témoigner ma recon-  
 „ noissance , en me rappelant  
 „ continuellement à la memoire  
 „ les bienfaits qu'ils ont receus  
 „ du Ciel, sans penser à m'agran-  
 „ dir sur la terre. Maintenant  
 „ que je vois V. M. semblable  
 „ au Ciel , qui par son étendue

(a) Royaume ancien qui confinoit avec la  
 Province du *Sse - tchuen*, les peuples de ce  
 Royaume estoient des Barbares très-difficiles  
 à policer.



& son élévation couvre toutes «  
choses , & a la terre qui par «  
sa solidité les soutient , tou- «  
jours portée à faire du bien , «  
à arrêter les effets de sa justi- «  
ce ; fondement sur lequel elle «  
gouverne la Chine : mainte- «  
nant que je vois V. M. sem- «  
blable au Soleil levant , dont «  
la lumière se répand dans un «  
instant sur toute la terre , dez «  
que cet astre commence à pa- «  
roître sur l'horison , & dissipe «  
dans un moment les legers «  
nuages qui se rencontroient sur «  
la surface de la terre ; com- «  
ment oserois-je penser à autre «  
chose qu'à m'appliquer à ma «  
perfection ? C'est ce que moi , »  
homme étranger , je regarde «  
comme l'unique moyen de vi- «  
vre content. Si je pensois à fai- «  
re passer mes Vaisseaux du co- «  
sté de l'Occident ( de la Chi- «

» ne ) j'avoüe que je serois en  
 » faute : mais hélas ! de ce sang  
 » qui estoit venu en Orient  
 » ( Formose ) qu'en reste-t il ?  
 » N'est ce pas comme une foi-  
 » ble rosée qui tombe d'elle-  
 » même de grand matin , & qui  
 » se dissipe dez que le Soleil pa-  
 » roist ? Comment donc oserois-  
 » je entreprendre quelque cho-  
 » se contre V. M. mon cœur lui  
 » est entierement soumis , il le  
 » proteste à V. M. dans ce Pla-  
 » cet , & elle en verra l'effet.  
 » Je connois aujourd'hui que je  
 » n'ai pas esté dans la bonne  
 » voye , & à l'avenir j'oserai mar-  
 » cher librement dans le par-  
 » terre de la charité à la suite  
 » du ( a ) *Ki-ling*. Je souhaite a-

( a ) Le *Ki-ling* est un animal fabuleux &  
 mystérieux de l'antiquité Chinoise : il est né  
 d'une vache : sa charité est si grande qu'il  
 n'ose pas même fouler aux pieds le moindre  
 brin d'herbe. Il ne paroist que lorsque l'Em-  
 pire est gouverné par un saint Empereur.

vec passion voir le Ciel & la terre ne faire qu'un tout. Le pauvre peuple de cette Isle ne demande pas de pouvoir s'en- yvrer ni de se rassasier de viandes. S'il est traité avec douceur, il en fera plus porté à la soumission. La nature du poisson est d'aller dans les précipices, & les eaux les plus profondes ne le font pas trop pour eux, & ils peuvent jouir d'une longue vie au milieu des ondes de la mer. Pour serment de tout ce que je représente à V. M. dans ce Placet, que le Soleil ne m'éclaire point, si ce ne sont-là les sentimens de mon cœur.

L'Empereur répondit à ce Placet que *Tching-ke-san* eut à sortir de Formose & à venir à Peking. *Tching-ke-san* qui craignoit d'aller à Peking, représen-

ta à l'Empereur dans un second Placet, en envoyant les Sceaux & ceux de ses principaux Officiers, qu'estant né dans les contrées meridionales, & estant d'une santé fort foible, il apprehendoit les froids du Nord; qu'ainsi il supplioit Sa Majesté de lui permettre de se retirer dans la Province de *Fou - kien* dont ses Ancestres estoient sortis. Ce dernier Placet n'eut aucun effet, de sorte que ce malheureux Prince, qui se voyoit presque abandonné, fut obligé de remettre Formose entre les mains des Tartares, & d'aller à Pekin, où il est encore vivant, avec la qualité de Comte dont il fut revêtu à son arrivée à la Cour, qui fut la 22<sup>e</sup>. année de *Cam - hi*, & la 1683<sup>e</sup>. de l'Ere Chrestienne.

Je me flatte que vous ferez



*Missionnaires de la C. de J.* 85  
content de cette description que  
je vous envoie de l'Isle de For-  
mose : du moins je puis vous as-  
surer qu'elle est exacte. Je vou-  
drois pouvoir mieux vous mar-  
quer tout le respect avec lequel  
je suis dans l'union de vos S. S.  
vostre , &c.





SECONDE  
LETTRE  
DU MESME.

A Pekin le 5. Juin 1717.



ON REVEREND PERE,

*La paix de N. S.*

Le zele que vous avez pour la Mission de la Chine, & l'intérest que vous y prenez, m'engagent à vous faire part d'un événement qui nous a tous constérnez, & qui met la Religion dans un danger extrême.

Sur la fin de l'année dernière les Mandarins des costes maritimes représenterent à l'Empereur que plusieurs Vaisseaux Chinois transportoient quantité de ris hors de la Chine, & entretenoient d'étroites liaisons avec les Chinois qui demeurent à Batavie. Sur quoi l'Empereur défendit sous de grièves peines, qu'aucun Vaisseau Chinois n'allât sous prétexte de commerce, dans les contrées qui sont au midi de la Chine. Cette défense fut portée à la fin du mois de janvier de cette année 1717. & fut insérée dans la Gazette. Un (a) *Tsong-ping* de la Province de Canton a pris de-là occasion de me presenter une Requête à l'Empereur, dans laquelle il se déchaine violemment, & contre les Européans qui trafiquent à

(a) Mandarin de guerre du second ordre.

la Chine, & contre l'exercice de  
nostre sainte Religion. Voici la  
Requête aussi fidèlement tra-  
duite, que le permet la différen-  
ce qu'il y a entre la langue Chi-  
noise & la nostre.

Tchin-mao (*c'est le nom de nostre  
accusateur (a)*) Hie-che-tchin  
Tsong-ping, (*b*) *sur les pré-  
cautions qu'on doit prendre par  
rapport aux costes maritimes.*

» Moi votre sujet, j'ai visité  
» exactement selon la coutume  
» & selon le devoir de ma char-  
» ge, toutes les Isles de la mer.  
» A la 6<sup>e</sup>. Lune j'ai parcouru tou-  
» tes les costes maritimes qui  
» sont vers l'Occident : à la se-

(a) Lieu de la Jurisdiction de ce Manda-  
rin.

(b) Les Chinois mettent toujours à la  
tête de leur Requête le sujet dont ils veu-  
lent parler.



conde Lune j'ai visité toutes «  
celles qui sont vers l'Orient «  
du costé de l'Isle de *Nanngao*, «  
& dans le cours d'une année «  
j'ai parcouru toutes les Isles de «  
la mer qui sont de ma Juris- «  
diction. Il n'y a point de Golfe «  
ni de Détroit que je n'aye exa- «  
miné par moi-même. J'ai trou- «  
vé que la haute sagesse & l'au- «  
torité absoluë de V. M. main- «  
tiennent dans une tranquillité «  
parfaite les payis les plus recu- «  
lez de l'Empire. Mais quand je «  
suis arrivé à Macao qui est de «  
la dépendance de *Hiam-xan- «  
hien*, j'avoüe que j'ai esté effrayé «  
de voir dans le Port plus de dix «  
Vaisseaux (a) Européans qui «

(a) Il y a dans l'original Chinois, des Vaisseaux de cheveux roux ; c'est ainsi que les Chinois appellerent les Hollandois, lorsqu'ils prirent sur eux l'Isle de Formose. *Tchin-mao* comprend aussi sous ce nom les Anglois,

„ faisoient voile vers Canton  
„ pour leur commerce : je pré-  
„ vis aussi-tost ce qu'on en de-  
„ voit craindre, & j'eus la pen-  
„ sée de présenter une Requête  
„ à V. M. pour l'informer du gé-  
„ nie dur & féroce de ces peu-  
„ ples : mais j'appris que le 18.  
„ jour de la 12.<sup>e</sup> Lune V. M. a-  
„ voit porté l'Edit suivant.

*Au regard des lieux les plus éloignez du costé de la mer, qu'on ait soin de tout observer, & sur tout qu'on soit très-attentif aux Royaumes des étrangers. C'est pour-quoi qu'il soit fait très-expressse défense à tous les Vaisseaux de cet Empire de naviger vers la mer du midi. Avec cette précaution on empêchera qu'il ne vienne du secours de la part des étrangers, l'on ira au devant du mal qu'on appréhende.*

„ Nostre auguste Empereur ne

s'est pas contenté de consulter «  
sur cette affaire les neuf suprê- «  
mes Tribunaux de l'Empire, «  
il a daigné écouter encore les «  
avis de personnes d'un rang «  
beaucoup inférieur. Si sa sa- «  
gesse n'estoit pas fort superieu- «  
re à celle de (a) Yao & de «  
Xun, jouirions-nous d'une paix «  
si profonde ? Qui seroit assez «  
hardi pour entretenir l'Empe- «  
reur de ce qui se passe dans les «  
Royaumes étrangers, s'il ne «  
s'en est pas instruit par lui-mê- «  
me ? Pour moi dez ma plus «  
tendre jeunesse, j'ai esté en- «  
gagé dans le commerce, & «  
j'ai traversé plusieurs mers : «  
j'ai voyagé au Japon, au Royau- «  
me de Siam, à la Cochinchine «  
ne, au Tonkin, à Batavie, à «

(a) Deux anciens Empereurs de la Chine  
regardez des Chinois comme des modeles que  
doivent imiter les Princes qui veulent gou-  
verner sagement.

» Manille , &c. Je connois les  
» mœurs de ces peuples , leurs  
» coûtures , & la politique de  
» leur gouvernement ; & c'est ce  
» qui me donne la hardiesse d'en  
» parler à mon grand Empe-  
» reur.

» Vers l'Orient de la Chine ,  
» il n'y a de Royaume confide-  
» rable que le Japon : les autres  
» font fort peu de chose , & le  
» seul Royaume de *Lieou - kieou*  
» merite quelque attention. Tous  
» les fleuves de ces Royaumes  
» ont leur cours vers l'Orient ;  
» & à dire vrai , on ne trouve  
» nul autre Royaume jusqu'à la  
» Province de *Fou-kien* , de la-  
» quelle dépend l'Isle de For-  
» mose.

» A l'Occident sont, les Royau-  
» mes de Siam , de la Cochin-  
» chine , & du Tonkin , qui con-  
» fine avec *Kiam - tcheou-fou* qui



*Missionnaires de la C. de J.* 93  
est à l'extrémité de nostre Em-  
pire.

On découvre au midi plu-  
sieurs Royaumes de Barbares ,  
tels que sont Johor, Malaca ,  
Achem , &c. Bien que ces  
Royaumes ne soient pas d'une  
grande étendue , ils ont ce-  
pendant leurs loix particu-  
lières auxquelles ils se confor-  
ment. Mais ils n'oseroient ja-  
mais porter leurs vûes ambi-  
tieuses sur les terres des autres  
Princes. Ainsi l'Edit de V. M.  
que je viens de rapporter , ne  
regarde que les Ports de Ba-  
tavia & de Manille qui appar-  
tiennent aux Européens. Ils y  
vinrent d'abord simplement  
pour commercer , & ensuite  
sous prétexte du commerce ,  
ils subjuguèrent tout le pays.

Moi vostre sujet, lorsque je  
considère tous les Royaumes

„ barbares qui sont au de-là des  
„ mers , il me semble que le  
„ Royaume du Japon surpasse  
„ tous les autres Royaumes en  
„ force & en puissance. Sous la  
„ Dynastie des *Ming* , il s'éleva  
„ une grande révolte excitée  
„ par quelques scelerats de no-  
„ stre Empire ; cependant les  
„ peuples du Japon ont toujors  
„ fait paisiblement leur com-  
„ merce avec nous. Le Royaume  
„ de *Lieou kieou* tient de nous  
„ les loix , selon lesquelles il se  
„ gouverne depuis plusieurs sie-  
„ cles : l'Isle de Formose nous  
„ est soumise : les Royaumes de  
„ Siam , du Tonkin , & les au-  
„ tres nous payent tous les ans  
„ un tribut , & ils n'ont nulle  
„ mauvaise intention. On n'a  
„ dont à craindre que des Eu-  
„ ropéans , les plus méchans &  
„ les plus intraitables de tous  
„ les hommes.

*Hon-mao* est un nom commun à tous les Barbares qui habitent les terres situées entre le Septentrion & l'Orient : savoir, (a) *Yn-koueli*, *Yutse* (b) *Laholanfi*, *Holan*. Ces Royaumes sont ou d'Europe, ou des Indes ; mais bien qu'ils soient differens les uns des autres, les peuples en sont également barbares. Les *Laholanfi* le sont encore davantage : semblables à des tygres & à des loups ferores, ils jettent la consternation & l'effroy dans tous les Vaisseaux, soit des Marchands, soit des Barbares, & il n'y en a aucun qui

(a) Noms qui nous sont inconnus, peut-être au lieu de *Yakoueli*, a-t-il voulu mettre *Ynkeli*, nom que les Chinois donnent aux Anglois.

(b) *Laholanfi* & *Holan* sont deux noms qu'on donne indifferemment aux Hollandois. L'accusateur en fait deux Royaumes.

» puisse tenir contre leurs efforts.  
 » S'ils abordent à quelque ter-  
 » re, ils examinent d'abord par  
 » quel moïen ils pourront s'en  
 » rendre les maistres : les Vais-  
 » seaux qu'ils montent, sont à l'é-  
 » preuve des vents les plus furieux  
 » & des plus fortes tempestes :  
 » chacun de ces Vaisseaux est au  
 » moins de cent grosses pieces  
 » de canon : rien ne peut leur  
 » resister. Nous l'éprouvâmes  
 » l'année derniere dans le Port  
 » (a) d'*Emoui* ; quelle frayeur  
 » ne causa pas l'entreprise d'un  
 » seul de ces Vaisseaux ? & que  
 » ne doit-on pas apprehender de  
 » plus de dix de ces mêmes Vais-  
 » seaux qui ont abordé cette an-

(a) Il y a environ deux ans qu'un Mar-  
 chand Chinois, après avoir reçu l'argent  
 d'un Anglois, refusa de lui donner sa mar-  
 chandise. Celui-cy se fit justice lui-même,  
 en s'emparant d'une Barque qui apparte-  
 noit au Marchand Chinois.

née



*Missionnaires de la C. de F.* 97  
née à Canton ? Ce sont les mê-  
mes gens qui demeurent à Ma-  
cao, ils tirent leur origine du  
même pays, ils parlent la mê-  
me langue, leurs coûtures  
sont les mêmes ; de plus, ils  
ont ensemble les plus étroites  
liaisons. Il ne sera plus temps  
de remédier au mal, si on ne  
l'arreste dans sa source. C'est  
pourquoi j'espère que V. M.  
donnera ordre aux principaux  
Mandarins des Provinces de  
prendre les mesures propres à  
le prévenir : comme par exem-  
ple, d'obliger tous les Capitai-  
nes de ces Vaisseaux d'en ti-  
rer tout le canon, & de n'en-  
trer dans le Port que desar-  
mez ; ou bien de les tenir ren-  
fermez dans une Forteresse  
tout le temps qu'ils seront à  
faire leur commerce ; ou du  
moins de ne leur pas permet-

*XIV. Rec.*

E

„tre de venir un si grand nom-  
„bre à la fois , mais les uns a-  
„près les autres , jusqu'à ce qu'ils  
„se soient entierement defaits  
„de leurs manieres féroces &  
„barbares. Ce sera le moyen de  
„nous maintenir dans cette paix  
„dont nous jouïssons.

„ Il y a un autre article qui  
„concerne la Religion Chre-  
„stienne. Cette Religion a esté  
„apportée d'Europe à Manile.  
„Sous la Dynastie précédente  
„des *Ming* , ceux de Manile fai-  
„soient leur commerce avec les  
„Japonois : les Européans se ser-  
„virent de leur Religion pour  
„changer le cœur des Japo-  
„nois , ils en gagnerent un grand  
„nombre , ils attaquèrent ensui-  
„te le Royaume au dedans &  
„au dehors , & il ne s'en fallut  
„presque rien qu'ils ne s'en ren-  
„dissent tout-à-fait les maistres:

mais ayant esté vigoureuse-  
ment repoussez , ils se retire-  
rent vers les Royaumes d'Oc-  
cident. Ils ont encore des vuës  
sur le Japon , & ils ne desespè-  
rent pas d'en faire la conquê-  
te. Rien , ce me semble , ne les  
autorise à bâtir des Eglises dans  
toutes les Provinces de l'Em-  
pire : ils répandent de gran-  
des sommes d'argent , ils ras-  
semblent à certains jours une  
infinité de gens de la lie du  
peuple pour faire leurs céré-  
monies , ils examinent nos loix  
& nos coûtumes , ils dressent  
des Cartes de nos montagnes  
& de nos fleuves , ils s'effor-  
cent de gagner le peuple : je  
ne vois pas quel est leur des-  
sein ; ce n'est pas à moi de le  
pénétrer : je sçai pourtant que  
cette Religion a esté apportée  
d'Europe à Manile , que Ma-

„ nile a esté subjugée par les Eu-  
„ ropéans , que les Européans  
„ sont naturellement si barba-  
„ res , que sous le prétexte de  
„ la Religion , ils ont songé à  
„ s'emparer du Japon , qu'ils se  
„ sont effectivement emparez de  
„ Manile , qu'ils ont bâti plu-  
„ sieurs Eglises à Canton & ail-  
„ leurs, qu'ils ont gagné une in-  
„ finité de personnes. Ajoutez  
„ à cela qu'ils sont de la même  
„ Nation que ceux qui viennent  
„ dans ces formidables Vaisseaux  
„ dont j'ai déjà parlé. Mais je me  
„ repose entierement sur la sages-  
„ se des augustes Tribunaux de  
„ l'Empire , & je m'assure qu'ils  
„ ne permettront pas à ces viles  
„ plantes de croistre & de se  
„ fortifier. Le péril est grand : les  
„ plus petits ruisseaux devien-  
„ nent de grands fleuves , si l'on  
„ n'arrache les branches des ar-



bres quand elles sont encore «  
tendres, on ne peut les couper «  
dans la suite qu'avec la coi- «  
gnée. Si la sagesse avec laquel- «  
le nostre grand Empereur gou- «  
verne paisiblement l'Empire, «  
ne devoit pas s'étendre à une «  
centaine de siècles, je n'au- «  
rois jamais eu la hardiesse d'ex- «  
poser toutes ces choses dans «  
ma Requête.

Pour ce qui est des Forteres- «  
ses qui défendent les costes «  
maritimes, c'est à nous de les «  
tenir en bon état. Je finis en «  
suppliant très humblement V. «  
M. d'examiner les motifs de «  
cette Requête, de déclarer «  
sur cela ses intentions, & de «  
les faire connoître dans les «  
Provinces.

Telle estoit la Requête du  
Mandarin *Tchin-mao*. L'Empe-  
reur l'ayant examinée la ren-

voya aux Tribunaux pour lui en faire le rapport. Nous en eûmes connoissance dez les premiers jours d'Avril : mais nous reposant d'un costé sur les bontez dont l'Empereur nous honore, & de l'autre sur les faussetez manifestes de cette accusation qui ne pouvoient estre ignorées de l'Empereur, nous ne crûmes pas en devoir faire beaucoup de cas. Cependant nous apprîmes que le 16<sup>e</sup>. du même mois d'Avril il s'étoit tenu à ce sujet par ordre de l'Empereur une Assemblée generale des chefs de tous les Tribunaux, où nostre sainte Religion avoit esté absolument condamnée, les Missionnaires chassés, &c. Voici quelle estoit la Sentence qu'ils porterent.

» Au regard de la Religion  
» Chrestienne, on a trouvé dans  
» les Archives des Tribunaux,

*Missionnaires de la C. de 7. 103*  
que l'année 8<sup>e</sup>. de Cam-hi l'Em-  
pereur avoit porté l'Edit sui-  
vant.

*La Religion Chrestienne s'étend  
de plus en plus dans les Provinces,  
quoiqu'on n'en ait permis l'exercice  
qu'à Ferdinand Verbieft & à ses  
compagnons. Peut-estre bâtit-on  
des Eglises dans la Province de  
Petcheli & dans les autres Pro-  
vinces, peut-estre y en a-t-il qui em-  
brassent cette loy. C'est pourquoi il  
est à propos de la défendre severe-  
ment. Que cet Edit soit exactement  
observé. Cet Edit se conserve avec  
respect dans les Archives des Tri-  
bunaux.*

Il y a fort long temps qu'on  
a défendu dans toutes les Pro-  
vinces de bâtir des Eglises &  
d'embrasser la Loy Chrestien-  
ne. On trouvera sans doute  
des gens de la lie du peuple  
qui ne font pas le cas qu'ils

„doivent de cette défense. Le  
„Mandarin *Tchin-mao* soutient  
„dans sa Requête qu'on bâtit  
„des Eglises dans toutes les Pro-  
„vinces, que plusieurs person-  
„nes de la populace embrassent  
„cette Religion, & qu'on ne  
„doit pas permettre à ces viles  
„plantes de croistre & de se for-  
„tifier. Nous, vû ce qui est con-  
„tenu dans ladite Requête, de-  
„clarons qu'on accordera le  
„pardon dans toutes les Pro-  
„vinces de l'Empire à ceux qui  
„depuis la publication de cette  
„défense ont embrassé la loy  
„Chrestienne, pourvû qu'ils se  
„repentent de leur faute, &  
„qu'ils contribuent à détruire  
„entièrement les Eglises, en for-  
„te qu'il n'en reste plus nul ve-  
„stige : que ceux qui voudront  
„persévérer dans cette Reli-  
„gion, seront traitez avec la



*Missionnaires de la C. de J.* 105  
même rigueur que les Rebel-  
les : que si les Mandarins né-  
gligent d'en faire la recher-  
che, ils seront punis de la mê-  
me maniere que les Manda-  
rins peu soigneux à découvrir  
les rebelles. Pour ce qui est des  
Missionnaires Européans, que  
les Mandarins d'armes & de let-  
tres en fassent d'exactes perqui-  
sitions, & qu'ils les découvrent  
aussi tost aux premiers Manda-  
rins. Que les Mandarins *Tsong-*  
*ton*, *Fou-yven*, *Titou*, *Tsong-*  
*ping* les renvoyent à Macao, &  
qu'après avoir abbattu toutes  
leurs Eglises, ils leur ordon-  
nent de retourner chacun dans  
leur pays. Cette Sentence ne  
sera envoyée dans les Provin-  
ces pour y estre executée, qu'-  
près qu'elle aura esté luë & ap-  
prouvée de l'Empereur.

Vous pouvez juger des senti-

mens de nos cœurs à cette nouvelle, par l'effet qu'elle ne manquera pas de produire sur le vostre. Nous songeâmes aussi-tôt à présenter un Placet à l'Empereur pour nostre justification. La difficulté estoit de le faire passer à Sa Majesté. Nous nous adressâmes pour cela à tous nos amis Eunuques & autres, qui pouvoient nous rendre ce service. Personne n'osa s'en charger. Dans cette extrémité le Pere Parennin demanda conseil au premier Ministre, qui est de ses amis, & au 9<sup>e</sup>. Fils de l'Empereur qui est plein de bonté pour les Européens. Ils lui répondirent qu'ils verroient nos Juges, & qu'ils n'épargneroient rien pour les engager à changer leur Sentence. Ils se donnerent en effet l'un & l'autre de grands mouvemens pour nostre affaire :

leurs sollicitations eurent du moins cela de bon, que la Sentence ne fut point portée à Sa M. avant les Fêtes que l'on fait tous les ans pour la naissance de l'Empereur. Ces Fêtes qui étoient fort proches, durent ordinairement dix jours. Pour surcroît de bonheur, les Fêtes ne furent pas plutôt finies, que l'Empereur fit un voyage de cinq jours. Tout cela nous donna le temps de faire agir auprès de nos Juges. Mais le succès répondit bien peu à nos espérances : Dans la seconde Assemblée que les neuf Tribunaux tinrent le 11<sup>e</sup>. May sur cette affaire, ils porterent la Sentence suivante.

Les Missionnaires Européans «  
ont rendu un grand service à «  
cet Empire, en réformant le «  
Tribunal des Mathématiques, «  
& en prenant le soin de faire «

» faire des machines de guerre :  
» c'est pour cette raison qu'on  
» leur a permis de demeurer en  
» chaque Province , & d'y faire  
» en particulier les exercices de  
» leur Religion. Mais en même-  
» temps on a fait défense à tous  
» les Chinois de la Province de  
» *Petcheli* & des autres Provin-  
» ces , de les aider à bâtir des  
» Eglises & d'embrasser leur loy.  
» Comme il s'est écoulé bien du  
» temps depuis cette défense ,  
» il y a sans doute parmi la po-  
» pulace des gens qui en font peu  
» de cas. Le Mandarin *Tchin-*  
» *mao* assure dans sa Requête ,  
» qu'on bâtit des Eglises dans  
» toutes les Provinces , & qu'une  
» infinité de gens de la lie du  
» peuple embrassent la Religion  
» Chrestienne ; & il est d'avis  
» qu'on ne permette pas à ces  
» viles plantes de croistre & de



se fortifier. C'est pourquoi vû «  
cette Requête , nous decla- «  
rons que ceux qui dans le res- «  
fort des huit étendarts , dans «  
la Province de *Petcheli* & dans «  
les autres Provinces , ont em- «  
brassé cette loy depuis la sus- «  
dite défense , obtiendront le «  
pardon de leur faute , pourvû «  
qu'ils s'en repentent. Que si au «  
contraire ils perserverent dans «  
leur ignorance & dans leur a- «  
veuglement , ils seront trait- «  
tez avec la même rigueur , que «  
ceux qui vendent du ris vers «  
la mer du midi. De plus , que «  
les peres , les freres , les pa- «  
rens , les voisins , qui manque- «  
ront à dénoncer leurs enfans , «  
leurs freres , & leurs voisins , «  
seront punis de cent coups de «  
batons , & bannis à trois cens «  
lieuës. Enfin , que les Manda- «  
rins peu exacts à en faire la re- «

„ cherche , seront privez de leur  
„ Mandarinat. Pour ce qui est des  
„ Européans , nous permettons  
„ à ceux qui ont receu la Pa-  
„ tente & qui sont au nombre  
„ de 47. de demeurer chacun  
„ dans son Eglise , & d'y faire en  
„ particulier l'exercice de sa Re-  
„ ligion. Mais pour ceux qui  
„ n'ont pas la Patente , nous or-  
„ donnons aux Mandarins d'ar-  
„ mes & de lettres d'en faire d'é-  
„ xactes perquisitions , & de les  
„ dénoncer aussi-tost aux pre-  
„ miers Mandarins *Tsong-tou* ,  
„ *Fou-yuen* , *Titou* , *Tsong-ping* ,  
„ qui les renvoyeront à Macao ,  
„ avec ordre de retourner dans  
„ leur pays , &c.

Ce fut le 12<sup>e</sup>. de May que nous  
eûmes copie de cette Sentence.  
Le même jour le P. Parennin  
alla chez le premier Ministre  
pour la lui montrer. Ce Minis-

*Missionnaires de la C. de J.* III  
tre en fut surpris, & dit qu'il de-  
voit aller le lendemain à *Tchang-*  
*tchun-yuen* lieu de plaifance où  
l'Empereur fait ordinairement  
fon féjour ; & que là il parle-  
roit à nos Juges qui devoient s'y  
trouver. Il le fit effectivement,  
quoique d'abord avec peu de  
fuccez. Mais comme les PP. Sua-  
rez & Parrennin avoient eu oc-  
casion de prefenter un Placet à  
l'Empereur la veille de fon dé-  
part pour le petit voyage dont  
j'ai parlé ; le Miniftre profita  
avantageufement de cette cir-  
conftance en noftre faveur. Voi-  
ci le Placet que nous préfentâ-  
mes, il eft fidèlement traduit  
du Chinois.

Nous Kilien Stumph, Jo-  
seph Suarez, Dominique Pa-  
rennin, &c. au fujet de l'accu-  
fation intentée par le *T'ong-*  
*ping Tchin-mao* contre les Hol-  
«

» landois , dans laquelle il nous  
» enveloppe faussement , en di-  
» sant , que nous rassemblons  
» une infinité de gens de la lie  
» du peuple , que nous sommes  
» de viles plantes qu'il faut dé-  
» raciner , que nous examinons  
» les mœurs & les Coûtumes des  
» Chinois , que nous dressons  
» des Cartes des montagnes &  
» des fleuves de l'Empire , &c.  
» V. M. a donné ordre aux Tri-  
» bunaux d'examiner cette ac-  
» cusation du Mandarin.  
» Nous vos sujets , lorsque nous  
» pensons que V. M. est parfai-  
» tement informée de nostre  
» conduite & des sentimens de  
» nos cœurs , toutes nos crain-  
» tes se dissipent : cependant  
» nous apprehendons que vos  
» sujets qui composent les Tri-  
» bunaux , ne sçachant pas la  
» grande difference qui se trou-



ve entre les Hollandois & «  
nous, ne prêtent trop aisément «  
l'oreille aux fausses accusations «  
du *Tsong ping*. C'est pourquoi «  
prosternez aux pieds de V. M. «  
nous osons la supplier très- «  
humblement d'ordonner à ces «  
augustes Tribunaux, que dans «  
la Sentence qu'ils porteront, «  
ils fassent attention à cette dif- «  
ference. Nous avons renoncé «  
au siecle pour nous consacrer «  
à la vie Religieuse, & c'est en «  
essuïant toute sorte de fatigues «  
& de périls que nous sommes «  
venus ici des extremitez de la «  
terre, pour y couler paisible- «  
ment nos jours dans la prati- «  
que des vertus Religieuses. «  
Nous n'avons d'autre occupa- «  
tion que d'exhorter les peu- «  
ples à remplir exactement les «  
devoirs de leur estat, & à con- «  
former leurs mœurs aux loix «

» de l'Empire : nos instructions  
» & les regles de conduite que  
» nous donnons aux Chinois ,  
» sont depuis près de deux cens  
» ans entre les mains de tout le  
» monde. Comment donc nos-  
» tre accusateur peut-il dire que  
» nous rassemblons la lie du  
» peuple ? *Yang-quang-sien* avan-  
» ça autrefois la même calom-  
» nie : Adam Schall & ses com-  
» pagnons eurent alors beaucoup  
» à souffrir de ce Mandarin. Mais  
» V. M. toujours équitable n'eut  
» pas de peine à démêler ce qu'il  
» y avoit de vrai d'avec ce qu'il  
» y avoit de faux , ce qui estoit  
» raisonnable d'avec ce qui estoit  
» injuste. L'année 31<sup>e</sup>. de *Cambhi*,  
» ( *a* ) *Tchang-pong-ke* qui estoit  
» alors Viceroy de *Tchekiang* ,  
» produisit les mêmes faussetez

( *a* ) Il est aujourd'hui le premier de nos  
Juges , & sollicite fortement contre nous,

& les mêmes calomnies contre «  
nostre sainte Religion , & la «  
défendit severement dans sa «  
Province. Dans cette extre- «  
mité , Thomas Pereïra , Antoi- «  
ne Thomas , & leurs compa- «  
gnons , présenterent un Placet «  
à Vostre Majesté , & ce fut par «  
une grace singuliere de Vostre «  
M. que le Tribunal du de- «  
dans du Palais & celui des Ri- «  
tes prononcerent ce qui suit : «

*Les Européens qui sont dans tou-  
tes les Provinces de nostre Empire  
n'y causent aucun trouble : d'ail-  
leurs la Religion qu'ils professent  
n'est point fausse , elle ne souffre au-  
cune heresie , elle n'excite point de  
querelles : on permet bien aux Chi-  
nois d'aller dans les Temples des  
Lamas , des Hoxam , des Taosse ,  
& des autres Idoles ; & l'on défend  
la loy des Européens qui n'a rien de*

contraire aux bonnes mœurs & aux loix de l'Empire : cela ne nous paroist pas raisonnable. C'est pourquoy nous voulons qu'on leur permette de bâtir des Eglises comme auparavant, & qu'on cesse d'inquieter ceux qui faisant profession de la Religion Chrestienne, frequentent ces Eglises, &c. V. M. » confirma cette Sentence, & ce » très.auguste Edit se conserve » dans les Archives des Tribu- » naux.

» Depuis la 47<sup>e</sup>. année de Cam- » hi V. M. a daigné admettre en » sa presence tous les Européans » qui demeurent dans les Egli- » ses des Provinces ; Elle leur a » donné une Patente Imperia- » le, dans laquelle ils promet- » tent de ne jamais retourner » en Europe. Il y a sur cela un » Edit de V. M. » Qui se feroit imaginé qu'a-



près tant de faveurs signalées «  
de V. M. il se fut trouvé quel- «  
qu'un qui eût osé nous estre «  
contraire ? Cependant l'année «  
50<sup>e</sup>. de *Cam-hi*, *Fan-tchao-tso* «  
vostre sujet nous accusa dans «  
une Requête d'enseigner une «  
Religion qui est mauvaise, &c. «  
Le Tribunal des Rites après «  
avoir délibéré sur cette affai- «  
re, se conforma à l'Edit que «  
V. M. porta l'année 31<sup>e</sup>. de «  
*Cam-hi*, & rapportant ensuite «  
la raison pour laquelle on a «  
donné la Patente Imperiale «  
aux Européens, conformé- «  
ment à la délibération du (a) «  
*Ou-yn-tien*, il dit ouvertement «  
qu'il ne falloit avoir aucun é- «  
gard à la Requête. Cette der- «  
niere Sentence se conserve «  
dans les Archives. Cependant «

(a) C'est un Tribunal inferieur.

» *Tchin-mao* qui ne sçait pas les  
» graces extraordinaires que V.  
» M. nous a accordées , & qui  
» ignore pareillement quelle est  
» nostre origine , nous confond  
» avec les Hollandois , & nous  
» accuse faussement comme eux  
» de rebellion. Il ignore sans  
» doute qu'il y a au de-là des  
» mers un grand nombre de  
» Royaumes très-differens les  
» uns des autres , & que nous n'a-  
» vons nul rapport avec les Hol-  
» landois , ni en ce qui concerne  
» la Religion , ni en toute autre  
» chose. Il y a long - temps que  
» nous avons eu l'honneur d'en  
» avertir Vostre Majesté. Néan-  
» moins le *Tsong-ping* , sans avoir  
» examiné auparavant ce qu'il  
» avance , nous preste de perni-  
» cieux desseins , lesquels , à ce  
» qu'il prétend , nous ont fait  
» venir ici des extremités de la

terre ; & il s'en explique d'u-  
ne maniere si atroce , que nous «  
ne pouvons retenir nos larmes. «  
Dans ces tristes conjonctures «  
où nous nous trouvons , desti- «  
tuez de tout appui , nous met- «  
tons toute nostre confiance «  
dans la bonté avec laquelle V. «  
M. nous a toujours soutenus «  
& protégez. C'est Elle qui nous «  
fait goûter le bonheur qu'il y «  
a de vivre dans son Empire. «  
Nous la supplions donc très- «  
humblement de faire sçavoir «  
dans toutes les Provinces que «  
nous n'enseignons point aux «  
Chinois une doctrine mauvai- «  
se , & que nous ne cherchons «  
point à les séduire. Ce bien- «  
fait de V. M. dont nous con- «  
serverons éternellement le sou- «  
venir , nous rendra la vie , & «  
c'est pour cela que prosterner «  
aux pieds de V. M. nous osons «

» lui présenter cette Requête  
» avec le plus profond respect.

Le premier Ministre à qui le P. Parennin avoit montré nostre Placet , & qui sçavoit que nous l'avions présenté à l'Empereur , s'en servit avantageusement auprès de nos Juges. Il leur représenta que nostre Placet ayant esté vû de l'Empereur, Sa Majesté ne laisseroit jamais passer leur Sentence , ce qui les couvrirait de confusion. Cette raison qui fait plus d'impression sur les Chinois que sur les Européens , eut alors tout l'effet que nous pouvions en esperer : Elle engagea les Tribunaux à s'assembler une troisième fois. Ils le firent effectivement le 19. Mai. & le 21. ils porterent le Résultat de leurs délibérations au Tribunal du dedans du Palais, d'où il ne peut sortir quand il est une fois



fois donné , qu'il n'ait esté ou approuvé ou rejeté de Sa Majesté. Voici cette sentence telle qu'elle a esté confirmée par l'Empereur, & envoyée dans toutes les Provinces. Dans les deux Sentences qu'on a rapportées , on n'a traduit que ce qui avoit rapport à la Religion : ici on traduit la Sentence toute entière , tant sur ce qui regarde les Vaisseaux des Européans , que sur ce qui concerne notre sainte foy.

*Sur les précautions que nostre très-sage Empereur ordonne de prendre , par rapport aux pays éloignez qui sont au de-là des mers.*

Selon le rapport qui a esté « fait par le Tribunal de guerre, « on trouve que ce Tribunal & « les autres Tribunaux de l'Em-«

» pire ont donné leurs avis sur  
 » les choses contenuës dans la  
 » Requête de *Tchin-mao* Man-  
 » darin de *Hie-che-tchim* de la  
 » Province de *Quang-toung* : &  
 » ouvrant le papier qui renfer-  
 » me leur avis, on y lit ces pa-  
 » roles : Nous vos sujets nous  
 » avons délibéré ensemble sur le  
 » contenu de la Requête pre-  
 » sentée par *Tchin-mao* Manda-  
 » rin de *Hie-che-tchim* de la Pro-  
 » vince de *Quang-toung*. Cette  
 » Requête est conquë en ces ter-  
 » mes :

*Ici est tout du long la Requête de  
 Tchin mao , telle qu'elle est  
 rapportée cy-dessus.*

» Nous , après avoir examiné  
 » la susdite Requête, c'est ainsi  
 » que nous prononçons.  
 » Pour ce qui est du premier

article , les premiers Manda- «  
rins n'ont esté élevez à une si «  
haute dignité , que pour humi- «  
lier & reprimer les méchans. «  
C'est à eux de prendre les pré- «  
cautions qu'ils jugeront neces- «  
saires , c'est à eux de détermi- «  
ner le nombre des Vaisseaux «  
Européans qui doivent com- «  
mercer avec nous , en quels «  
lieux ils doivent motuiller , de «  
quelle sorte on doit leur per- «  
mettre de faire le commerce , «  
s'il est à propos , & de quelle «  
maniere il convient de leur «  
donner entrée dans nos Ports , «  
s'il est necessaire de lever quel- «  
que Forteresse , s'il faut laisser «  
aborder les Vaisseaux tous en- «  
semble , ou l'un après l'autre. «  
En cas qu'il y ait quelque cho- «  
se de plus à examiner , que les «  
Mandarins *Tsiang-kiun* , *Tsong-  
ton* , *Fou-yuen* , *Titou* , *Tsong-* «

» *ping* s'assembloient pour en dé-  
» libérer, & qu'ils nousenvoyent  
» le Résultat de leurs délibéra-  
» tions , nous déterminerons a-  
» lors à quoi l'on doit s'en tenir.  
» A l'égard de la Religion  
» Chrestienne , après avoir con-  
» sulté les Archives des Tribu-  
» naux , on y a trouvé que l'an-  
» née 8<sup>e</sup>. de *Cam-hi* les Tribu-  
» naux porterent la Sentence  
» suivante , qui fut approuvée  
» de l'Empereur.

*A la reserve de Ferdinand Ver-  
bieft & de ses compagnons , aus-  
quels il est permis de demeurer com-  
me auparavant dans les Provin-  
ces , la Religion Chrestienne s'étend  
peut-estre dans la Province de Pet-  
cheli & dans les autres Provinces ;  
on y bastit de nouvelles Eglises , &  
il se trouve de nouveaux Disci-  
ples qui embrassent cette Loy. C'est  
pourquoi il est à propos de la défen-*



*Missionnaires de la C. de J. 125*  
*dre severement. Qu'on observe e-*  
*xactement cet Edit.*

De plus l'année 45<sup>e</sup>. de Cam-  
hi, il y eut un autre Edit de  
l'Empereur qui est ainsi expri-  
mé : *Qu'on donne aux Européans*  
*qui ne doivent point retourner en*  
*Europe, une Patente Imperiale*  
*scellée du Sceau, dans laquelle on*  
*lise le pays de chacun d'eux, son*  
*âge, l'Ordre Religieux qu'il a em-*  
*brassé, depuis combien de temps il*  
*est à la Chine, & la promesse qu'il*  
*fait de ne plus retourner en Euro-*  
*pe. Que les Européans viennent à la*  
*Cour, & qu'ils paroissent devant*  
*l'Empereur pour recevoir la susdite*  
*Patente écrite en caracteres Tarta-*  
*res & Chinois, & scellée du Sceau.*  
*Que cette Patente leur serve de té-*  
*moignage. Qu'on observe exacte-*  
*ment cet Edit, & qu'on le conserve*  
*dans les Archives.*

Mais après tant de temps é-

„ coulé , il se peut bien faire qu'il  
 „ se soit glissé quelque chose de  
 „ mauvais ; c'est pourquoi que  
 „ la défense soit faite & publiée  
 „ dans le ressort des huit é-  
 „ tendarts , dans la Province  
 „ de *Petcheli* , & dans les autres  
 „ Provinces , à *Leao - tong* , &  
 „ dans les autres lieux. Nous,  
 „ vos sujets , nous n'osons rien  
 „ décider absolument , c'est  
 „ pourquoi nous attendons a-  
 „ vec un profond respect les or-  
 „ dres de V. M.

ORDRE DE L'EMPEREUR.

*Qu'il soit fait ainsi qu'il est  
décidé.*

Le 19<sup>e</sup>. de May nous eûmes  
 avis de ce que contenoit cette  
 Sentence : malheureusement  
 tout ce jour - là & le lende-  
 main 20<sup>e</sup>. le premier Ministre  
 estoit occupé des affaires des

Moscovites , ce qui fit qu'on ne put pas lui parler. C'estoit le seul qui par son crédit pouvoit nous rendre service. Le 21<sup>e</sup>. au soir le Ministre allant à son Tribunal y trouva la Sentence : le lendemain il envoya en avertir le P. Moran qui demeure à *Tchang-tchun-yuen*. Le 23. nous apprîmes que cette Sentence avoit esté présentée à l'Empereur , & que Sa Majesté l'avoit confirmée. Aussi tost le P. Parennin courut chez le Ministre pour lui demander conseil : Il « n'est gueres possible, répondit « le Ministre, d'y apporter quel- « que remede : tout ce que vous « avez à faire, c'est de presen- « ter une seconde fois vostre Pla- « cet à Sa Majesté, & cela dez « demain matin sans differer. « Comme j'ai droit de voir la « Sentence & l'ordre de S. M. je «

„ me ferai apporter l'un & l'autre , & je les garderai un jour  
 „ chez moi , agissez & ne perdez point de temps. Le 24.  
 nous allâmes tous à *Tchang-tchun-yuen* , pour présenter notre Placet. Il n'y eut aucun Mandarin qui voulut s'en charger , ni même nous permettre de paroître en présence de l'Empereur. Néanmoins comme le P. Suarez avoit quelques lunettes que l'Empereur lui avoit donné à examiner , il en donna quelques-unes au P. Parennin , & ce fut par ce moyen qu'il leur fut permis aussi-bien qu'au P. Moran d'avoir audience de l'Empereur. Au sortir de cette audience on écrivit tout ce qui s'y estoit passé , & je vais le rapporter fidèlement.

„ Le 24. May 1717. l'année 56<sup>e</sup>.  
 „ de *Cam-hi* le 14<sup>e</sup>. jour de la 4<sup>e</sup>.  
 „ Lune.



Comme nous apprîmes hier «  
que les neuf Tribunaux avoient «  
porté une Sentence touchant «  
l'affaire de nostre sainte Reli- «  
gion , & qu'elle avoit esté pre- «  
sentée à l'Empereur , nous nous «  
rendîmes à *Tchang-tchun-yuen* «  
ayant en main le Placet que nous «  
avions présenté à S. M. la Lune «  
précédente. Les PP. Suarez , «  
Parennin , & Moran parurent «  
en présence de S. M. le Placet «  
à la main. Dez que l'Empereur «  
les apperçût , il demanda de «  
quoi il s'agissoit. Il s'agit d'un «  
Placet , répondirent les Peres , «  
que V. M. a eu la bonté de lire , «  
& qu'elle a ordonné de garder «  
jusqu'à ce que les Tribunaux lui «  
eussent fait le rapport de cette «  
affaire. Maintenant nous appre- «  
nons que les Tribunaux ont por- «  
té une Sentence très-rigoureu- «  
se qui proscriit la Religion Chre- «

„ stienne. Non, répondit l'Empe-  
„ reur, la Sentence n'est pas ri-  
„ goureuse, & la Religion Chres-  
„ tienne n'est pas proscrire. On  
„ défend seulement de prêcher  
„ aux Européens qui n'ont pas re-  
„ çu la Patente. Cette défense  
„ ne regarde point ceux qui ont  
„ la Patente. Cette distinction que  
„ fait V. M. disent les Peres, n'est  
„ pas exprimée clairement dans  
„ la Sentence. Elle y est claire-  
„ ment, répondit l'Empereur, j'ai  
„ lu attentivement la Sentence :  
„ que si vous prétendez qu'il soit  
„ permis de prêcher vostre loy à  
„ ceux qui n'ont pas la Patente,  
„ c'est ce qui n'est pas possible.  
„ Mais, disent les Peres, on cite  
„ au commencement de la Sen-  
„ tence l'Edit de la 8<sup>e</sup>. année de  
„ *Cam - hi*. Il est vrai, répondit  
„ l'Empereur, mais cela veut dire  
„ qu'il est défendu selon cet Edit

de prêcher à ceux qui n'ont pas «  
la Patente. Les Peres firent de «  
nouvelles instances : Nous crai- «  
gnons , dirent-ils , que les Man- «  
darins des Provinces ne nous «  
traittent tous de la même ma- «  
niere , & qu'ils ne permettent «  
pas de prêcher nostre sainte loy, «  
même à ceux qui ont la Paten- «  
te. Si cela arrive , dit l'Empe- «  
reur , ceux qui ont la Patente , «  
n'ont qu'à la montrer ; on y ver- «  
ra la permission qu'ils ont de «  
prêcher vostre loy. Ils peuvent «  
la prêcher , c'est aux Chinois «  
de l'écouter s'ils veulent. Pour «  
ce qui est de ceux qui n'ont «  
pas la Patente , qu'ils viennent «  
icy , je la leur donnerai. ( L'Em- «  
pereur se mit à sourire en disant «  
ces dernieres paroles ) puis il a- «  
joûta : au reste , on ne permet «  
de prêcher , même à ceux qui ont «  
la Patente , que pour un temps , «

» on verra dans la suite quelle re-  
» solution il faut prendre à leur  
» égard. Mais, dirent les Peres, si  
» on inquiete aussi ceux qui ont la  
» Patente, nous aurons recours à  
» V. M. Ayez soin de m'en don-  
» ner avis, dit l'Empereur. Il y a  
» une chose, ajoutèrent les Pe-  
» res, qui nous fait une peine in-  
» finie, c'est que les Tribunaux  
» nous traittent de rebelles. Ne  
» vous en inquietez point, répon-  
» dit l'Empereur, c'est une formu-  
» le ordinaire dont se servent les  
» Tribunaux. Aussi - tost que cet  
» Edit sera publié, dirent les Pe-  
» res, on fera des recherches des  
» Missionnaires & des Chrétien-  
» s, il s'excitera des troubles, &c.  
» Pour ce qui est des recherches,  
» répondit l'Empereur, elles sont  
» indispensables. Quand j'ai en-  
» voyé *Lip'ing-tchong* à Canton,  
» je l'ai chargé d'un ordre pour le



Viceroy , par lequel je lui en-  
joins de rechercher & de ras-  
sembler en un même lieu ceux  
qui n'ont pas la Patente. Et de-  
puis peu que le *Tsong-tou Yan-  
ling* est retourné à Canton je lui  
ai donné de pareils ordres , &  
j'attends sa réponse. Il m'a dit  
qu'il estoit surpris que *Tchin-  
mao* vous ait traité si durement  
dans sa Requête : car , m'a-t-il  
ajouté , j'ai vû plusieurs Euro-  
péans à la Cour & ailleurs , &  
je n'ai jamais apperceu qu'ils  
ayent rien fait de mal , ni qu'ils  
ayent excité des troubles. Les  
Peres vouloient poursuivre, mais  
les Mandarins & les Officiers de  
la Chambre qui estoient pre-  
sens , leur fermerent la bouche ,  
en leur disant : Que vous reste-  
t il davantage à faire , que de  
rendre de très-humbles graces  
à S. M. qui dit que vostre loy

134      *Lettres de quelques*  
n'est pas défenduë ? &c. Les Pe-  
res s'inclinèrent jusqu'à terre ,  
& se retirèrent accablez de tri-  
steffe.

Peut estre ferez-vous surpris  
que le P. Parennin qui portoit  
la parole , ait parlé à l'Empe-  
reur de maniere à faire connoi-  
stre que nous regardons cette  
Sentence comme défendant nô-  
stre sainte Religion , ce qui ne  
paroist pas d'abord aux termes  
de la Sentence. Mais il est bon  
que vous scachiez que le seul  
mot *King* , qui signifie , *qu'il soit*  
*fait défense* , estant mis à la suite  
des deux Edits de la 8<sup>e</sup>. & de la  
45<sup>e</sup>. année de *Cam-hi* , peut se  
rapporter également à tous les  
deux , & que certainement les  
Mandarins des Provinces le  
prendront en ce sens-là , qui ,  
selon le Chinois , est le sens na-  
turel. C'est ce qui fit que , non-

obstant les interpretations de l'Empereur, nous prîmes la résolution le 26. de présenter un autre Placet. Mais les Mandarins refuserent absolument de le recevoir, & ils ne voulurent jamais permettre qu'aucun de nous parût en presence de l'Empereur. Nous nous mîmes tous à genoux, & frappant de la teste contre terre, nous les conjurâmes de supplier du moins l'Empereur d'avoir pitié de nous. Les Mandarins, bien loin de nous écouter, nous tournerent le dos, & se retirerent.

Comme la Requête du Mandarin *Tchin-mao* estoit rendue publique, & qu'elle pouvoit faire de très-facheuses impressions sur l'esprit des Mandarins & des Chinois nous jugeâmes qu'il étoit nécessaire de faire une Apologie à peu près semblable à celle

136     *Lettres de quelques*  
qu'on fit du temps de la perse-  
cution de *Yang-kuang-sien*. Vous  
ne ferez pas fâché de la voir :  
la voici traduite du Chinois.

*REPONSE APOLOGETIQUE*  
à la Requête présentée à l'Em-  
pereur par le Mandarin *Tchin-*  
*mao*, contre les Européans, &  
contre la Religion Chrestienne.

Dans la 8<sup>e</sup>. année de *Cam-hi*,  
*Yang-quang-sien* commença le  
premier à calomnier la sainte  
loy dans les termes les plus in-  
jurieux : alors les Chrestiens fu-  
rent obligez de faire une Apolo-  
gie, & de refuter pied à pied  
la fausseté de ses accusations.  
Maintenant dans l'année 56<sup>e</sup>. de  
*Cam-hi*, *Tchin-mao* natif d'*Yu-*  
*lin* dans la Province de *Chenfi*,  
que de simple soldat est parve-  
nu à la dignité de *Tsong-ping*,



& qui commande les troupes à *Kie - ke* dans la Province de *Quang - toung* , sans avoir nulle connoissance de la sainte loy , vient de prétexter une visite qu'il a faite des costes de la mer , dont il a pris occasion d'offrir une Requête à l'Empereur pour lui inspirer de fausses défiances.

Cette Requête n'est remplie que de paroles en l'air & d'imaginations pueriles , & ce qu'avance nostre accusateur fait assez connoître le penchant naturel qu'il a de nous nuire.

On peut réduire tout ce qu'il dit dans sa Requête à deux principaux chefs : le premier contient les soupçons qu'il a conçus des Marchands d'Europe qui abordent en ce pays-cy : le second comprend pareillement les soupçons qu'il fait naître sur la conduite des Missionnaires

qui demeurent dans l'Empire. Mais ses discours seduisans ne peuvent tromper un Prince aussi éclairé que l'Empereur. S. M. ayant vû la Requête, a ordonné qu'elle fût portée aux neuf suprêmes Tribunaux, pour y être examinée; & Elle en a usé ainsi afin de donner un cours libre aux avis, & de fournir aux Mandarins une occasion de se distinguer. Ces grands Magistrats qui à l'exemple de l'Empereur, sont pleins de bonté pour les étrangers, prononcent que pour l'affaire des Négocians, il faut la faire bien examiner par les premiers Gouverneurs de la Province de *Quang-tounz*, & que sur leur rapport ils donneront leurs conclusions. Qu'à l'égard des Missionnaires, il n'y a qu'une précaution à prendre, c'est de faire exactement

observer la loy de l'année 45<sup>e</sup>. qui leur prescrit de recevoir la Patente. C'est pourquoi ils ont donné ordre qu'on veillât à l'exécution de cette loy.

Mais comme à la teste de la Délibération qu'ils ont présentée à l'Empereur, selon la coutume, il y est fait mention de l'Edit Imperial émané la 8<sup>e</sup>. année de *Cam-hi*, qui défend la loy Chrestienne, & que sur la fin de la même Délibération il y a des termes qui énoncent la même défense; les Européens qui sont à la Cour, craignant qu'on n'abuse de cette défense conçue en termes vagues & généraux, sont allez trouver l'Empereur. S. M. leur a répondu ainsi avec sa bonté ordinaire: Ne soyez pas inquiets, la loy Chrestienne n'est pas défendue: cette défense regarde les

» Européans qui n'ont pas reçu  
» la Patente : ce sont ceux - là  
» qui seront traittez conformément  
» à l'Edit émané la 8<sup>e</sup>. année  
» de *Cam-hi*. Mais cela ne  
» regarde point ceux qui ont la  
» Patente. Cependant si les Mandarins  
» les inquiettoient pareillement ,  
» ils n'ont qu'à montrer la Patente  
» qui leur donne le droit de prêcher  
» la loy Chrestienne , ainsi tenez-vous  
» en repos. S'il arrivoit qu'on inquietât  
» aussi ceux qui ont la Patente ,  
» vous aurez recours à moi , &c.  
» Par-là les fausses accusations  
» du Mandarin s'en vont en fumée.  
» Mais comme la plupart des gens  
» ont des vûes bornées , & que les  
» Mandarins répandus dans les Provinces  
» ne sont pas toujours capables d'approfondir  
» les choses , ils peuvent estre dans l'inquietude &



se laisser surprendre par de faux soupçons : c'est pourquoi nous ne pouvons nous dispenser de réfuter exactement la Requête présentée par *Tchin-mao*, soit afin de separer la verité du mensonge, soit pour en informer plus exactement Sa Majesté imperiale.

L'Auteur d'une Requête qui est proposée à la délibération des Tribunaux, doit avoir en vûë le bien public, & non pas chercher à satisfaire sa passion. Peut-on dire que la Requête en question vient d'un amour sincere de la Patrie ? N'est-ce pas plutôt une vaine ostentation qui l'a enfantée ? Peut-estre que les liberalitez des Négocians n'ont pas répondu à l'attente du Mandarin : ce pourroit bien estre là la source de sa haine & de sa vengeance. Il se peut faire aussi qu'il

ait dans sa maison quelque ennemi secret de la loy Chrestienne, qui l'a porté à faire une pareille Requête : c'est sur quoi l'on ne peut rien dire de certain. Quoiqu'il en soit, il ne convient point à un grand Mandarin d'agir légèrement & avec précipitation. S'il n'a point d'autre motif que le salut de l'Empire & l'utilité publique, il ne doit pas s'appuyer sur de vains soupçons & sur des conjectures frivoles : il doit bien examiner & peser les choses avant que de les exposer, & quand il les expose, il doit s'exprimer en termes convenables à sa dignité. C'est après avoir pris de telles précautions qu'il peut présenter avec confiance sa Requête à l'Empereur. Mais trouve-t-on rien de semblable dans la Requête dont il s'agit. *Tchin-mao*

a vû dix Navires Marchands, aussi-tost il en est effrayé, diverses pensées l'agitent, & tout ce qui lui vient à l'esprit, il le debite hardiment, sans que ni lui ni personne puisse trouver un fondement raisonnable à ce qu'il avance. En verité quand on agit ainsi, ne faut-il pas estre bien aveuglé par sa passion, & merite-t-on la moindre croyance ?

Deux choses ont troublé l'esprit de nostre accusateur : il craint qu'au dehors les Marchands Européans ne projettent quelques mauvais desseins ; & qu'au dedans les Missionnaires n'excitent la populace à se soulever, & ne lui mettent les armes à la main. On peut juger par le texte même de la Requête, si cette crainte est bien ou mal fondée : si nostre accusa-

teur n'avance rien qui ne soit appuyé sur des raisons solides, sa crainte est juste : mais s'il se fait des monstres pour les combattre : si ses soupçons ne sont fondez que sur des imaginations & des conjectures pueriles, sa crainte est vaine.

Il y a long temps que les Ports de la Chine sont ouverts aux étrangers ; & sous la Dynastie précédente, comme sous celle-cy, les Vaisseaux d'Europe ont abordé chaque année aux costes des Provinces maritimes de l'Empire pour y faire le commerce. Comment se peut-il faire, que pendant près de deux cens ans, nul des premiers Mandarins des Provinces qui veillent à la seureté de l'Etat, n'ait eu soin d'en informer l'Empereur ? il estoit sans doute réservé au seul *Tchin-mao* d'appercevoir



voir un danger qu'on n'avoit pas connu jusqu'icy.

*Tchin-mao* dit : Quand il s'agit de l'Etat & de la situation des Royaumes qui sont au de-là des mers , n'est-ce pas une témérité de vouloir en faire le rapport à l'Empereur , sans y avoir esté soi même , & sans s'estre instruit par ses propres yeux de tout ce qui s'y passe ? &c.

*Réponse.* Il n'y a que cela de bien dit dans toute la Requête de nostre accusateur. Mais c'en est assez pour démontrer qu'il est bien coupable lui-même, d'avoir osé en imposer à son Prince. Car enfin , dans la Requête qu'il a présentée , il ne parle pas seulement du Japon , de l'Île de Formose , & des autres pays qui sont dans le voisinage de l'Empire , il parle même des Royaumes les plus reculez de

l'Europe & des Indes. De bonne foy a-t-il visité ces Royaumes ? les a-t-il vûs, & en a-t-il quelque connoissance ? Cependant il ose entretenir S. M. de tous ces differens Royaumes. N'est ce pas là tromper l'Empereur ?

*Tchin-mao* dit : j'ai parcouru plusieurs mers dans ma jeunesse pour faire mon négoce : je suis allé au Japon, à Batavie, à Manile, & en d'autres Royaumes : je sçai parfaitement ce qui concerne ces Etats, &c.

*Réponse.* On ne peut gueres sçavoir s'il est vrai ou non, que nostre accusateur ait voyagé dans tous les endroits qu'il dit. Certainement il n'estoit pas en ce temps-là un de nos riches négocians : c'estoit un jeune homme qui ayant un très-petit fonds payoit le péage pour le trans-

*Missionnaires de la C. de J.* 147  
port de ses marchandises. Après  
avoir amassé quelque argent , il  
se mit dans les troupes : depuis  
il est monté par degrez jusqu'à  
la dignité de *Tsong-ping*, digni-  
té très-considérable & qui mé-  
rite nos respects. Mais enfin ,  
lorsqu'il négocioit dans sa jeu-  
nesse , quelle autorité , quel pou-  
voir avoit-il pour examiner l'é-  
tat & la situation de chaque  
Royaume ? C'est à peu près la  
même chose que si quelque ma-  
telot d'Europe qui seroit venu  
une seule fois à Canton , & qui  
pendant deux ou trois mois de  
séjour qu'il auroit fait dans le  
Port , auroit parcouru quelques  
ruës de la Ville de *Kuan-tcheou* ,  
diroit avec ostentation lorsqu'il  
seroit de retour en Europe : moi,  
je connois l'Estat , la situation ,  
les forces , & la politique de  
l'Empire de la Chine. A l'en-

148     *Lettres de quelques*  
tendre parler ainsi, pourroit-on  
s'empêcher de rire?

*Tchin - mao* dit : En parcourant les costes maritimes de la Province, je suis arrivé dans un lieu qui se nomme *Siang - channgnomen*, & tout à coup j'ai vû plus de dix Vaisseaux des étrangers appelez *Hong-mao*, qui entroient dans le Port pour leur négoce, &c.

*Réponse.* Quoi ! dix Vaisseaux Européens qu'il voit, l'effrayent ? il ne sçait plus où il en est ; cette vûë le consterne : comme si la Cour & les treize Provinces avec leur Cavalerie & leur Infanterie ne pouvoient résister à ces dix Vaisseaux, & que le vaste Empire de la Chine mettant les armes bas estoit sur le point d'estre subjugué. Mais n'insistons pas davantage sur la timidité puerile de *Tchin-mao*. Les



Tartares, cette Nation belliqueuse & accoutumée à vaincre, auront sans doute esté également effrayez de ces dix Vaisseaux ? Si *Tchin-mao* ne rougit pas pour lui-même, il devroit au moins prendre garde de ne pas exposer l'Empire de la Chine à la dérision des peuples éloignez, & de ne pas inspirer à nos voisins, à qui rien de semblable ne vient dans l'esprit, l'envie de former des entreprises. Parmi les peuples qui sont au de-là des mers, les Japonois nos voisins ont fait de grands ravages dans cet Empire sous la Dynastie précédente. S'ils apprennent que les Chinois sont épouventez à la vûe de dix Vaisseaux Européans, comme on le seroit à la vûe d'un grand troupeau de loups & de tygres : augmentons, diront-ils, le nombre de nos Vaisseaux, &

nous n'aurons point de peine à accabler la Chine. Mais parlons plus sérieusement : si une telle pensée venoit aux Japonois, ils seroient devenus bien crédules. Dix Vaisseaux n'ont certainement point épouventé les Chinois. Il n'y a que *Tchin-mao* à qui ils ayent pû causer tant de frayeur.

*Tchin-mao* dit : *Hong-mao* est un nom commun à tous les Européans, &c.

*Réponse.* Si l'on en croit notre accusateur, Batavie est la Ville de ceux qu'on appelle *Hong-mao* ; & *Lu-song* est celle des Européans. Il met donc de la différence entre les *Hong-mao* & les Européans : il est donc évident, que, lorsqu'il dit que *Hong-mao* est un nom commun à tous les Européans, il se contredit lui-même, & que par

*Missionnaires de la C. de F.* 151  
conséquent on ne doit point ajouter de foy à ses paroles. A la verité ces *Hong-mao* ont une petite portion de terre en Europe, c'est une Nation particuliere; Batavie est le lieu de leur séjour dans les Indes: mais il est faux que Manile soit la Ville de tous les Européans; il n'y a que les Espagnols qui y demeurent. Lors donc qu'il dit que Manile est la Ville des Européans, ne fait-il pas connoître qu'il ne sçait pas même ce que c'est que Manile?

*Tchin-mao* dit: Nos Vaisseaux sont en commerce avec les Japonois, & par conséquent les Japonois n'ont point de mauvaises intentions, &c.

*Réponse.* Lorsqu'il parle ainsi, ignore-t-il ce qui s'est passé sous la Dynastie précédente? alors les Vaisseaux Chinois estoient

en commerce avec les Japonois, & cependant ceux-cy ont ravagé les Provinces de *Tche-kiang* & de *Fou-kien* qui sont proches de la mer, de sorte que pendant sept ou huit ans, on a perdu beaucoup de soldats, une infinité de peuples, & de grandes sommes d'argent. Il est vrai que sous le regne présent, la Chine fait l'admiration de tous les peuples : on sçait au Japon que les Tartares sont grands guerriers, & qu'ils surpassent de beaucoup les Japonois en valeur : c'est ce qui rend ceux-cy timides, & ce qui les empêche, non-seulement de rien entreprendre, mais même d'en avoir la pensée. Ainsi leur amour pour la paix ne doit estre nullement attribué au commerce qu'ils font avec les Chinois. Mais si, selon *Thin-mao*, c'est assez d'estre en com-



merce avec la Chine pour n'avoir point de mauvais desseins sur l'Empire ; pourquoi trouve-t-il dans le commerce que les Européans font avec les Chinois , une raison de leur attribuer des intentions pernicieuses au repos de l'Etat.

*Tchin-mao* dit : *Ngao-men* est comme la source & l'origine de ces sortes de gens , &c.

*Réponse.* Il n'est pas surprenant que *Tchin-mao* ignore ce qui se passe dans les Royaumes les plus reculez de l'Occident : mais ce qui étonne, c'est qu'il ait si peu de connoissance de ce qui concerne une Ville aussi voisine de la Chine que l'est Macao. Quand il dit que *Ngao-men* ou Macao est la source & l'origine des Européans , s'il prétend que tous les Européans qui viennent à la Chine, sortent de Macao , un

raisonnement si absurde ne mérite pas qu'on le réfute. Les habitans de Macao sont Portugais, ainsi l'on ne peut dire que Macao soit la source & l'origine des autres peuples. S'il veut dire que ceux de cette Nation estant depuis long-temps à Macao, & ayant une connoissance parfaite de la Province de *Quang-toung*, il est à craindre qu'avec le secours des Vaisseaux qui y abordent, ils n'entreprennent de révolter cette Province; il se trompe grossièrement, parce qu'il ignore d'un costé quelle est la fidelité & la probité de la Nation Portugaise, & de l'autre, ce qui lui a procuré cet établissement dans cette Ville. Pendant les années de *Houng-tchi* les Européens venoient faire leur commerce dans la Ville de *Kuang-tcheou* de la Province

*Missionnaires de la C. de J.* 155  
de *Quang-toung*, & dans la Ville  
de *Ning-po* de la Province de  
*Tche-kiang*, jusqu'à ce que du-  
rant les années de *Kiat sing* un  
Pirate appelé *Tchang-si-lao* qui  
rodoit sur les mers de Canton,  
s'empara de Macao, & assiegea  
la Capitale de la Province. Les  
Mandarins appellerent à leur se-  
cours les Marchands Européans:  
ceux-cy firent lever le siege, &  
poursuivirent le Pirate jusqu'à  
Macao, où ils le tuèrent. Le  
*Tsong-tou* fit sçavoir à l'Empe-  
reur le détail de cette victoire,  
& S. M. fit un Edit par lequel  
Elle accordoit Macao à ces Mar-  
chands d'Europe, afin qu'ils pus-  
sent s'y établir. Enfin, dans la  
premiere année de *Tien-ki*, il  
y eut de grands troubles dans  
l'Empire, les Pirates vinrent at-  
taquer Macao. Les Européans  
allèrent au devant d'eux, en

vinrent aux mains, tuerent plus de quinze cens de ces misérables, & firent une infinité de prisonniers. *Tsong-tou* & *Fou-yuen* rendirent compte à l'Empereur de cette victoire, & dans un Edit de Sa Majesté les Européans furent comblez d'eloges & d'honneurs à cause des grands services qu'ils avoient rendus à l'Empire. Sur la fin de la famille précédente, l'Empire fut encore agité de troubles : les Européans de Macao faisoient leur commerce à l'ordinaire, & pendant près de deux cens ans ils n'ont jamais eu la moindre pensée qui fut préjudiciable au bien de l'Empire : au contraire ils lui ont rendu de tout temps de signalez services. Que veut donc dire *Tchin-mao* quand il avance que ceux de Macao sont la source & l'origine des autres peuples ?



*Tchin-mao* dit : Les Européens ont de gros Vaisseaux qui ne craignent rien des flots & des vents : chaque Vaisseau a plus de cent pieces de canon , &c.

*Répon e.* Sans doute que *Tchin-mao* pour remplir le devoir de sa charge est monté sur les Vaisseaux d'Europe , & qu'il a compté sur chacun d'eux plus de cent pieces de canon : il a vû ce qu'il y avoit à craindre , & il en a fait aussi-tost son rapport à l'Empereur : mais qu'y a-t-il de plus aisé que de sçavoir si ce qu'il a vû , & ce qu'il a rapporté , est vrai ou faux ? Les Vaisseaux d'Europe viennent tous les ans à *Quang-toung* , à *Fo-kien* , & à *Tse-kiang* : il est libre de compter ce qu'ils portent d'hommes , & le nombre qu'ils ont de pieces de canon. En trouvera-t-on un pareil nombre dans aucun de ces Vais-

seaux ? *Tchin-mao* prétend qu'il y a dans chaque Vaisseau plus de cent pieces de canon ; & tous ceux qui sont à *Quang-toung* & à *Fo-kien* sçavent que rien n'est plus faux. Or si nostre accusateur dans une affaire si connue, a bien osé tromper la redoutable majesté de l'Empereur , avec combien plus d'audace l'aura-t-il trompé , lorsqu'il lui a parlé du Japon, de Manile, des Indes, & de l'Europe ?

Pour reprendre donc en peu de mots ce qui a esté dit jusqu'ici, nostre accusateur ne dit rien de vraisemblable dans sa Requeste, ni qui merite la moindre créance. Il parle avec une hardiesse surprenante des peuples qui sont au de-là des mers, de l'estat & des affaires de divers Royaumes , & ce qu'il en dit est plein de mensonges & de

*Missionnaires de la C. de 7. 159*  
contradictions : il ne connoît ni  
Manile, ni le Japon, ni les In-  
des, ni l'Europe, ni les peuples  
qu'il appelle *Hong-mao* : il ne  
sait pas même ce que c'est que  
Macao, & il n'a nulle connois-  
sance des Vaisseaux d'Europe.  
C'est une honte pour un grand  
Mandarin de *Kie-ke* d'ignorer  
toutes ces choses : mais les igno-  
rant, comme il fait, c'est un cri-  
me punissable d'oser en parler à  
l'Empereur dans une Requête.

*Tchin-mao* dit : Cette Religion  
des Européens est venue d'Eu-  
rope, & s'est étendue peu à peu  
jusqu'à Manile, &c.

*Réponse.* Voici une belle pa-  
role de Confucius : c'est estre sa-  
vant que de dire que vous sa-  
vez ce que vous savez effecti-  
vement, & d'avouer que vous  
ignorez ce que vous ne savez  
pas. *Tchin-mao* fait le contraire.

La sainte Religion de Dieu est la loi generale de tout l'univers. Comment a-t-il donc le front de dire qu'elle n'est venue que d'Europe, & que peu à peu elle s'est étendue jusqu'à Manile. L'Orient & l'Occident, le Septentrion & le Midi, les Empires où les Sciences & les Loix fleurissent, comme les pays incultes & barbares, toutes les Nations, en un mot, ont esté dociles aux enseignemens de la vraie Religion : elle a touché les cœurs des peuples, mais elle n'a pas changé les Loix des Empires : chaque Royaume à son Roy, & chacun s'y fait un devoir de lui estre fidelle : on y honore du culte suprême le souverain Seigneur du Ciel, on y pratique la vertu, & l'on tâche de se former un cœur droit. C'est-là le devoir essentiel de



tous les peuples qui sont entre les quatre mers. Et *Tchin-mao* n'a pas honte de dire que cette sainte Loy fait semblant de vouloir convertir le cœur des peuples, tandis que par des voyes secrètes elle tâche d'envahir leurs Royaumes. Peut-on inventer une calomnie plus atroce & plus ridicule ?

*Tchin-mao* dit : Du temps de la famille précédente, les Marchands de Manile venoient au Japon pour leur commerce ; & pendant plusieurs années ils se servirent de cette loy pour attirer à eux les peuples. Ensuite ayant rassemblé une infinité de monde qu'ils avoient gagné, ils attaquèrent le Japon au dedans & au dehors ; & il s'en fallut peu que cet Empire ne fût absolument détruit : mais enfin ils en furent chassés, & la haine

qui est depuis ce temps-là entre les deux Nations subsiste encore aujourd'hui.

*Réponse.* Ce discours de nostre accusateur est d'autant plus faux qu'il est plus artificieux. On diroit à l'entendre , qu'il ne dit rien que de très-certain , tandis qu'il avance les plus impudens mensonges. On voit bien qu'il ne cherche qu'à empoisonner l'esprit de ceux qui ne sont pas sur leurs gardes. Qu'il nous dise en quelle année le Japon a pensé estre détruit par les Européans : qu'il nous dise quel jour s'est donné le combat où les Européans furent mis en fuite. Il y a bien de l'artifice & de la malignité à répandre de semblables discours pour en imposer au public. Lorsque les Missionnaires entrèrent autrefois dans le Japon , & qu'ils y prê-

*Missionnaires de la C. de J.* 163  
cherent la sainte Loy, une grande multitude de peuples & de personnes distinguées par leur naissance crurent à l'Évangile. Les adorateurs des Idoles en conçurent du dépit; ils résolurent de perdre les Missionnaires & d'anéantir la doctrine qu'ils prêchoient; ils inventerent d'affreux supplices pour tourmenter les Pasteurs & le troupeau, le fer & le feu furent employez pour les forcer à renoncer au vrai Dieu. Les Missionnaires Européens souffrirent tous ces tourmens, non seulement avec constance, mais encore avec joye. Pendant l'espace de cinquante ans plusieurs milliers de Docteurs Européens & de Japonois Chrestiens souffrirent le martyre; ils trouvoient de la douceur dans les plus cruels supplices, & rien ne leur étoit plus

agreable que de mourir en témoignage de leur foy. Et *Tchin-mao* ose dire qu'ayant rassemblé une multitude de peuples, ils ont attaqué le Japon au dehors & au dedans. Par ceux du dehors, il entend les Marchands d'Europe ; & par ceux du dedans, il parle des Missionnaires. On n'a jamais oui dire qu'il y ait eu combat entre les Japonois & les Européens. Il est vrai que les Missionnaires & les Chrétiens ont esté mis à mort par les Japonois ; mais il n'est pas vrai qu'ils ayent repoussé la force par la force, ni qu'ils ayent pris la fuite.

*Tchin-mao* dit : Ils bâtissent des Eglises dans toutes les Provinces, ils font leurs cérémonies à certains temps marquez : je ne sçai quelles peuvent estre leurs vûës, &c.

*Réponse.* Le Seigneur du Ciel



est le principe de tous les estres,  
& le Pere commun de tous les  
peuples : les Saints de tous les  
siecles lui ont rendu tous les res-  
pects & toutes les adorations dont  
ils estoient capables : Les Mis-  
sionnaires Europeens tâchent de  
le servir avec un amour & une  
pieté vraiment filiale : ils l'a-  
dorent avec un profond respect,  
ils lui offrent leurs prieres , afin  
qu'il les préserve des peines éter-  
nelles de l'enfer , & qu'il les fa-  
se jouir dans le Ciel d'un bon-  
heur qui ne finira jamais. C'est  
à quoi se termine toute leur po-  
litique , c'est-là le but qu'ils se  
proposent , & auquel nostre ac-  
cusateur n'a pû atteindre. Du  
reste ils bâtissent leurs Eglises  
dans des lieux exposez aux yeux  
du public : c'est en plein jour  
qu'ils rendent leur culte au vrai  
Dieu : ils ne cherchent point les

tenebres, ils ne fuyent point la lumiere; rien de caché parmi eux, parce qu'ils agissent avec simplicité & avec droiture. C'est ce que voit tout l'Empire sans en estre offensé: il n'y a que le seul *Tchin-mao* qui par toute sorte de voyes cherche à répandre d'injustes soupçons. Quel nom donner à cette conduite?

*Tchin-mao* dit: Ils examinent avec soin l'estat de l'Empire, ils en dessinent les montagnes & les fleuves, &c.

*Réponse.* Il faut que nostre accusateur ait perdu toute pudeur pour en venir là: car ce n'est pas seulement les Européens qu'il calomnie, c'est la conduite même de l'Empereur qu'il censure. Les années dernières les Européens joints aux Tartares eurent ordre de l'Empereur de dresser des Cartes de toutes

les Provinces : l'Edit qui fut porté sur cela par le Tribunal suprême de la milice , a esté rendu public , & a esté envoyé à tous les *Tsong-tou* & à tous les Vicerois , & par leur moyen à tous les Mandarins. Comment nostre accusateur a-t-il pû ignorer ce fait ? car il est notoire que cela n'a esté executé que par ordre de l'Empereur. Lorsque nostre accusateur en fait un crime aux Européens , de-là il se regarde comme un homme d'une prudence consommée , mais en même-temps il a l'audace de blâmer la conduite de l'Empereur , comme si Sa Majesté eut manqué elle-même en cela de prudence. Peut-on faire un plus grand outrage à la Majesté Royale ? Cependant quelque attention que cela merite , je ne m'y arrête pas. Il n'y a pas long-

temps que nostre accusateur est parvenu à la haute dignité qu'il possède : non - seulement il a ignoré jusqu'ici combien l'Astronomie & la Géographie sont utiles aux Empires , mais il n'a jamais eu aucune teinture de ces sciences : faut-il s'étonner s'il dit à tort & à travers ce qui lui vient dans l'esprit ? Mais convient-il à un homme si fort distingué dans la milice , d'ignorer que nostre Empereur depuis cinquante-six ans qu'il est sur le Trône , a coûtume de rendre chaque mois & chaque jour mémorable par quelque grande action ; que sa gloire augmente tous les jours ; que par la sagesse de son gouvernement il égale & même surpasse , non-seulement les Rois ses prédécesseurs , mais encore ces anciens Empereurs des trois plus illustres



tres familles ; que son esprit est si pénétrant , qu'il comprend sans peine tout ce qui est dans les livres ; qu'il sçait parfaitement l'Astronomie , l'Arithmétique & la Philosophie ; & qu'il n'y a gueres eu de Prince sur le Trône qui méritât de lui estre comparé. Ce grand Prince ordonna autrefois au Pere Verbieft & aux autres Européans de réformer le Calendrier , de dresser des Globes celestes qui fussent exacts , & il les garda dans son Palais. Ensuite s'étant apperceu que les Cartes d'Europe qui lui avoient été présentées par les Missionnaires , estoient fort bien distinguées par les degrez qui répondoient parfaitement au Ciel , & que les Cartes de la Chine estoient fort éloignées de cette perfection ; il ordonna aux Européans & aux Tartares par

un Decret du Tribunal suprême , de pa. coutir tout l'Empire aux frais publics , & d'en dessiner toutes les parties. Les Missionnaires , pour executer cet ordre de l'Empereur , partagerent entr'eux les Provinces & les Villes de l'Empire , ils pénétrèrent jusqu'aux lieux les plus reculez de la Tartarie orientale & occidentale , ils endurent ce que la chaleur & le froid ont de plus incommode ; ils s'appliquerent avec des fatigues d'esprit & de corps inconcevables à rendre ces Cartes parfaites , & telles que l'Empereur les souhaittoit. Ils employerent plusieurs années à ce travail ; ils firent pour cela plus de dix mille lieux , & enfin ils presenterent leur ouvrage à Sa Majesté qui les receut avec bonté , & qui dit en faisant leur éloge , que main-

tenant la Chine avoit de très-bonnes Cartes géographiques. L'Empereur les examina lui-même, il les conserve, & il y jette de temps en temps les yeux. On y voit d'un coup d'œil les Provinces, les Villes, les Bourgages, chacune dans sa place, la distance des lieux, la source & le cours des rivières, & les principales montagnes; ce qui est d'une grande utilité pour le gouvernement de l'Empire. Cependant *Tchin-mao* qui ne paroît pas fort expérimenté dans la manière de gouverner sagement un Etat, sans même avoir égard à la conduite de Sa Majesté, semble vouloir la censurer, lorsqu'il ose dire en parlant des Européens: Ils examinent l'estat de l'Empire, ils dessinent les montagnes & les fleuves, &c. Où est son bon sens?

*Tchin - mao* - dit : C'est une mauvaise Nation que celle des Européans , & qui trame sourdement quelque conspiration. Je supplie donc très - humblement Vostre Majesté d'enjoindre aux Tribunaux suprêmes de remédier au mal , & de le déraciner de bonne heure , afin qu'il ne s'étende pas plus loin.

*Réponse.* Il paroît par ce discours que nostre accusateur ignore jusqu'aux choses les plus récentes qui se sont passées sous cette Dynastie ; & de là vient qu'il avance des propositions si peu raisonnables. L'an 31. de *Cam - hi* à la seconde Lune , les Tribunaux après avoir délibéré selon l'ordre qu'ils en avoient de l'Empereur , firent réponse à Sa Majesté que les Européans, qui travailloient avec beaucoup de zele , avoient rendu de très-



*Missionnaires de la C. de F.* 173  
grands services à l'Empire, qu'ils ne faisoient aucun mal, qu'ils n'excitoient point de troubles, que leur doctrine n'estoit ni mauvaise, ni capable de séduire le peuple ou de le porter à la sédition : qu'il falloit leur laisser leurs Eglises comme auparavant, & permettre aux Chinois de les fréquenter. Ces conclusions furent confirmées par un Edit de l'Empereur, & tout cela se conserve dans les Registres publics : il est aisé de s'en éclaircir. Ainsi, selon le sentiment des Tribunaux confirmé par l'Edit de l'Empereur, les Européens ne font point de mal, & n'excitent point de troubles : & selon *Tchin-mao* les Missionnaires d'Europe sont de méchantes gens qui forment de pernicieux desseins. Selon ces mêmes Tribunaux, il ne faut point dé-

fendre la Loy des Européans ; & selon *Tchin-mao* il faut l'anéantir le plûtoſt qu'il ſera poſſible. C'eſt ainſi que noſtre accuſateur s'eſſorce d'abolir les Conſtitutions de la Cour ſuprême , & qu'il s'élève contre les Edits mêmes de l'Empereur. Il y a vingt-fix ans que les Chinois ont porté ce jugement de la conduite des Européans ; la ſainte Loy eſt la même qu'elle eſtoit alors : les Miſſionnaires ſe comportent de la même manière : quel nouveau crime *Tchin-mao* a-t-il remarqué en eux , pour les attaquer de la forte , & pour vouloir anéantir la ſainte Loy.

On dira peut-être : je veux que dans ce que dit *Tchin-mao*, il n'y ait point de fondement légitime à ſes appréhenſions : mais à conſiderer les choſes en elles-mêmes , & par les lumières de

*Missionnaires de la C. de J.* 175  
la raison ; qui sçait si rien de  
semblable n'arrivera pas ?

*Réponse.* Une chose qu'on a  
quelque raison de craindre , ne  
peut gueres manquer d'arriver  
dans l'espace d'un temps confi-  
derable. Puis donc que rien de  
semblable n'est arrivé jusqu'icy,  
il s'ensuit qu'il n'y a nulle raison  
de l'apprehender. Quand des  
personnes ont formé secrete-  
ment quelque dessein , bien qu'ils  
sçachent le cacher pendant  
quelque temps , il faut qu'à la  
fin il éclate. Si donc les Mar-  
chands & les Missionnaires ont  
formé de pareils projets , com-  
ment se peut-il faire qu'il n'en  
ait rien paru pendant l'espace  
de près de deux cens ans ? l'Em-  
pire fut agité de divers troubles  
sur la fin de la Dynastie précé-  
dente , plusieurs levoient hau-  
tement l'étendart de la rebel-

lion : pourquoi les Européens n'ont-ils pas saisi une occasion si favorable pour exécuter les mauvais desseins qu'on leur impute ? Ils attendoient sans doute ce royaume-cy , où tout est paisible & tranquille sur terre & sur mer ; où l'Empire jouit de la fertilité & de l'abondance , & entretient des armées formidables. Quel est l'homme assez insensé pour tenir une telle conduite ? De plus , quand on veut réussir dans quelque projet , on se choisit un chef , c'est un seul homme qui est l'ame de l'entreprise , les soldats doivent obéir à un seul General , & ce n'est que par-là qu'on peut se flatter d'un heureux succès. Qu'on me dise de bonne foy où l'on trouvera le chef de cette prétendue conspiration ? *Tchin-mao* l'a-t-il trouvé dans ces dix Vaisseaux dont la vûe l'a effrayé , jusqu'à



dire que tout estoit perdu ? Ces Vaisseaux , & ceux qui abordent aux Ports de la Chine , partent chacun du Royaume particulier d'où il est. Les peuples de chaque Royaume sont differens les uns des autres , & aussi peu capables de s'accorder ensemble que le feu & l'eau. Dans chaque Vaisseau il y a un Capitaine qui le commande : qui est celui de ces Capitaines qui commanderoit aux autres ? Je veux que dans chaque Vaisseau il y ait plus de cent hommes , soit Marchands , soit matelots : joignez-les tous ensemble , ils feront environ mille hommes : Je veux encore que ces hommes fassent une descente pour faire le siege de quelque Ville & y faire le pillage : alors leurs Vaisseaux étant abandonnez , pourront estre brûlez sans peine par les sin-

178 *Lettres de quelques*  
simples barques des pêcheurs.  
Qu'on laisse une partie de l'é-  
quipage pour la garde des Vais-  
seaux, & que l'autre mette pied  
à terre pour butiner : ce parta-  
ge les affoiblira, & ils seront ai-  
sément défaits sur terre & sur  
mer. Ainsi l'on voit que quand  
même ces differens Royaumes  
ne dépendroient que d'un seul  
Prince, & que tous ces hommes  
qui viennent de divers Royau-  
mes auroient le même dessein,  
ils ne pourroient rien entrepren-  
dre. Dequoi seront ils capables,  
s'il est impossible qu'ils puissent  
même se réunir ensemble ? bien  
qu'on trouve dans l'Europe des  
Royaumes, les uns fort vastes,  
& d'autres fort petits, le petit  
n'obéit point au plus grand. Si  
un Prince entreprenoit d'oppri-  
mer un autre Prince, les autres  
viendroient aussi-tôt à son se-

*Missionnaires de la C. de F.* 179  
cours & prendroient sa défense.  
Les Européans d'un Royaume  
aimeroient mieux mourir que  
d'obéir à qui que ce soit d'un  
autre Royaume ; tel est l'usage.  
Comment donc pourroient-ils  
se faire un chef ?

Mais, poursuivra-t-on , j'a-  
vouë qu'on n'a rien à crain-  
dre de dix Vaisseaux de divers  
Royaumes ; mais un seul de ces  
grands Royaumes pourroit ar-  
mer plus de cent Vaisseaux &  
venir attaquer la Chine. Qu'ar-  
riveroit-il alors ?

A cela je réponds : quand mê-  
me ce qu'on dit pourroit arriver,  
à quoi serviroit cet appareil ,  
& ce vain épouventail de ca-  
nons ? mais cette crainte est fri-  
vole. Il n'y a point de Royau-  
me en Europe qui soit disposé à  
faire un pareil armement : l'E-  
urope n'est point un repaire de

voleurs , ce n'est point un pays barbare , ni la demeure d'une troupe d'insensés : elle est éloignée par mer de neuf mille lieues de la Chine , le chemin en est difficile & sujet à une infinité de perils , les Vaisseaux font un ou deux ans dans la route : ils ont à essuyer de continuels dangers des vents , des flots , des écueils , des bas-fonds , en telle sorte qu'ils ont bien de la peine à se préserver du naufrage. Plus il y a de Vaisseaux , moins on avance , & les dangers croissent à proportion du temps qu'on est à faire le voyage. Les maladies se mettroient plus aisément sur les Vaisseaux s'ils estoient en grand nombre , & la contagion emporteroit presque tout l'équipage. Les tristes restes de cette nombreuse flotte ne seroient pas plutôt arrivées à la Chine , qu'il



lui faudroit un prompt secours pour réparer ses forces ; & où en trouveroit-on ? Comment ces infortunez pourroient-ils se dérober à une mort certaine ? S'imaginera-t-on qu'un Prince soit assez peu sensé pour dégarnir son Royaume , pour épuiser ses finances , & pour engager ses voisins dans le même projet , & se rendre par-là la fable de la posterité ! Imaginez-le encore cent fois plus insensé , il ne tentera jamais une pareille entreprise.

On dira peut-estre encore : il est vrai que les Royaumes d'Europe sont trop éloignez de celui - cy pour qu'on ait rien à craindre du-dehors : mais n'est-ce pas nourrir au dedans un ennemi secret , que de souffrir les Européens dans le sein de l'Empire & au milieu de nous ?

*Réponse.* Il est clair qu'il y a encore moins à craindre de ce costé - là. Les Européans qui viennent dans cet Empire en qualité de Missionnaires , ont esté appliquez aux sciences dez leur plus tendre jeunesse , & n'ont eu de commerce qu'avec les livres. Dans un âge plus avancé ils ont embrassé la vie Religieuse dans diverses Congrégations , où ils ne s'occupoient que de leur propre perfection. Après s'estre rendu peu à peu habiles dans toutes les sciences , ils se sont consacrés à la prédication de l'Evangile , & ils n'ont en vûë que de procurer au monde entier la connoissance si nécessaire du souverain principe de toutes choses , afin de renouveler en quelque sorte tous les peuples , & de leur apprendre à mériter le bon-

heur du Ciel leur véritable patrie. C'est-là l'unique motif qui leur a fait abandonner leur terre natale, & qui les a portez à entreprendre de longs & de dangereux voyages, où ils ont prodigué leur vie. Le seul chagrin qu'ils ayent, c'est de ne pouvoir pas se transporter dans tous les Royaumes, pour y enseigner la voye du salut à tous les hommes. Dans cette vûë les Nations les plus reculées sont pour eux comme si elles estoient voisines. S'ils ont à souffrir des opprobres dans l'exercice de leur zele, ils s'en font un honneur; les plus durs travaux & les plus accablantes douleurs leur deviennent douces & agréables; la mort même leur est aussi précieuse que la vie. Après un trajet de neuf mille lieuës sur mer, quelle est la vie qu'ils mènent

dans la Chine ? Eloignez du commerce du siècle, ils passent une bonne partie du jour dans la prière & dans la méditation des choses divines ; le reste ils l'employent à se mortifier eux-mêmes, & à pratiquer la vertu. Pleins de mépris pour les affaires du monde, ils ne s'occupent que des œuvres de justice & de charité. Peut-on avoir le moindre soupçon que des hommes de ce caractère projettent une révolte ? Quand on a de semblables desseins, on y est poussé par l'ambition, ou par le desir des richesses, & si l'on n'en peut jouir soi-même, on se flatte au moins de l'esperance de les procurer à ses descendans. Mais les Missionnaires ont renoncé au mariage, de même qu'aux dignitez du siècle : ils n'ont ni familles ni enfans à élever & à



agrandir; trouvera-t-on un homme assez insensé pour se rendre coupable du crime de rebellion, sans entrevoir aucune esperance pour lui ni pour les siens ? On ne regarde pas les Missionnaires qui sont à la Chine comme des hommes tout à fait stupides & dépourvus de sens : au contraire, ils passent pour avoir de l'esprit & de l'habileté dans les sciences. S'ils méditoient quelque soulèvement, ils se feroient un parti d'hommes artificieux, hardis, courageux, & propres à soutenir une entreprise : s'ils trouvoient quelque homme semblable à *Moung-puen*, ils se l'attacheroient comme un homme rare : ils n'épargneroient pas l'argent, ils le répandroient avec profusion pour entrainer la multitude, sur tout dans des temps de sterilité & de famine;

ils gagneroient les ambitieux par les grandes esperances dont ils les flatteroient ; enfin ils mettroient tout en usage , & profiteroient des liaisons les plus étroites que le sang ou l'inclination a formées , pour affermir ceux qui entreroient dans leur faction. Que *Tchin mao* soupçonne de mauvaise intention ceux qui agissent ainsi , il aura raison. Mais pour ce qui est des Missionnaires , ils tiennent une conduite bien opposée. Ils ont peu de gens à leurs gages dans chaque Eglise ; l'argent qui leur vient chaque année de l'Europe , suffit à peine pour leur entretien & leur nourriture. Comment donc , quand ils le voudroient , pourroient-ils employer les moyens que je viens de rapporter pour exciter les peuples à la révolte ? Loin d'en

avoir seulement la pensée , ils prêchent un Dieu mort sur une croix pour le salut des hommes ; ils annoncent une loy qui est au dessus de la portée de l'esprit humain : ils veulent que leurs disciples aient en horreur les fautes les plus legeres , qu'à l'exemple d'un Dieu mourant , ils souffrent patiemment pour la justice le mal qu'on leur fera , qu'ils n'aient que du mépris pour les richesses du siècle , qui sont l'amorce de tous les vices , qu'ils detestent les plaisirs des sens qui enervent la vertu , enfin qu'ils soient convaincus de la vanité de la gloire mondaine , & qu'ils y renoncent. Croire que des hommes de ce caractère & qui enseignent une pareille doctrine , sont capables d'exciter des révoltes ; c'est vouloir defigurer un corps

fain , en le couvrant du pus de quelque corps ulcéré.

Il y a près de deux cens ans que les Missionnaires sont entrez dans la Chine : on n'a jamais remarqué que droiture & probité dans ceux qui ont eu le bonheur de vivre sous ce regency & sous le précédent. Plusieurs de ceux qui sont maintenant dans l'Empire , demeurent à la Cour au service de l'Empereur ; Sa Majesté appelle de temps en temps auprès d'Elle quelques-uns de ceux qui sont dispersez dans les Provinces , & elle les traite comme ses propres sujets ; eux de leur costé employent ce qu'ils ont de science & de talens pour l'utilité publique. De-là vient que l'Empereur , qui veut leur procurer du repos & de la tranquillité dans la Chine , donna à chacun



d'eux l'année 45<sup>e</sup>. de *Cam-hi* une Patente scellée du sceau *Nui-ou-fou*, où sont marquez leur nom, leur âge, leur pays, & autres choses semblables, afin de prévenir les injustes soupçons qui pourroient s'élever dans les Provinces, ce que nous regardons comme une faveur singulière de Sa Majesté. Les Européens ont l'honneur d'estre depuis plusieurs années à la Cour & au service de l'Empereur; ils l'accompagnent dans les voyages, & il n'y a jamais eu personne soit à la Cour, soit dans les Provinces, à qui ils aient esté tant soit peu suspects. Il n'y a eu autrefois qu'*Yang-kuang-sien* qui ait eu la temerité de les calomnier, & aujourd'hui *Tchin-mao* qui renouvelle les mêmes calomnies, avec une égale imprudence.

Nous avons jugé à propos,

190 *Lettres de quelques, &c.*  
mon Reverend Pere, de rendre  
publique cette Apologie, afin  
d'effacer des esprits les mauvai-  
ses impressions que devoit natu-  
rellement produire la Requête  
du Mandarin, laquelle estant  
inserée dans la Gazette publi-  
que, se répandoit dans toutes  
les Provinces, & pouvoit nuire  
infiniment à la propagation de  
la foy. Je suis, &c.





# LETTRE

DU PERE

JACQUES DE HAZE,

MISSIONNAIRE

DE LA COMPAGNIE DE JESUS:

*Au R. P. J. B. Arendts Provincial  
de la même Compagnie, dans la  
Province Flandro-Belgique.*

A Buenos ayres ce 30. Mars 1718.



MON REVEREND PERE,

*La paix de N. S.*

Depuis trente années que par  
la miséricorde de Dieu je me

suis consacré à ces Missions , rien ne m'a esté plus sensible que de me voir éloigné de ceux avec qui j'ai passé mes premières années , & dont le souvenir m'est toujours infiniment cher. Mais le Seigneur qui nous a séparés , nous réunit dans le même esprit , & dans le même dessein que nous avons de procurer sa gloire.

Après avoir passé 22. ans auprès des Indiens , on m'en a retiré pour me donner le gouvernement du College du Paraguay : c'est un fardeau qui estoit au dessus de mes forces , & dont j'ai esté chargé malgré moi : je m'attendois à finir mes jours avec mes chers Neophites , & je n'ay pû les quitter sans douleur. Il n'est pas surprenant , mon R. P. qu'un Missionnaire qui a cultivé pendant plusieurs années  
une



une Peuplade nombreuse d'Indiens, conserve pour eux un tendre attachement, sur tout lorsqu'il voit que Dieu benit ses instructions, & qu'il trouve dans les peuples qui lui sont confiez, une piété solide, un véritable amour de la prière, & la plus vive reconnoissance envers ceux qui les ont tirez du sein des forêts, pour les rétinir en un même lieu & leur enseigner la voye du Ciel. C'est ce que je trouvois dans mes Neophites. Vous jugerez vous-même combien cette séparation me fut amere par le simple recit de ce qui se passa lorsque je fus sur le point de les quitter.

Le jour que je partis du Bourg de Nostre-Dame de Lorette, cinq mille Indiens me suivirent fondant en larmes, élevant les mains au Ciel, & me criant d'u-

ne voix entrecoupée de sanglots : hé quoi ! mon Pere , vous nous abandonnez donc ? Les meres levoient en l'air leurs enfans que j'avois baptisez , & me prioient de leur donner ma dernière benediction. Ils m'accompagnerent ainsi pendant une lieuë entiere jusqu'au fleuve où je devois m'embarquer. Quand ils me virent entrer dans la Barque , ce fut alors que leurs cris , & leurs gémissemens redoublèrent. Je sanglottois moi-même , & je ne pouvois presque leur parler. Ils se tinrent sur le rivage tant qu'ils purent me suivre des yeux , & je vous avouë que je ne croi pas avoir jamais senti de douleur plus vive.

Nous receusmes en l'année 1717. un secours de soixante-dix Missionnaires. Il y en avoit onze de la seule Province de Baviere

*Missionnaires de la C. de F.* 195  
pleins de mérite & de zele. Je  
fus surpris de ne point voir dans  
ce nombre un seul de nos Peres  
de Flandres : ce n'est pas que je  
m' imagine que l'ardeur pour les  
Missions les plus pénibles se soit  
tant soit peu ralentie parmi eux,  
mais je me doute que les Supe-  
rieurs, dans la crainte de per-  
dre de bons sujets, en auront  
retenu cette année-là plusieurs  
qui aspiroient au bonheur de  
joindre leurs travaux aux nos-  
tres. Oserois-je vous le dire,  
mon R. P. ne craignons point  
que Dieu se laisse vaincre en li-  
beralité : pour un homme de  
mérite que vous accorderez à  
ces Missions, il vous en donne-  
ra dix autres qui auront encore  
plus de vertu & plus de talens  
que celui dont vous vous ferez  
privé.

La même année les besoins

de nostre Mission m'appellerent à Cordoue du Tucuman. Je fis ce voyage qui est de trois cens lieuës , accompagné de quelques autres Missionnaires, dont deux furent massacrez par les Barbares , avec environ trente *Guaraniens* leurs Neophites. Ils se jetterent d'abord sur le Pere Blaise de Sylva ( c'est le nom du premier qui avoit gouverné pendant neuf ans cette Province , ) ils lui casserent toutes les dents, ils lui arracherent les yeux , & ensuite l'assommerent à coups de massuë. Le P. Joseph Maco ( c'est le second ) fut tué presque au même instant , & je vis toute en feu la Barque où il étoit. Je devois m'attendre au même sort , car ils venoient fondre sur moi avec fureur : mais les Indiens qui m'accompagnoient dans ma Barque, s'aviserent de



*Missionnaires de la C. de J.* 197  
décharger quelques - uns de  
leurs mousquets qui les mirent  
en fuite.

Ces Barbares qu'on appelle  
*Payaguas* errent continuelle-  
ment sur les fleuves dans des ca-  
nots qu'ils font aller avec une  
vitesse extrême, & ils tendent  
de perpetuelles embuches aux  
Chrestiens & aux Missionnaires.  
Ce sont eux qui massacrèrent il  
y a peu de temps le P. Barthe-  
lemy de Blende, de la maniere  
que je vous le raconterai dans la  
suite de cette lettre.

La Mission des *Guaraniens* &  
celle des *Chiquites* sont fort é-  
tenduës. Les premiers sont ras-  
semblez dans trente Bourgades  
différentes, situées sur les bords  
du fleuve *Parana*, & du fleuve  
*Uruguay*. Les seconds qu'on ap-  
pelle *Chiquites*, parce qu'ils ha-  
bitent dans des cabanes fort bas-

ses, sont du costé du Perou, & l'on pénètre dans leur pays par la Ville de Sainte Croix de la Siera. Il y a vingt-huit ans que le P. de Arce en fit la découverte, il les rassembla avec des travaux infinis en cinq Bourgades, qui sont très-nombreuses, & qui se peuplent tous les jours de nouveaux fideles. Des campagnes immenses, ou plutôt de vastes marécages separent ces deux Nations.

Il y a deux chemins pour se rendre chez les *Chiquites*, le premier en passant par le Pérou; ce chemin est fort long, & c'est néanmoins celui que nos Missionnaires sont obligez de prendre: il est entrecoupé de rivières qu'on ne peut passer à gué qu'en certaines saisons de l'année. On pourroit tenir un autre chemin qui est la moitié plus

*Missionnaires de la C. de J.* 199  
court , en s'embarquant sur le  
fleuve Paraguay , mais il a esté  
inconnu jusqu'icy , & c'est tou-  
jours inutilement qu'on a tenté  
d'en faire la découverte. Le fleu-  
ve & les terres par où il faudroit  
passer , sont occupées par des  
peuples Barbares ennemis jurez  
des Espagnols , & de ceux qui  
professent le Christianisme. Les  
uns sont toujours à cheval , &  
battent sans cesse la campagne :  
ils ne se servent point de selles ,  
& ils montent leurs chevaux à  
nud. De toutes ces Nations bar-  
bares , c'est la Nation des *Guay-*  
*curéens* qui est la plus nombreu-  
se , & en même temps la plus  
féroce. Le gibier est leur nour-  
riture ordinaire , & quand il  
leur manque , ils vivent de lé-  
zards , & d'une espece de cou-  
leuvres fort grandes. Les autres  
au contraire demeurent presque

toûjours sur le fleuve, où ils ro-  
dent continuellement dans des  
canots faits de tronc d'arbres :  
ils ne vivent gueres que de pois-  
son : ils sont presque tous de la  
Nation des *Payaguas*, nation  
perfide & cruelle, qui est sans  
cesse en embuscade pour sur-  
prendre & massacrer les Chres-  
tiens. Tous ces Barbares ado-  
rent le Démon qui se montre à  
eux de temps en temps sous la  
figure d'un grand oyseau.

Sur la fin de l'année 1714. le  
P. Louis de Rocca Provincial  
du Paraguay resolut de faire une  
nouvelle tentative pour décou-  
vrir le chemin qui conduit aux  
*Chiquites* par le fleuve Para-  
guay. Il choisit pour cette en-  
treprise deux hommes d'une ver-  
tu rare & d'un courage extraor-  
dinaire, sçavoir le Pere de Arce  
& le Pere de Blende, qui travail-



*Missionnaires de la C. de J.* 201  
loient avec un grand zele dans  
la Mission des *Guaraniens*. Le P.  
Laurent Dasse Missionnaire de  
la Province Gallo-Belgique s'é-  
toit offert pour cette expédition  
en la place du P. de Blende ,  
mais les Superieurs eurent d'au-  
tres vûës sur lui , & lui donne-  
rent le soin d'une Bourgade de  
quatre mille Indiens.

Les deux Missionnaires par-  
tirent donc pour le Paraguay  
avec trente Neophytes Indiens  
qu'on leur avoit donné pour les  
accompagner , dont quelques-  
uns sçavoient la langue des *Pa-  
yaguas*. Ils arriverent au com-  
mencement de l'année 1715. à  
la Ville de l'Assomption qui est  
comme la Capitale du Paraguay.  
Quand ils y eurent pris quel-  
ques jours de repos , le P. Rec-  
teur du College leur fit équiper  
un Vaisseau où l'on mit les pro-

visions nécessaires pour une année. Ce fut le 24. Janvier qu'ils s'embarquerent : ils furent conduits au Vaisseau par le Gouverneur & par les principaux de la Ville. Le Vaisseau estoit précédé de deux esquifs qui alloient à la découverte, afin de prévenir toute surprise de la part des Barbares.

Ils avoient fait plus de cent lieues sur le fleuve sans trouver un seul de ces Infideles, lorsqu'ils apperçurent une Barque remplie de *Payaguas* qui estoient sans armes & sans défense. Ces Barbares aborderent le Vaisseau dans la posture de gens qui demandoient du secours. En effet, ils raconterent d'une maniere très - touchante la triste situation où ils se trouvoient. Nous sommes en proye, dirent-ils, à deux ennemis redoutables qui

infestent l'un & l'autre rivage , “  
& qui ont conjuré nostre perte ; “  
aux *Guaycuréens* d'une part nos “  
ennemis jurez ; & de l'autre aux “  
*Brasiliens* qui viennent tout re- “  
cemment de surprendre dans le “  
bois plusieurs de nos femmes & “  
de nos enfans , & les ont em- “  
menez pour en faire leurs esclaves. “  
C'en est fait de nostre Na- “  
tion , si vous n'avez pitié de nos “  
malheurs : nous ne demandons “  
pas mieux que de vivre comme “  
les autres *Indiens* sous la con- “  
duite des *Missionnaires* , de pro- “  
fiter de leurs instructions , & “  
d'embrasser la foy Chrestienne , “  
ne nous refusez pas cette grace. “

Les deux Peres furent touchez  
de ce discours : ils permirent aux  
*Payaguas* de les suivre dans leurs  
canots , & ils les conduisirent  
dans une Isle assez vaste , où ils  
estoiient à couvert des insultes

de leurs ennemis. Ce fut-là que les *Payaguas* formerent à la hâte une espece de Village où ils s'establirent avec leurs femmes & leurs enfans. Le P. de Blend passoit les jours & les nuits à apprendre leur langue afin de les instruire , & il le faisoit avec succez , car la crainte les avoit rendus si dociles , qu'ils écou-toient avec avidité les instruc-tions du Missionnaire , & les repetoient sans cesse , de sorte que toute l'Isle retentissoit continuellement du nom de Jesus-Christ.

Cependant le P. de Arce qui cherchoit à s'ouvrir un chemin qui le menât aux Bourgades des *Chiquites* , essaya de mettre pied à terre en differens endroits , mais ce fut inutilement. Les *Guaycuréens* qui avoient pressenti son dessein , tenoient la cam-



*Missionnaires de la C. de J.* 205  
pagne, & ils estoient en si grand  
nombre, qu'il n'eust pas esté  
prudent de s'exposer à leur fu-  
reur. Le Pere prit donc le parti  
de chercher une autre route. Il  
laissa dans l'Isle un de ses Néo-  
phytes pour continuer d'instrui-  
re les *Payaguas*, & il se fit ac-  
compagner par quelques-uns  
d'eux qui le suivoient dans leurs  
canots. Après diverses tentati-  
ves toutes inutiles, il arriva en-  
fin à un lac d'une grandeur im-  
mense, où le fleuve Paraguay  
prend sa source.

Les *Payaguas* qui estoient à la  
suite des Missionnaires, voyant  
qu'il n'y avoit plus rien à crain-  
dre des Brasiliens, projettoient  
secretement entre eux de tuer  
ceux qui estoient dans le Vaif-  
seau, & de s'en emparer : ils ca-  
choient leur perfide dessein sous  
des marques specieuses d'amitié

& de reconnoissance , tandis qu'ils observoient avec soin ce qui se passoit dans le Vaisseau , & qu'ils épioient le moment d'exécuter leur projet. Le P. de Arce se trouvant au milieu du lac jugea que gagnant le rivage, il pourroit se frayer un chemin chez les Chiquites. C'est pourquoy il laissa le Pere de Blende dans le Vaisseau avec quinze Néophytes Indiens & deux Espagnols qui conduisoient la manœuvre ; & il le chargea de l'attendre sur ce lac jusqu'à ce qu'il ramenât le P. Provincial qui estoit allé visiter les Bourgages des *Chiquites* par le chemin du Perou. Il se mit donc avec quinze autres Indiens dans les deux Esquifs , & s'estant pourvû des provisions nécessaires, il gagna le rivage qui estoit fort éloigné. Il y aborda avec ses Com-

*Missionnaires de la C. de J.* 207  
pagnons, il se fit lui-même une route vers les *Chiquites*, & après deux mois de fatigues incroyables, il arriva à une de leurs Bourgades.

Les *Payaguas* voyant partir le P. de Arce & un bon nombre d'Indiens, jugerent qu'il estoit temps de se rendre maistres du Vaisseau : ils allerent chercher leurs Compagnons qui estoient dans l'Isle, & sous prétexte de venir écouter les Instructions du Missionnaire, ils monterent tous dans le Vaisseau. Aussi-tost qu'ils y furent entrez, ils se jetterent avec furie sur nos gens qu'ils trouverent desarmez, & ils les tuerent à coups de dards. Ils épargnerent néanmoins trois personnes; le P. de Blende dont les manieres tout à-fait aimables avoient gagné le cœur du Chef des *Payaguas*; un des deux

Espagnols qui gouvernoient le Vaisseau, dont ils avoient besoin pour le conduire dans le lieu de leur retraite ; & un Néophyte de leur Nation qui sçachant parfaitement leur langue devoit servir d'Interprete. Ce fut, autant qu'on peut le conjecturer, au mois de Septembre de l'année 1715. qu'ils firent ce cruel massacre, & qu'ils enlevèrent le Vaisseau.

Aussi-tost que les *Payaguas* se virent au milieu de leurs habitations, ils vendirent à d'autres Barbares le Commandant du Vaisseau qui leur estoit désormais inutile. Leur Chef fit dresser une méchante hutte pour servir de logement au Pere de Blende, & il laissa auprès de lui le Néophyte qu'il avoit amené pour lui servir d'Interprete. On peut aisément se figurer ce que



le Missionnaire eut à souffrir sous un ciel brulant , & au milieu d'un peuple si feroce. Il ne cessoit tous les jours de leur prêcher la Loy Chrestienne , soit par lui-même , soit par le moyen de son Interprete : il n'éparagnoit ni les caresses ni les marques d'amitié capables de fléchir leur cœurs : tantost il leur representoit les feux éternels de l'enfer , dont ils seroient infailliblement la victime s'ils perséveroient dans leur infidélité & dans leurs desordres : d'autrefois il leur faisoit la peinture des récompenses que Dieu leur promettoit dans le Ciel , s'ils se rendoient dociles aux veritez qu'il leur annonçoit. Il parloit à des cœurs trop durs pour estre amollis : ces veritez si touchantes ne firent que les irriter , sur tout les jeunes gens qui ne pou-

voient souffrir qu'on leur parlât de renoncer à la licence & à la dissolution avec laquelle ils vivoient : ils regarderent le Pere comme un censeur importun , dont il falloit absolument se défaire , & sa mort fut bien - tost conclué. Ils prirent le temps que leur Chef qui aimoit le Missionnaire estoit allé dans des contrées assez éloignées, & aussi-tost qu'ils le sûrent parti , ils coururent les armes à la main vers la cabanne de l'homme Apostolique. François ( c'est le nom du Néophyte qui estoit son Interprete ) se douta de leur dessein : il eut le courage d'aller assez loin au devant d'eux & de s'exposer le premier à leur fureur : les ayant atteint , il leur reprocha la noirceur du crime qu'ils méditoient , & il s'efforça tantost par des prieres , tantost par

des menaces , de les détourner d'une action si perfide. Loin de les toucher , il ne fit qu'avancer à soi-même le moment de sa mort : ces Barbares se jetterent sur lui , l'emmenèrent assez loin , & le massacrèrent à coups de dards. Ce Néophyte avoit passé depuis son baptême douze années dans une Bourgade des *Guaraniens* , où il avoit vécu dans une grande innocence , & il s'étoit présenté de lui-même aux Missionnaires pour les accompagner dans leur voyage.

Cette mort ne put être ignorée du P. de Blende , & il vit bien qu'on ne tarderoit pas à le traiter avec la même inhumanité. Il passa la nuit en prières pour demander à Dieu les forces qui lui estoient nécessaires dans une pareille conjoncture , & se regardant comme une victime

prête à estre immolée , il offrit son sang pour la conversion de ces peuples. Il ne se trompoit point , dez le grand matin il entendit les cris tumultueux de ces Barbares qui avancoient vers sa cabanne. Il mit aussi - tost son chapelet au col , & il alla au devant d'eux sans rien perdre de sa douceur naturelle : quand il se vit assez peu éloigné de ces furieux , il se mit à genoux , la teste nuë , & croisant les mains sur la poitrine il attendit avec un visage tranquile & serain le moment auquel on devoit lui arracher la vie. Un des jeunes *Payaguas* lui déchargea d'abord un grand coup de massüë sur la teste , & les autres le percerent au même temps de plusieurs coups de lance. Ils le dépouillerent aussi-tost de ses habits , & ils jetterent son corps



sur le bord du fleuve pour y servir de jouët à leurs enfans : il fut entraîné la nuit suivante par les eaux qui se débordèrent.

Ce fut ainsi que le Pere de Blende consumma son sacrifice. Ces Barbares furent étonnez de sa constance , & ils publierent eux-mêmes qu'ils n'avoient jamais vû mourir personne avec plus de joie & de tranquillité. Il estoit né à Bruges le 24. d'Aoust de l'année 1675. de parens considerables par leur noblesse, par leurs richesses , & encore plus par leur probité & leur vertu. Ce fut dans une famille si Chrestienne qu'il puisa dez son enfance les sentimens de la plus tendre pieté. Il entra dans nostre Compagnie à Malines , où en peu de temps il fit de grands progres dans les vertus propres de son estat. Après avoir ensei-

seigné les belles lettres , & achevé les études de Theologie , il fit de fortes instances auprès de ses Superieurs pour les engager à lui permettre de se consacrer aux Missions des Indes : il obtint avec peine la permission qu'il demandoit avec tant d'ardeur , & il fut destiné à la Mission du Paraguay. Il se rendit en Espagne , & étant obligé d'y faire quelque séjour jusqu'au départ des Vaisseaux , il y édifia ceux qui le connurent , par son zele & par sa pitié.

Il s'embarqua au Port de Cadix avec l'Archevêque de Lima, & un grand nombre de Missionnaires qui alloient dans l'Amerique : à peine se trouverent-ils en pleine mer qu'ils furent attaquez & pris par la Flotte Hollandoise, nonobstant le Passeport qu'ils avoient de la feuë Reine d'An-

gleterre. Ils furent conduits à Lisbonne : on permit aux prisonniers de mettre pied à terre ; il n'y eut que l'Archevêque de Lima qu'on retint dans son Vaisseau avec le P. de Blende qui lui servit d'Interprete , parce que les Hollandois vouloient les transporter en Hollande. Le Prélat fut si charmé du Missionnaire qu'il le prit pour le directeur de sa conscience : il eut la consolation de l'avoir toujours avec lui , non-seulement en Hollande , mais encore dans le voyage qu'il fit par la Flandre & par la France pour s'en retourner en Espagne. Les choses ayant changé de face , & le Prélat n'estant plus destiné pour l'Amérique , il fit tous ses efforts pour retenir auprès de lui le P. de Blende , jusqu'à lui offrir une pension considerable. Le Pere

fut sensible à cette marque d'estime & de confiance que lui donnoit un Prélat si respectable, mais en même-temps il le conjura de ne pas s'opposer à la volonté de Dieu qui l'appelloit à la Mission des Indes. Il s'embarqua donc une seconde fois, & il arriva le 11<sup>e</sup>. d'Avril à Buenos-ayres.

Il estoit d'une douceur, d'une modestie, & d'une innocence de mœurs si grande, qu'il estoit regardé comme un ange, & c'est le nom que lui donnoient communément ceux qui avoient quelque liaison avec lui. Il avoit une devotion tendre pour nostre Seigneur & pour sa sainte Mere, & il se portoit à toutes les choses qui concernent le service divin avec une ferveur qui éclatoit jusques sur son visage, principalement lorsqu'il célébroit



broit les Saints Myfteres. Auffi-  
toft qu'il fut arrivé à Buenos  
ayres, il fut envoyé dans le pays  
des *Guaraniens*, où après avoir  
appris la langue, il fe consacra  
à leur instruction. S'estant offert  
pour l'expédition dont j'ai par-  
lé, il finit ses travaux, ainsi que  
je viens de le dire, par une mort  
aussi illustre qu'elle est précieu-  
se aux yeux de Dieu. On a sçeu  
les particularitez de sa mort d'un  
des *Payaguas* qui en fut témoin  
oculaire, & qui estant tombé  
entre les mains des Espagnols,  
fut envoyé par le Gouverneur  
du Paraguay dans les Bourga-  
des des *Guaraniens*, pour y estre  
instruit des veritez Chrestien-  
nes.

Revenons maintenant au P.  
de Arce. Il estoit chargé, ainsi  
que je l'ai dit au commencement  
de cette Lettre, de découvrir

ce chemin le plus court par le fleuve Paraguay, qui devoit faciliter aux Missionnaires l'entrée dans le pays des *Chiquites*, & donner le moyen aux Provinciaux de visiter les Bourgades nouvellement Chrestiennes. La route qu'on tenoit par le Perou estoit peu praticable : outre les fatigues d'un voyage de près de 800. lieuës, qu'il faut faire par cette route, les eaux qui inondent ces terres la plus grande partie de l'année, ôtent presque toute communication avec le Paraguay : c'est ce qui a fait qu'aucun Provincial n'a pû jusqu'icy visiter ces Missions : le seul P. de Rocca s'est senti assez de force pour une si pénible entreprise. Il alla donc par la voye ordinaire du Perou, jusqu'à la Bourgade de Saint Joseph, qui n'est qu'à huit journées du fleu-

ve Paraguay. Il avoit réglé que de-là il envoyeroit un Missionnaire avec plusieurs Indiens *Chiquites* jusqu'au fleuve pour y joindre le P. de Arce ; que ces Indiens emmeneroient le P. de Blende qui remplaceroit chez les *Chiquites* le Missionnaire ; que pour lui il retourneroit au Paraguay avec le P. de Arce par le fleuve , & que de cette manière on connoîtroit parfaitement ce chemin qui estoit très-court , en comparaison de celui du Perou , & qui engageoit à beaucoup moins de dépenses & de fatigues.

Tout cela s'executa de sa part ainsi qu'il l'avoit projeté : mais s'estant rendu au lieu marqué , & n'ayant aucune nouvelle de l'arrivée du Vaisseau ; de plus le Missionnaire qu'il avoit envoyé, ayant rapporté à son retour que

tous les soins qu'il s'estoit donné pour le découvrir avoient esté inutiles , il perdit toute esperance , & il prit la résolution de s'en retourner dans la Province par le même chemin par lequel il estoit venu. Il avoit déjà quitté la Nation des *Chiquites* , & il estoit bien au delà de Sainte Croix de la Sierra , lorsqu'il lui vint un exprès avec des lettres du P. de Arce , par lesquelles il marquoit son arrivée dans l'une des Bourgades des *Chiquites* , & il le prioit de revenir sur ses pas , afin de s'en retourner au Paraguay par le chemin qu'il avoit enfin découvert. Le P. de Rocca balançoit s'il s'exposeroit de nouveau aux fatigues qu'il avoit essuyées , & aux risques qu'il avoit couru dans un voyage si long & si difficile : ceux qui l'accompagnoient l'en dissuadoient forte-



ment ; mais comme il est d'un courage que nulle difficulté ne rebute , il se déterminâ à rebrousser chemin , & il dépêcha un Indien pour en donner avis au Pere de Arce. Celui-cy jugeant qu'il estoit inutile d'attendre le Pere de Rocca , partit aussi-tôt avec quelques *Chiquites* pour se rendre au lac , où il avoit laissé le Vaisseau , afin d'y disposer toutes choses pour le retour : mais en y arrivant il fut bien étonné de ne trouver ni Vaisseau ni Barque. Comme il n'avoit nulle défiance de la perfidie des *Payaguas* , il crut que les provisions ayant manqué au P. de Blende , qui n'avoit pas reçu de ses nouvelles depuis trois mois , il s'en estoit retourné au Paraguay. Sur quoi il prit une résolution qui fait assez connoître l'intrépidité avec laquelle

le il affrontoit les plus grands périls : il fit couper sur le champ deux arbres qui ne sont pas fort gros dans ces contrées là ; il les fit creuser & joindre ensemble en forme de bateau , & c'est sur une si fragile machine qu'il résolut de faire trois cens lieues avec six Indiens ( car le bateau n'en pouvoit pas contenir davantage ) pour se rendre au Paraguay , où il avoit dessein d'équiper un autre Vaisseau sur lequel il viendroit chercher le P. de Rocca. Avant que de s'embarquer , il écrivit une lettre à ce Pere , dans laquelle il l'instruisoit de l'embarras où il s'estoit trouvé , & du parti qu'il avoit pris : en même temps il le prioit instamment de demeurer quelques mois parmi les *Chiquites* , jusqu'à ce qu'il fut de retour.

Cependant le Pere de Rocca

arriva à la Bourgade des *Chiquites* la moins éloignée du fleuve, & ayant appris que le Pere de Arce avoit pris les devants pour disposer toutes choses au retour, il se mit en chemin pour l'aller joindre. C'estoit au mois de Decembre où les pluyes sont abondantes & continuelles : il estoit monté sur une mule qui n'avançoit qu'à peine dans ces terres grasses & marécageuses ; souvent même il estoit obligé de descendre & de marcher dans l'eau & dans la fange, dont la mule ne pouvoit se tirer sans ce secours. Il avoit fait environ cinquante lieuës, toujours trempé de la pluye, & ne pouvant prendre de repas & de sommeil que sur quelque colline qui s'élevoit au dessus de l'eau, lorsqu'il receut la lettre du Pere de Arce. Cestristes nouvelles l'affligerent

fenfiblement, mais il adora avec une parfaite soumission les ordres de la Providence, & il s'en retourna vers les *Chiquites* d'où il venoit. Il fut un mois dans ce voyage, où il souffrit toutes les incommoditez qu'on peut imaginer.

Cependant le Pere de Arce & ses six Néophytes navigeoient dans leur petit bateau sur le grand fleuve Paraguay. Ils furent apperceus des *Guaycuréens* qui les assaillirent & les massacrèrent impitoyablement. C'est ce qu'on a appris du même *Paya-gua* qui a fait le détail de la mort du P. de Blende. Il n'a pû dire ni le lieu ni les circonstances de la mort du P. de Arce : ce qu'il y a de certain, c'est que ce Missionnaire a prodigué sa vie dans une occasion où il s'agissoit de procurer la gloire de Dieu, &



*Missionnaires de la C. de J.* 225  
de faciliter la conversion des Indiens. Il naquit le 9. Novembre de l'année 1651. dans l'Isle de Palma l'une des Canaries. Ses parens qui estoient Espagnols, l'envoyerent en Espagne pour y faire ses études. Ce fut-là qu'il entra dans nostre Compagnie. Il vint ensuite dans la Province du Paraguay, & il enseigna pendant trois ans avec succès la Philosophie à Cordouë du Tucuman. Peu après estant attaqué d'une maladie mortelle, il s'adressa à saint François Xavier qu'il honoroit particulièrement, & il fit vœu de se dévouer le reste de ses jours au salut des Indiens, si Dieu lui rendoit la santé. Il la recouvra aussi-tost contre toute esperance. Après avoir passé quelques années dans la Mission des *Guaraniens*, il entra chez les *Chiri-*

*guanes* qui confinent avec le *Perou* : le naturel féroce & indomptable de ces peuples rendirent ses travaux presque inutiles. Ce fut chez eux qu'il eut d'abord quelque connoissance de la Nation des *Chiquites*, & ayant trouvé un Indien qui sçavoit parfaitement leur langue, il se mit à l'apprendre afin d'être en estat de travailler à leur conversion. Quelques Néophytes *Guaraniens* l'accompagnèrent chez les *Chiquites* : il rassembra ces Barbares dispersés dans les forêts avec des peines & des fatigues, dont le détail seroit trop long. Enfin avec le secours de quelques Missionnaires qu'on lui envoya, il forma cinq nombreuses Peuplades : de sorte qu'il doit être regardé comme le fondateur de cette nouvelle Chrestienté. C'estoit

*Missionnaires de la C. de J.* 227  
un homme fort intérieur, détaché entièrement de lui-même, d'un courage à tout entreprendre, infatigable dans les travaux, intrépide au milieu des plus grands dangers; en un mot qui avoit les vertus propres d'un homme Apostolique.

Telle a esté, mon R. P. la mort toute récente de ces deux Missionnaires: si nous apprenons dans la suite quelque autre particularité qui les regarde, je ne manquerai pas de vous en faire part. Leur sang fertilisera sans doute ces terres Infideles, & y produira, selon la pensée de Tertullien, le précieux germe de la foy. Je me recommande à vos SS. SS. en l'union desquels je suis avec beaucoup de respect, &c.



## L E T T R E

D U P E R E

L E G A C,

MISSIONNAIRE

DE LA COMPAGNIE DE JESUS:

*Au Pere Joseph le Gac son frere,  
de la même Compagnie.*

A Chinnaballabaram ce 1. Dec. 1714.



M O N T R E S C H E R F R E R E,

*La paix de N. S.*

Cette Mission de *Devandapal.*  
là où le Seigneur a eu la bonté



de me destiner , vient d'éprouver une rude persécution qui lui a esté suscitée par les *Dasseris* de cette Ville. Les *Dasseris* composent une Secte d'adorateurs de *Vichnou*, l'une des fausses Divinitez du pays : ce sont les plus grands ennemis du Christianisme, & ceux qui mettent le plus d'obstacles à la propagation de la foy. Le recit que je vous en ferai , sera d'autant plus fidele , que j'ai esté témoin de ce qui s'est passé durant le cours de cet orage.

Il commença vers la fin d'Août de l'année 1710. La constance de mes Néophytes fut mise pendant deux mois à de rudes épreuves : on en vint aux dernières violences pour les forcer de renoncer à leur foy : mais par la miséricorde du Seigneur, les efforts de nos ennemis furent

inutiles , les Chrestiens demeurèrent fermes , la verité triompha, & le calme succeda à la tempeste. J'obtins alors du premier Ministre un écrit signé de sa main , par lequel il declaroit que le Prince permettoit aux Chrestiens de continuer en paix les exercices de leur Religion. Ce témoignage ne suspendit que pour un temps la haine des *Dassersis* , qui chercherent une occasion plus favorable de la faire éclater , & de détruire entièrement le Christianisme. C'est ce qui arriva vers le mois d'Aoust de l'année dernière , ainsi que je vais le raconter.

J'estois parti au commencement du mois de Mai de la même année pour *Cruchnabouram* , où plusieurs Catéchumènes m'attendoient afin de leur conferer le Baptême. J'y ap-

pris le nouveau tumulte qu'excitoient les *Dassers* dans ma Mission de *Devandapallé*, lorsque je me préparois à célébrer la Feste de l'Assomption de la sainte Vierge. Cette nouvelle me consterna, & j'estois sur le point de courir au secours de mes Néophytes, auxquels ma présence sembloit nécessaire pour les fortifier dans la foy. Mais on me representa que mon départ précipité à la veille d'une si grande Feste, allarmeroit les nouveaux fideles, & intimideroit les Proselytes qu'on dispoit au baptême. J'entraî dans cette raison, & je me contentai pour lors d'écrire une lettre commune aux Chrestiens de *Dévandapallé*, dans laquelle je les exhortois à rendre graces à Dieu de ce qu'il les avoit trouvé dignes de souffrir quelque chose pour la gloi-

re de son saint Nom : je leur rappellois le souvenir de ce que je leur avois dit si souvent en leur prêchant l'Evangile , que je ne leur promettois pas les biens de ce monde , mais des croix & des persécutions qui sont la semence des biens éternels que Dieu leur destinoit. Enfin je les assurois que je me rendrois incessamment auprès d'eux pour les consoler , & pour participer à leurs souffrances.

Cependant je célébrai la Feste de l'Assomption avec beaucoup d'appareil , & je baptisai vingt Catéchumenes. Aussi tost après je me mis en chemin pour *Devandapallé*. J'appris sur ma route que le P. Platel Italien & Supérieur de la Mission de Maïssour , à qui nostre Mission de Carnate a des obligations infinies , estoit à *Cotta-cotta* ( c'est



une Ville de la dépendance des Mores , qui n'est qu'à trois lieus de *Devandapallé* , ) je receus même à *Ponganour* deux de ses lettres , par lesquelles il me donnoit avis de ce qui se passoit dans ma Mission : je crus devoir aller trouver ce zélé Missionnaire pour le remercier de ses peines, & en même-temps pour le consulter sur la conduite que je devois tenir dans les conjonctures presentes.

Il m'apprit qu'il y avoit plus de six mois que les *Dasseris* de *Maïssour* tâchoient d'exciter un orage dans sa Mission ; qu'ils avoient écrit des lettres circulaires à tous ceux de leur secte ; qu'ils s'estoient attroupez en grand nombre à *Cotta - cotta* ; que le Gouverneur More ayant sceu pour quelle raison ils s'assembloient, l'avoit appelé pour

venir disputer avec eux ; qu'il s'estoit rendu auprès du Gouverneur cinq jours de suite, sans qu'aucun *Dasseri* eût osé paroître ; que le Gouverneur outré de cette conduite, avoit ordonné que si les *Dasseri*s s'assembloient encore, on châtiât les plus mutins de la troupe ; que cet ordre les avoit dissipés, qu'ils s'estoient retirés à *Devandapallé*, & qu'ils esperoient venir plus aisément à bout de leur pernicieux dessein, dans un pays où la foiblesse du gouvernement leur donnoit lieu de tout entreprendre.

Les lettres qu'ils écrivirent à tous ceux de leur secte, furent le signal de la révolte. Les *Dasseri*s s'assemblerent, & vinrent en foule au son de leurs instrumens assiéger l'Eglise d'où ils sçavoient que j'estois absent. Il n'y a-

voit alors dans l'Eglise qu'un vieux Catechiste aveugle , & un Chrestien qui accourut au bruit que faisoit cette troupe insensée. Il n'eust pas plutôt ouvert la porte que les *Dasseries* y entrèrent en poussant des cris de joye , & en vomissant les plus execrables blasphêmes contre le vrai Dieu. Ils se saisirent des deux Néophytes , & ils les promenerent en spectacle dans les ruës de la Ville , au milieu des huées d'un grand peuple qui les chargeoit d'outrages; après quoi ils les chassèrent de la Ville , & ils défendirent aux Gardes de les y laisser rentrer.

Le Chrestien dont je parle donna en cette occasion des marques de sa foy & de sa constance. Bien qu'il lui fut facile d'échaper aux insultes de ces furieux , il marchoit à pas lents

dans les ruës, conduisant par la main le Catechiste aveugle. A la fermeté de sa contenance mêlée de gayeté & de modestie, on eut jugé que c'estoit pour lui un jour de triomphe. Les Payens mêmes en furent surpris & édifiés.

Les *Dasseris* parcoururent ensuite les maisons de la plupart des Néophytes, & ils y commirent mille indignitez. Ils déclarerent publiquement les Chrétiens déchus de leur Caste, & incapables de faire aucun commerce dans la Ville. Dez lors il ne fut plus permis aux Chrétiens de puiser de l'eau dans les puits & les étangs publics, d'acheter les plus grossieres utensiles du ménage, comme de la vaisselle de terre, ou d'autres choses de cette nature, ni même de faire laver leur linge.



La fureur des ennemis du Christianisme augmentant de plus en plus, les Chrestiens s'assemblerent aux environs du Palais, & s'estant avancez jusqu'à la porte, hommes, femmes, & enfans, ils demanderent justice de la violence qui leur estoit faite. Nos Docteurs, dirent-ils en parlant des Missionnaires, visitent les diverses contrées où ils ont des disciples, ils seront bien-tost de retour, & ils n'auront pas de peine à faire voir la fausseté de ce que leurs ennemis leur imputent. Cependant nous sommes prests à souffrir toute sorte de tourmens & à perdre même la vie, si l'on peut nous reprocher autre chose, que d'adorer le vrai Dieu createur du Ciel & de la terre.

Ils demurerent jusqu'au soir aux portes du Palais, exposez

aux railleries & aux insultes des *Dasseris*, sans qu'on daignât leur faire aucune réponse. Enfin comme ils persistoient à demander justice ; le Prince leur fit dire qu'ils n'avoient qu'à se retirer, & qu'il examineroit leur affaire. Les Chrestiens comprirent bien que c'estoit-là une défaite : mais il fallut obéir, & ils se retirent.

Le lendemain les *Dasseris* publierent qu'ils avoient permission du Prince de s'emparer de l'Eglise ; ils en chasserent une famille Chrestienne de Brames qui y demeuroit, & y establirent des familles de leur Secte. Ils arracherent les médailles que des Chrestiennes portoient au col, ou qu'elles avoient à leur chappellet, & les attachant par dérision à leurs fouliers : c'est ainsi, disoient-ils en les trainant par

les ruës , qu'il faut traiter les Dieux des Chrétiens , puisqu'ils ont l'audace de soutenir que nos Divinitez ne sont que des Idoles inanimées.

A peine se furent - ils rendus maîtres de l'Eglise , qu'ils en renversèrent l'autel , & afin de purifier , disoient ils , un lieu si abominable , ils y firent leurs cérémonies diaboliques. Ainsi le Temple du vrai Dieu devint-il la retraite des demons. Ils publièrent ensuite dans la Ville , qu'en détruisant l'autel ils y avoient trouvé des ossemens , & une certaine poudre propre aux enchantemens magiques , que les Missionnaires employoient pour ensorceler ceux qu'ils vouloient attirer à leur Religion. C'est ce qu'ils osèrent bien me reprocher à moi-même , comme si c'eust esté une vérité prou-

vée, & dont il ne fut pas permis de douter.

J'estois dans l'impatience de me rendre auprès de mes chers Néophytes ; mais il m'estoit difficile d'entrer dans la Ville sans estre decouvert ; car il y avoit défense aux Gardes d'y laisser entrer aucun Missionnaire. Je pris le temps de la nuit, & je m'estois déguisé de telle maniere que les Gardes ne me reconnurent point. Je passai cette nuit-là chez un fervent Chretien ; & le lendemain dez la pointe du jour je parus à l'entrée de la Forteresse sur un lieu un peu élevé. Comme c'estoit l'endroit où il y a le plus grand concours de peuple, les *Dasséris* furent bien-tost avertis de mon arrivée : deux des principaux me traitterent d'une maniere si injurieuse & si méprisante, que le  
peuple



peuple en fut indigné. J'eus occasion d'expliquer les veritez Chrestiennes à beaucoup d'Infidelles, que la curiosité avoit attiré autour de moi : je me plaignis ensuite aux principaux Ministres du Prince, de l'injustice avec laquelle on s'estoit emparé de mon Eglise durant mon absence, & des mauvais traitemens qu'on avoit fait à mes Néophytes : je leur insinuai que les *Dasséris* avoient parmi eux des personnes habiles ; que j'estois prest de disputer avec eux en présence du Prince même ou des Principaux de la Ville : mais ils n'eurent garde d'accepter le défi que je leur faisois. Ces prétendus Docteurs ne se piquent pas autrement de science, & ils se contentent de s'enrichir du bien de ces malheureux qu'ils trompent, & dont ils se font

Cependant quelques Chrétiens qui m'avoient accompagné, se retirèrent dans un corps de garde vis-à-vis du lieu où j'étois, & ils s'entretenoient avec les soldats, lorsqu'un *Dasseri* qui les apperçut, fit aux soldats une severe réprimande de ce qu'ils osoient parler à des gens déclarés infâmes & entierement perdus de réputation. Les Chrétiens furent chassés honteusement de ce lieu, & il ne fut plus permis de les y recevoir. Ce fut dans ces tristes conjonctures que pour surcroît de douleur, j'appris la mort de deux de nos chers Missionnaires, les PP. Mauduit & de Courbeville : on ne doute point que les ennemis de la foy ne les aient empoisonnés ; ils moururent tous deux en moins d'un quart d'heure.

Je passai deux jours & une nuit dans le même lieu, exposé à la pluie & aux ardeurs du soleil, sans prendre d'autre nourriture qu'un peu de ris sec. J'y serois demeuré plus long-temps ( car je m'appercevois que les esprits revenoient en ma faveur ) sans un incident qui m'obligea de me retirer.

Les Gentils célébroient ce jour-là une de leurs Fêtes, où l'on porte par la Ville l'Idole de leur principale Divinité, qu'ils appellent *Vichnou*. Peu de temps avant que passât cette pompe sacrilege, des Huissiers entre lesquels estoit un *Dasseri*, me demanderent si je ne me leverois pas pour honorer l'Idole à son passage. Je lui répondis que je n'adorois que le seul vrai Dieu, & que je ne reconnoissois point d'autre Divinité que la sienne.

Le premier Ministre du Prince qui est affectionné aux Chrétiens me fit la même demande, & il receut la même réponse : sur quoi il me dit, que les *Dassers* estant en grand nombre autour de l'Idole, pourroient se porter à de fâcheuses extremitez si je demeurois dans ce lieu, & qu'il me conseilloit de me retirer. Je me serois estimé heureux de donner ma vie dans une semblable occasion, & pour une pareille cause, puisque c'est le bonheur auquel aspire un Missionnaire, & qu'il va chercher dans ces terres barbares : mais la crainte d'aigrir les esprits, & de nuire par-là aux interests de la Religion, m'engagea à suivre son avis, & je me retirai dans le jardin d'un soldat Chrétien peu éloigné de l'endroit où j'étois.

Nos ennemis prirent de ma



retraite un nouveau prétexte d'empoisonner l'esprit du Prince. Ils lui dirent, comme on me le rapporta ensuite, que les invectives des Chrétiens contre les Dieux du pays venoient d'estre confirmées tout récemment par ma conduite, & qu'il falloit que leur Divinité passât dans mon esprit pour quelque chose de bien abominable, puisque j'avois même refusé de la voir.

Deux jours après un ancien Brame qui a du crédit auprès du Prince lui parla en ma faveur : il lui représenta que son pere nous avoit toujours protégé, & que malgré les efforts des *Dassers* dont il avoit examiné les plaintes, il nous avoit permis de bâtir une Eglise ; qu'il devoit imiter une conduite si équitable, & ne pas prêter si facilement l'oreille aux discours de

gens qui n'ont que la passion pour guide.

Le Prince regnant qui estant fort jeune & sans expérience, se livre aux premières impressions, répondit qu'il examineroit l'affaire, & qu'il pacifieroit ces troubles : mais un autre Brame qui a le soin de la principale Pagode de la Ville, & qui est à la teste des affaires, dit brusquement que la chose estoit toute examinée, & qu'il ne s'agissoit plus que de nous chasser pour toujours de la Ville : & sur ce que l'ancien Brame témoigna que j'estois digne de compassion, qu'il y avoit quatre jours que je ne prenois presque point de nourriture, & que s'il m'arrivoit quelque accident, la malédiction du Ciel pourroit tomber sur leur Ville : Je prends tout sur moi, repliqua-t-il, s'il meurt, je ferai

traîner son corps par les ruës ,  
& cette vengeance appaisera  
sans doute nos Dieux outragez.  
Quand ce Brame se fut ainsi de-  
claré contre les Chrestiens , il  
n'y eut plus personne qui osât  
s'interesser pour eux.

Dèz-lors les *Dasseries* se crurent  
en droit de tout entreprendre.  
De plus , ils se voyoient appuyez  
du beau-pere du Prince qui est  
General des troupes , homme  
peu éclairé , & livré aux capri-  
ces de ses faux Docteurs qu'il suit  
aveuglément. Ce fut par son  
ordre que deux jeunes soldats  
Chrestiens furent arrêtez dans  
la Forteresse , on mit tout en  
œuvre pour leur faire abandon-  
ner la foy , mais ces genereux fi-  
deles répondirent avec fermeté ,  
que le Prince estoit le maistre de  
leurs biens & de leur vie , mais  
que pour leur Religion , ils é-

248 *Lettres de quelques*  
toient résolus de la conserver au  
prix de ce qui leur estoit le plus  
cher.

Les *Dasseris* accompagnez des  
Archers de la Ville, parcoururent  
de nouveau les maisons des Chre-  
stiens , & ils leur ordonnerent  
de la part du Prince ou de re-  
noncer à la foy , ou de sortir de  
la Ville. Ils briserent ce que ces  
pauvres gens avoient dans leurs  
maisons , ils les maltraitterent  
de paroles & de coups , ils dé-  
fendirent au peuple d'avoir au-  
cune liaison avec eux & même de  
leur parler. Ils pillerent en plein  
marché les denrées que quel-  
ques Chrestiens y apportoint  
pour vendre & pour avoir de  
quoi subsister. La plûpart d'en-  
tr'eux n'ayant plus la liberté de  
faire leur petit commerce , fu-  
rent réduits à la plus extrême  
nécessité. Leurs parens mêmes



devinrent leurs plus cruels persécuteurs ; personne n'estoit touché de leur disgrâce , tant le nom Chrestien estoit devenu odieux dans le pays : la voix publique estoit qu'il ne falloit plus y souffrir ni ceux qui prêchoient la nouvelle loy , ni ceux qui l'écoutoient.

Les Chrestiens au milieu de ces indignes traitemens faisoient éclater leur joie & leur constance : ils disoient hautement qu'ils estoient prests de donner leur vie plutôt que d'abandonner la verité que Dieu leur avoit fait la grace de connoître , & qu'on pouvoit en faire l'épreuve. Ce « n'est pas vostre vie que nous de- « mandons , répondoient les *Daf- « seris* , mais reprenez le *Naaman* , « c'est-à-dire , vostre ancienne Re- « ligion , ou sortez de la Ville. «

Quelques familles Chrestien-

nes furent obligées d'abandonner leurs maisons , & de se réfugier dans une espece de caverne à une portée de mousquet de la Ville : ils y demurerent près de deux mois , & comme c'estoit la saison des pluyes , on peut juger ce qu'ils eurent à y souffrir : le lieu estoit fort étroit , ils y estoient les uns sur les autres au milieu de l'eau & de la fange , sans pouvoir se coucher pour prendre un peu de repos. D'ailleurs obligez de s'apprêter à manger dans ce lieu-là , la pluye ne leur permettant pas de sortir dehors , la fumée estoit pour eux une nouvelle incommodité. Je les ai vûs en cet estat , & il m'estoit difficile de retenir mes larmes : mais autant que j'estois attristé de leurs disgraces , autant estois-je édifié de leur courage & de leur pieté. Quand je

*Missionnaires de la C. de J.* 251  
tâchois de les consoler. Hé «  
quoi ! mon Pere , me disoient- «  
ils, d'un air content , avez-vous «  
raison de nous plaindre ? Qu'a- «  
vous-nous donc tant souffert ? «  
Qui de nous a donné sa vie «  
pour Jesus-Christ ? Nous som- «  
mes en parfaite santé , & sa «  
main puissante nous soutient «  
dans ces legeres adversitez. «  
Que son saint nom soit beni. «  
Pourvû que ce Dieu de bonté «  
nous fasse un jour miséricor- «  
de , ne sommes-nous pas trop «  
heureux ? «

D'un autre costé les Chre-  
stiens qui estoient restez dans la  
Ville , estoient exposez chaque  
jour à de nouvelles insultes : les  
*Dasseris* les traînoient hors de  
leurs maisons , & les traittoient  
avec la derniere violence. Ils al-  
lerent chez la belle - mere de  
deux jeunes Chrestiens qu'on re-

tenoit dans la Forteresse, & ayant honte de la frapper, ils lâchèrent sur elle des femmes prostituées qu'ils avoient introduites dans sa maison; ces femmes perduës d'honneur se jetterent sur la Néophyte, la traînerent par les cheveux dans la cour, la foulèrent aux pieds, & la meurtrirent de coups. Elle vint me trouver le visage tout ensanglanté, & elle prévint ce que j'aurois pû lui dire pour la consoler, en m'assurant qu'elle avoit une véritable joye de souffrir quelque chose pour J. C. & qu'elle souhaittoit d'estre mise à de plus rudes épreuves pour lui mieux témoigner son amour.

Ce fervent Chrestien dont j'ai parlé au commencement de cette lettre, fut celui qui fit paroître le plus de constance. Bien qu'il ne fut pas Catechiste, il



en remplissoit les fonctions : il alloit hardiment dans la Ville & dans la Forteresse, il parcourroit sans cesse les maisons des Chrestiens, & il les animoit à persévérer dans la foy. On lui vint dire un jour qu'on brisoit tout dans sa maison, il y alla, & y ayant trouvé une troupe de *Dassers* : Sont-ce donc là, leur « dit-il, les instructions que vous « donnent vos prétendus Doc- « teurs ? Les violences que vous « exercez depuis tant de temps « contre nous, portent-elles le « caractere de la verité ? vos « Docteurs n'ont-ils rien de meil- « leur à vous enseigner ? Ensuite « adressant la parole à ceux qui estoient accourus en foule au bruit que faisoient les *Dassers*, il leur fit un assez long discours, dans lequel il leur montra que la Religion Chrestienne ensei-

gnoit au contraire la douceur ,  
la patience , l'amour des enne-  
mis , le pardon des injures , &  
la connoissance du vrai Dieu.  
» Comparez maintenant , ajoû-  
» ta-t-il , ce que les Docteurs de  
» ce pays enseignent à leurs dis-  
» ciples , avec les veritez dont  
» je vous parle , & jugez vous.  
» mêmes qui sont ceux que vous  
» devez suivre pour arriver au  
» Ciel. Il parla avec tant d'é-  
nergie , & parut si pénétré de ce  
qu'il disoit , que les Gentils mê-  
mes le comblèrent d'éloges , &  
que les Archers s'excusèrent de  
leurs violences , sur les ordres  
précis que leur avoit donnez le  
beau-pere du Prince.

Mais rien ne me toucha da-  
vantage que la réponse généreu-  
se d'un jeune enfant de dix ans,  
& d'une petite fille de huit ans.  
Ils estoient à l'Eglise avec leur

pere lorsque cette tempête com-  
mença à s'élever : les Officiers  
du Prince leur demanderent en  
plaisantant, s'ils estoient prests  
de mourir aussi pour le Dieu  
qu'ils adoroient ? A ces mots  
ces deux enfans se mirent à ge-  
noux : Ouy, dirent-ils, d'un  
ton ferme, en joignant les  
mains & en présentant le col ;  
ouy nous sommes prêts de ver-  
fer nostre sang pour le vrai  
Dieu. C'est de leur pere que  
j'ai appris cette particularité.  
Les Officiers se retirèrent con-  
fus, & en mettant la main sur  
la bouche pour marquer leur é-  
tonnement.

Les *Dasséris* allerent chez un  
autre Chrétien qui garde les  
clefs d'une des portes de la Vil-  
le, dans le dessein de le chasser  
de sa maison lui & sa famille,  
qui est fort nombreuse. Le Néo-

phyte les receut d'un air tranquille, & il leur parla avec tant de candeur, il répondit avec tant de netteré aux objections qu'ils lui faisoient, qu'ils changerent tout à coup de résolution. Celui d'entr'eux qui paroissoit le plus irrité, lui dit en se levant, qu'ils estoient venus pour le chasser de sa maison, mais qu'il pouvoit y demeurer en paix. Il semble que Dieu ait voulu récompenser par - là la charité de ce vertueux Néophyte : sa maison estoit devenuë l'azile de plusieurs femmes Chrestiennes qui s'y retiroient. Ses amis avoient beau lui remontrer que s'il ne gardoit pas plus de mesures, il s'exposeroit infailliblement à la rage des *Dassaris*; il ne refusa jamais aucune des Chrestiennes qui se presentèrent.



Une autre veuve Chrestienne qui a quatre enfans , & qui d'une vie commode & aisée , est tombée dans une indigence extrême , parce qu'on lui a osté tous les moyens de gagner sa vie ; loin de se plaindre de sa situation , ne s'attristoit que d'une seule chose : il lui sembloit que ses enfans ne prioient pas Dieu avec assez de ferveur , le reste , me disoit-elle , je le compte pour rien : que mes enfans aient de la pieté , Dieu ne les abandonnera pas. “

Un soldat Chrestien qui avoit esté chassé de la Ville y fut rappelé par son Capitaine qui prétendoit le pervertir : ce soldat vint aussi-tost me trouver pour sçavoir de moi ce qu'il devoit répondre : je l'exhortai en peu de mots à estre ferme dans sa foy , & à mettre sa confiance en

Dieu , qui ne manqueroit pas  
de lui inspirer ce qu'il devoit  
dire dans cette rencontre. En  
effet, le Capitaine lui ayant fait  
de vifs reproches de ce qu'il  
» suivoit une loy nouvelle: Cet-  
» te loy que je professe , ré-  
» pondit le soldat , est la plus  
» ancienne qui soit au monde,  
» puisque c'est le vrai Dieu  
» qui en est l'auteur ; exami-  
» nez - là & vous en convien-  
» drez vous-même. Au reste, si  
» vous croyez m'intimider par  
» vos menaces, je vous emene-  
» rai ma femme & mes enfans,  
» & vous verrez qu'eux & moi  
» nous sommes prests de sacri-  
» fier nostre vie pour conserver  
» la foy que nous avons embras-  
» sée. Je fus surpris qu'un hom-  
me d'un esprit grossier eut fait  
une réponse si précise.

A en juger par les apparen-

ces, ce qui irritoit le plus les *Des-*  
*seris*, c'estoit de voir que non-  
obstant leurs efforts, ils n'a-  
voient pû seduire encore un seul  
Néophyte. Ils essayèrent s'ils ne  
gagneroient rien par artifice.  
Pour cela ils rendirent visite à  
une famille Chrestienne, dont  
le chef estoit en garnison dans  
une place voisine : Nous sça-  
vons, dirent-ils à ces bonnes  
gens, que vous ne pouvez vous  
délivrer des vexations qu'on  
vous fait ; mais prenez cet ar-  
gent, portez-le à nos Doc-  
teurs, & priez-les de vous par-  
donner le crime que vous avez  
commis en suivant une Reli-  
gion étrangere. De jeunes fil-  
les Chrestiennes qui entendi-  
rent ce discours, vinrent sur le  
champ me prier d'envoyer quel-  
qu'un qui soutinst leurs parens  
dans le danger present où ils se

trouvoient. Un fervent Chretien que j'avois auprès de moi y accourut, & s'adressant aux  
» *Dasseris* : Ce sont dont là, leur  
» dit-il, les lâches artifices que  
» vos Docteurs employent pour  
» nous perdre : faites leur sçavoir  
» que quand ils nous offri-  
» roient tous les biens que le  
» Prince possède, nul d'entre  
» nous n'abandonnera le vrai  
» Dieu qu'il adore. Ces repro-  
ches joints à la fermeté de cette  
famille, obligerent les *Dasseris*  
à se retirer bien confus de  
n'avoir pû réussir dans leur pro-  
jet.

Cependant comme je ne gaignois rien auprès du Prince, & qu'il ne me donnoit que des paroles steriles, tandis que nos ennemis entreprenoient tout à l'ombre de son autorité, j'écrivis au P. Platel qui estoit enco-



re à *Cotta cotta*, & je le priai d'aller encore une fois à l'armée de *Maïssour* dont il connoissoit deux des principaux Chefs, afin d'y ménager de la protection. Il le fit, mais pendant huit jours qu'il resta au camp, il ne put rien obtenir.

D'un autre costé le P. de la Fontaine Supérieur de la Mission de *Carnate* qui relevoit d'une longue maladie, estoit occupé du soin de la Chrestienté que gouvernoient les PP. Mauduit & de Courbeville qui venoient de mourir. A la premiere nouvelle qu'il eut de ce qui se passoit à *Devandapallé*, il crut que le meilleur moyen d'arrester le cours de cette persécution, étoit de s'adresser au *Nabab* qui demeure à *Arcadou*, & d'en obtenir des lettres de recommandation pour le Prince de

*Devandapallé*. Il eut recours pour cela à M. de saint Hilaire : c'est un François plein de zele pour la Religion, que son habileté dans la médecine a mis en grande réputation auprès du neveu du *Nabab*. Il obtint la lettre que nous demandions, & le Pere de la Fontaine la porta aussi-tost à *Devandapallé*.

Il n'y avoit que deux jours que j'estois sorti de la Ville quand le Pere de la Fontaine y arriva. Jusqu'alors j'avois resté dans le jardin dont j'ai parlé : c'estoit de-là que je fortifiois les Chrétiens, & que je tâchois d'attendrir le Prince sur les maux qu'on nous faisoit souffrir. Comme ma presence déplaisoit aux *Dasseris*, ils m'envoyerent des Archers pour m'ordonner de la part du Prince de sortir au plûtost de la Ville. Je leur répondis que le

pere du Prince m'avoit permis d'y bâtir une Eglise au vrai Dieu; que depuis près de dix ans que nous y estions establis, personne n'avoit eu à se plaindre de nostre conduite; & que j'obéirois quand on m'auroit fait connoître de quel crime nous estions coupables; que du reste leurs menaces & leurs violences n'étoient pas capables de m'intimider, & que j'estois sous la protection d'un Dieu tout-puissant, dont ils devoient eux-mêmes redouter la colere. Ils ne repliquerent rien à cette réponse, & ils cessèrent de me faire de pareilles propositions, mais ils inquieterent continuellement le soldat chez qui je demeurois, & c'est ce qui m'obligea de sortir de la Ville.

J'allai visiter les Chrestiens qui estoient dans la caverne que

j'ai décrite , & après avoir demeuré quelques jours avec eux, j'allai plus loin pour en visiter d'autres , qui s'estoient retirez dans une semblable caverne. J'y trouvai le P. Platel qui au retour de l'armée de *Maïssour* s'étoit rendu auprès de mes Néophytes pour les fortifier dans la foy. Peu après mon arrivée vint aussi le Pere de la Fontaine : de sorte que nous nous trouvâmes trois Missionnaires avec nos Catechistes rassemblez dans le même endroit. Outre les incommoditez du lieu qui estoient grandes , nous estions encore dans une appréhension continue des soldats de l'armée de *Maïssour* , qui couroient toutes les nuits , & qui avoient commis beaucoup de meurtres dans notre voisinage.

La lettre de *Nabab* fut portée  
au



*Missionnaires de la C. de J.* 265  
au Prince de *Devandapallé*, mais  
il n'y eut aucun égard. Nous  
dépêchâmes sur le champ un ex-  
près à M. de Saint Hilaire, pour  
le prier de nous obtenir une se-  
conde recommandation plus  
forte que la première. Il nous  
l'envoya aussi-tôt par un More  
de la Maison du *Nabab*. Le  
beau-pere du Prince empêcha  
que cette seconde lettre ne pro-  
duisist l'effet que nous avions su-  
jet d'espérer, & il en prit même  
occasion de tourmenter davan-  
tage le peu de Chrestiens qui  
restoient dans la Ville. C'est ce  
qui nous fit prendre le parti de  
permettre aux Chrestiens de se  
retirer dans quelque'autre Ville,  
où ils pussent gagner leur vie  
sans estre exposez continuelle-  
ment au danger de se perdre.

Avant que de se séparer, ils  
voulurent tous se confesser &

*XIV. Rec.*

M

communier : Nous admirions l'égalité d'ame & la constance de tant de généreux Chrestiens qui venoient de tout perdre , & qui pour la plûpart chargez de familles nombreuses ne faisoient paroître nulle inquietude sur l'a-  
» venir. Quelque part que nous  
» allions , nous disoient-ils, nous  
» trouverons Dieu , il aura soin  
» de nous & de nos enfans , la  
» providence sur laquelle nous  
» nous reposons ne nous man-  
» quera pas. Une femme fort â-  
gée qui estoit à l'extrémité ,  
estoit hors d'estat de les suivre :  
on pria ses parens Idolâtres de  
lui donner une retraite dans  
leur maison : ils eurent la crau-  
té de la lui refuser. Une Chre-  
stienne qui demouroit avec sa fa-  
mille dans une pauvre cabane ,  
la fit transporter chez elle , & se  
chargea d'en prendre un soin  
particulier.

Une autre femme Chrestienne estant sur le point de partir avec ses enfans, son mari qui est Gentil, vint la trouver & fit un dernier effort pour la séduire. Cette femme se jetta à ses pieds en présence de plusieurs Chrestiens, lui demanda pardon des sujets de mécontentement qu'elle avoit pû lui donner, le pria de ne pas trouver mauvais qu'elle & ses enfans se séparassent de lui, puisqu'il ne leur estoit plus permis de rester dans la Ville; que le seul interest éternel pouvoit les porter à une séparation si amere; qu'elle & ses enfans prioient le Seigneur de lui donner la force de briser les liens qui le tenoient attaché aux folles superstitions du Paganisme, & qu'elle esperoit que le vrai Dieu qu'elle adoroit, exauceroit leurs prieres. Les Chre-

stiens qui ont esté témoins de cet adieu , m'ont assuré qu'elle avoit un air tranquille & content , tandis que son mari fondoit en pleurs , & qu'il mettoit tout en usage pour l'attendrir.

Depuis que cette persécution dure , il n'y a par la grace de Dieu aucun Chrestien qui n'ait donné des preuves d'un attachement inviolable à sa foy. Une seule femme s'estoit cachée dez les premiers jours que l'orage commença d'éclater : les Chrestiens la soupçonnerent de crainte & de lâcheté , ils m'en porterent leurs plaintes , & ils me dirent que pour cette raison ils lui refusoient le salut ordinaire que les Chrestiens se donnent quand ils se rencontrent. Ce salut consiste à joindre les mains devant la poitrine en inclinant doucement la teste , & à se dire



*Missionnaires de la C. de J.* 269  
les uns aux autres : gloire soit à  
*Dieu tout - puissant.* Quelques  
jours après mon arrivée , cette  
pauvre femme vint me trouver ,  
& elle me protesta avec larmes  
qu'elle avoit toujourns esté fer-  
me dans la foy , & qu'elle ne  
s'estoit cachée que pour se dé-  
rober aux sollicitations de son  
mari infidele.

Il nous estoit bien douloureux  
de nous séparer ainsi de nos  
chers Néophytes ; mais les uns  
estoyent obligez d'aller chercher  
dequoi vivre dans des Villes é-  
loignées , & il n'estoit plus per-  
mis aux autres d'avoir aucune  
communication avec les Mis-  
sionnaires ; on les épioit au sor-  
tir de la Ville , & on leur en re-  
fusoit l'entrée quand ils nous  
avoient parlé.

Comme la perte de la Mission  
de *Devandapallé* pouvoit avoir

des suites très-fâcheuses, soit pour les anciennes Missions que nous avions dans d'autres Villes, soit pour les nouvelles que nous voudrions établir; il estoit important de faire les derniers efforts pour rétablir les Chrétiens dans leurs maisons. C'est pourquoy le Pere de la Fontaine retourna à *Velour* afin de consulter M. de Saint Hilaire sur les mesures qui se pouvoient prendre auprès du *Nabab*. Cette voye estoit la seule qui dût estre efficace. Les pluyes extraordinaires jointes au débordement des rivières & des étangs, rendirent ce voyage très-pénible. Le Missionnaire fut contraint de passer quelques rivières partie à la nâge, partie en se tenant au bout d'une planche. Il arriva enfin à *Velour*, & ayant obtenu de M. de Saint Hilaire les lettres qu'il

*Missionnaires de la C. de J.* 271  
souhaittoit, il en repartit sur le  
champ pour les porter au *Nabab*  
qui s'avançoit avec son armée  
contre le *Maïssour*. Il la trouva  
campée aux portes de *Devandapallé*, & ce fut-là qu'il  
lui presenta les lettres.

Le *Nabab* receut le P. de la  
Fontaine avec des marques de  
distinction & d'amitié : il l'em-  
brassa en presence de son armée,  
il le logea dans une tente qui  
estoit près de la sienne, & il lui  
fit servir des mets de sa table.  
Au bout de deux jours il le fit  
appeller pour lui dire qu'il pou-  
voit retourner dans son Eglise  
de *Devandapallé*, & il ordonna  
qu'on l'y conduisist sur un de ses  
Elephans. Ce fut ainsi que le  
Missionnaire entra dans la Ville  
au son des instrumens, & ac-  
compagné de quelques *Chofdars*  
ou Huissiers du *Nabab*. Il n'ac-

cepta pourtant cet honneur que parceque dans les conjonctures présentes il le jugeoit necessaire, soit pour relever le courage des Chrestiens, soit pour effacer les mauvaises impressions qu'on avoit données aux peuples par la maniere indigne dont on avoit traitté les Missionnaires & leurs disciples.

Le P. de la Fontaine n'estoit gueres en estat de goûter le plaisir, que pouvoit lui causer le retour dans une Ville, dont on nous avoit chassé quelques mois auparavant avec tant d'ignominie. Une longue maladie & les fatigues de tant de voyages l'avoient extrêmement affoibli, & il avoit actuellement la fièvre quand il entra avec cet appareil dans *Devandapallé*. Le triste estat dans lequel il trouva l'Eglise, augmenta sa douleur, on



*Missionnaires de la C. de J.* 273  
avoit tout pillé , & le Sanctuaire avoit esté changé en une étable.

• Les *Dasséris* ne virent qu'avec dépit ce triomphe de la Religion , & afin de pouvoir continuer de nous nuire , ils cherchèrent de la protection dans l'armée du *Nabab*. Ils s'adressèrent pour cela à un Brame grand adorateur de *Vichnou* , qui y avoit beaucoup de crédit. Ils se plaignirent à lui que nous enlevions leurs disciples , & que nous anéantissions leurs Divinitez. Sur quoi le Brame fit prier le P. de la Fontaine de venir le trouver au camp. Après lui avoir fait diverses questions sur son pays , & sur la doctrine qu'il prêchoit , il lui déclara que s'il enseignoit désormais cette loy nouvelle aux Indiens , il lui feroit couper le nez & les oreilles. Le Pere ré-

pondit avec douceur qu'il ne faisoit violence à personne, & qu'on ne pouvoit pas lui faire un crime de ce qu'il enseignoit la vérité. Nous apprîmes depuis que ce Brame avoit envoyé un de ses Gardes à *Devandapallé*, pour y publier la défense qu'il avoit faite au Missionnaire.

Sans ce contre-temps le Prince eut sans doute permis aux Chrestiens de rentrer dans la Ville & dans leurs maisons. Mais les *Dasseris* fiers de cette nouvelle protection, publioient hautement que le *Nabab* ne se feroit pas plutôt retiré, qu'ils commenceroient de nouveau à persécuter les Chrestiens, & l'empressement que le Prince avoit d'abord fait paroître, s'estoit beaucoup ralenti. Il sembloit nécessaire qu'il vînt un nouvel ordre

du *Nabab* pour faire restituer aux Chrestiens leurs maisons, & pour empêcher qu'on ne les inquietât davantage. M. de Saint Hilaire qui vouloit estre informé de ce qui arriveroit, se chargea avec son zele & sa générosité ordinaire, de presser l'exécution de cette affaire, qu'il regardoit comme très-importante à la Religion. Nous ne pouvions assez admirer avec quelle ardeur il s'employoit pour la faire réussir : loin de se rebuter de nos importunités fréquentes, il n'épargnoit ni la dépense ni ses soins : une de ses lettres que je receus alors fait assez connoître quelle estoit son inquiétude, & avec quel empressement il se portoit à ce qui pouvoit contribuer à l'établissement de la foy. La voici telle qu'il me l'écrivit.

„ J'ai reçu , mon R. P. les  
„ deux lettres dont vous m'avez  
„ honoré : je ne sçauois vous  
„ témoigner combien je suis  
„ touché des mauvais traite-  
„ mens que ces Barbares font  
„ aux Chrestiens, & du peu de  
„ succès qu'a eu ma recomman-  
„ dation auprès du *Nabab*. Pour  
„ ce qui est de moi, je vous as-  
„ sûre que s'il s'agissoit de verser  
„ du sang pour terminer cette  
„ malheureuse affaire, je sacri-  
„ ferois volontiers tout celui que  
„ j'ai, & je me croirois heureux  
„ de pouvoir le faire pour une  
„ pareille cause : Dieu connoît  
„ mes intentions. Le Pere de la  
„ Fontaine partira demain pour  
„ aller joindre le *Nabab* : nous  
„ avons pris les mesures nécessai-  
„ res, ou du moins celles que  
„ nous avons jugé les plus pro-  
„ pres à procurer le calme & la



*Missionnaires de la C. de J.* 277  
tranquillité. Dieu daigne y “  
donner sa bénédiction. Je suis, “  
&c. “

Le Pere de la Fontaine partit  
en effet pour l'armée, qui estoit  
à quatre lieuës de *Devandapallé*,  
avec les lettres de M. de Saint  
Hilaire pour le *Nabab*, & pour  
quelques Seigneurs de son ar-  
mée; on le prioit de dire à l'En-  
voyé de *Devandapallé* qu'il sou-  
haittoit qu'on rendît aux Chre-  
stiens leurs maisons, & qu'on les  
y laissât tranquilles. Rien ne pa-  
roissoit plus aisé à obtenir. Mais  
le *Nabab* fit entendre qu'il n'en  
avoit déjà que trop fait, & qu'il  
ne vouloit plus estre importuné  
sur cette affaire. Le Pere de la  
Fontaine obtint d'un Colonel  
More ce qu'il n'avoit pû obte-  
tenir du *Nabab*, & l'Envoyé é-  
crivit par son ordre au Prince,  
que le *Nabab* & les principaux

de l'armée vouloient qu'on fist justice aux Chrestiens. Mais cet Envoyé l'un des plus grands ennemis de nostre sainte Religion, tourna entierement l'esprit du Colonel par mille faussetez qu'il débita contre nous. Le Missionnaire estant allé le remercier de la lettre favorable qu'il avoit fait expédier, il lui répondit qu'on ne l'inquiéteroit plus dans son Eglise, mais qu'il eut à ne point enlever les disciples des autres Sectes, c'est-à-dire, à ne point prêcher l'Evangile : que d'ailleurs il lui paroïssoit injuste d'ôter aux soldats les maisons des Chrestiens bannis, que le Prince leur avoit données.

Nonobstant la prévention où estoit le Colonel More, on ne laissa pas de presenter sa lettre au Prince de *Devandavallé*. Il fit réponse qu'il avoit donné les

maisons des Chrestiens & qu'il ne pouvoit plus les reprendre, mais qu'il leur permettoit d'en bâtir de nouvelles aux environs de l'Eglise. C'est là tout ce que nous avons pû obtenir : on n'inquiette plus le peu de Chrestiens qui sont dans la Ville, & ceux qui en ont esté chassés ont permission de venir s'y établir. Nous célébrâmes la Feste de Noël à l'ordinaire : les Chrestiens des Villages voisins s'y rendirent, quelques - uns même de ceux qu'on avoit bannis, y vinrent de douze lieuës. Nous apprîmes d'eux que nos Néophytes avoient esté receus avec beaucoup de charité des Chrestiens de la Mission de *Maïssour*, qu'on les avoit défrayés dans les Villages, & qu'on leur avoit fourni ce qui estoit nécessaire pour continuer leur route.

Au même temps que nous rentrâmes en possession de nostre Eglise de *Devandapallé*, l'armée de *Maïssour* leva le siege devant la Ville de *Chinnaballabaram*, où nous avions une Eglise que le Pere de la Fontaine fut obligé de faire démolir aussi - tost que les ennemis eurent fait leur campement. Quoique cette Ville ne fût entourée que d'un simple fossé, & que les murailles ne fussent que de terre, l'armée ennemie composée de cent mille hommes fut arrêtée neuf mois devant la Ville sans pouvoir la prendre. Leurs tranchées consistoient en des parapets de terre & de bois plantez en forme de pilotis à l'épreuve du canon. On ne se sert icy que de canons de fer, & les boulets qui sont de pierre, sont d'une grosseur énorme : j'en ai vû qui avoient



deux coudées de circonference, & l'on m'a assuré qu'il y en avoit encore de plus gros. Après neuf mois de siege, les assiégeans n'avoient poussé leurs tranchées qu'à la portée du pistolet de la contrescarpe. Ils avoient fait une sappe pour attacher le mineur, mais la mine fut éventée.

Le siege ne fut pas plutôt levé que la maladie contagieuse qui se répandit dans la Ville, enleva en peu de temps un grand nombre de personnes. Plusieurs Chrestiens y moururent, un entr'autres dont nous regretterons long temps la perte. C'étoit un modele de vertu pour cette Chrestienté naissante : le desir qu'il avoit d'expier les pechez de sa vie passée, le portoit à traiter son corps avec une extrême rigueur, & le zele qu'il avoit pour la Religion lui avoit

fait entreprendre la conversion de ses parens Infideles. Il en avoit déjà gagné plusieurs à Jesus-Christ. Il estoit à la teste de toutes les œuvres de pieté, & l'on ma assuré qu'il avoit contracté la maladie dont il est mort, en rendant les derniers devoirs aux Chrestiens attaquez de la peste. C'est dans cette adversité commune que les Chrestiens donnerent des témoignages publics de la charité qui regne entr'eux : ceux qui estoient en santé rendoient aux malades les services les plus humilians, & qui répugnent le plus à la nature.

Le Pere de la Fontaine ayant rétabli le calme à *Devandapallé*, ne songea plus qu'à soulager les Chrestiens de *Chinnaballabaram*. Comme après le siege on n'y avoit pû bâtir qu'une méchante

cabanne, l'incommodité du logement & l'air contagieux lui causerent une espece d'ulcere au costé droit, qui lui fit souffrir de cuisantes douleurs. Quelques jours après il fut attaqué du mal contagieux. Je lui avois représenté avant son départ, qu'avec une santé aussi foible que la sienne, c'estoit s'exposer à un péril évident de perdre la vie, que d'aller respirer le mauvais air de *Chinnaballabaram*, & je m'offrois de prendre sa place : mais son zele ne lui permit pas d'écouter mes remontrances.

Aussi tost que j'eus appris sa maladie, j'allai à son secours. L'estat dans lequel nous nous trouvâmes estoit digne de compassion. Outre le P. de la Fontaine, trois de nos Catéchistes furent attaquez de la même maladie, & il nous falloit tous lo-

ger sous une méchant apenti ,  
exposez au vent & aux injures  
de l'air. Deux Catéchistes mour-  
urent peu après mon arrivée ,  
& presque tous les Chrestiens  
tomberent malades. M. de Saint  
Hilaire dont j'ai déjà parlé ,  
n'eut pas plûtost sçu le danger  
où estoit le P. de la Fontaine ,  
qu'il envoya des rafraichisse-  
mens & des remedes convena-  
bles à l'estat du malade : il fit  
partir en même-temps son Pa-  
lanquin avec douze porteurs  
pour le transporter près des co-  
stes. Sans parler de la dépense  
qu'il fit en cette occasion , nous  
lui sommes redevables de la  
conservation d'un Missionnai-  
re , dont la perte eut esté infi-  
niment affligeante. Le malade  
commença à reprendre ses for-  
ces aussi - tost qu'il eut changé  
d'air.



Après avoir demeuré quelque temps à *Chinnāballabaram*, j'en partis pour aller visiter la nouvelle Eglise de *Cruchnabouram*, à trois journées de - là vers le Nord. Je fus attaqué sur ma route par six Cavaliers *Marastes* qui estoient en embuscade dans un petit vallon. Ils coururent tout à coup sur nous la lance haute & le sabre à la main. Ils dépouillèrent d'abord les Catéchistes qui m'accompagnoient, & leur prirent ce qu'ils avoient. L'un d'eux me donna dans l'estomac un coup du bout de sa lance qui estoit ferrée. J'ai regardé comme un effet sensible de la protection de Dieu, qu'il ne m'ait pas tué de ce coup, & que j'en aye esté quitte pour une legere meurtrissure. Deux de ces Cavaliers me jetterent ensuite par terre, m'arracherent

une partie de mes habits, prirent l'argent que j'avois pour l'entretien de mes Catéchistes, & m'emportèrent jusqu'à mon Breviaire & mon Calice. J'avois avec moi cinq Catéchistes, & comme il estoit nuit, nous nous retirâmes dans le prochain village, fort fatiguez d'avoir marché tout le jour sous un ciel brûlant, & sans avoir pû prendre de nourriture. Personne dans le village ne voulut nous assister, il n'y eut qu'un Brame qui touché de nostre estat, nous apporta une poignée de grosse cassonade avec autant de farine que nous meslâmes dans de l'eau froide, & dont nous fîmes nostre repas.

Je restai deux mois à *Cruchna-bouram*. A peine en estois-je parti, que le feu prit à quelques maisons voisines de nostre Egli-

se. Elle fut réduite en cendres : c'estoit la mieux bâtie que nous eussions dans toute l'étendue de cette Mission , parceque c'est le lieu où il y a le plus d'esperance d'establir une Chrestienté florissante. Cette Eglise vient d'estre rebâtie par les soins du P. de la Fontaine , & il y a déjà baptisé un grand nombre d'Infideles.

Depuis nostre rétablissement à *Devandapallé* , les *Dasseris* ne se sont point découragés , & ils ont fait de nouveaux efforts pour nous en faire chasser une seconde fois. Ils ont présenté de nouvelles Requestes au Prince , ils ont fait venir de divers endroits des lettres séditieuses & menaçantes ; on m'a même assuré qu'ils avoient brûlé quelques maisons à la campagne pour intimider le Prince & le forcer à condescendre à leur fu-

reur. Ce fut sur tout sur la fin du mois d'Octobre de l'année 1713. qu'ils firent une tentative éclatante : c'est le temps où les Indiens de ces terres vont à un célèbre pèlerinage qu'on appelle *Tiroupati*. Les peuples y accourent de plus de soixante lieues, & je ne croi pas qu'il y ait dans l'Europe un lieu si fréquenté.

Les *Dasseris* arresterent ceux de leur Secte qui passoient par cette Ville, afin d'exciter une émeute generale : ils sollicitèrent les Principaux des Marchands & les Chefs des troupes pour les soutenir dans leur révolte : enfin ils n'attendoient plus que l'arrivée d'un célèbre *Dasseri* pour faire main-basse sur les Missionnaires & sur les Chrétiens ; car ils publioient hautement qu'on ne viendrait jamais



à bout de disperfer les disciples, qu'en ostant la vie à leurs Docteurs. Ce heros de leur Secte arriva avec sa troupe, & il fut conduit en pompe au Palais. Le Prince donnoit ce jour-là un repas aux *Dasseris* en l'honneur de *Vichnou* : c'est une coutume qu'il observe régulièrement deux fois chaque mois, le 11. & le 27. de la lune. Ces mutins refuserent de manger, si on ne leur promettoit auparavant de nous chasser de la Ville : le Prince estoit incommodé ce jour là, & sa réponse ne fut pas favorable : ainsi le parti qu'ils prirent fut de bien manger ; après quoi ils se retirèrent avec menaces de revenir bientôt suivis de plus de deux mille *Dasseris*, pour vanger l'outrage que nous faisons à leurs Divinitez. Trop heureux si Dieu nous eust fait la même

grace qu'il accorda au P. Emmanuel Dacunha Missionnaire Portugais, lequel fut si maltraité des *Dasseris*, à deux journées & demie de cette Ville, qu'il mourut peu de jours après de ses blessures. M. l'Archevêque de Cranganor vient de faire les informations d'une si glorieuse mort.

Nous commençons à goûter un peu de repos, les esprits paroissent s'adoucir, les impressions fâcheuses que nos ennemis avoient données des Chrestiens s'effaçoient tous les jours, la constance des Néophytes & la modération avec laquelle ils parloient de leurs persécuteurs édifioit les Infideles, & leur faisoit dire qu'il n'y avoit que la veritable Religion qui pût inspirer de tels sentimens. A la faveur de ce calme la foy faisoit

de nouveaux progrès, plusieurs Gentils recevoient le Baptême, & d'autres s'y dispofoient. Comme une partie de ces Néophytes demeuroid dans le quartier de la Ville où il y a le plus grand nombre de *Dafferis*, ceux cy ne purent ignorer long-temps la desertion de leurs disciples. Un jour qu'ils s'assembloient pour célébrer une de leurs principales Festes, leur Chef les conduisit par toute la Ville, en disant hautement qu'il falloit absolument raser nostre Eglise. Ils allerent au Palais & menacerent le Prince, que s'il n'y donnoit son consentement, il n'y auroit point de Feste, & qu'ils exciteroient une révolte générale. La réponse qu'ils eurent, fut que nous avions esté rétablis à *Dé-vandapallé* par le *Nabab*, qu'il se tiendroit offensé des nouvel-

les insultes qu'on nous feroit, qu'ils célébraissent toujours leur Feste, & qu'ensuite on chercheroit le moyen de les contenter.

Ces nouveaux troubles firent juger au P. de la Fontaine, qu'il falloit encore avoir recours au *Nabab* pour le prier de soutenir son ouvrage. Il convint avec M. de Saint Hilaire que pour mettre nostre Eglise hors d'insulte, le meilleur parti estoit de demander l'étendard du Mogol, qui fît connoistre aux Gentils que nous estions sous sa protection. Ce n'estoit pas une chose facile à obtenir : néanmoins la patience & l'activité de M. de Saint Hilaire triompherent de tous les obstacles ; l'étendard fut accordé avec une Patente honorable, par laquelle le *Nabab* declaroit qu'il permettoit aux *Saniaffis Romains* ( c'est la



qualité que prennent les Missionnaires ) de l'arborer dans la cour de leurs Eglises de *Devandapallé* & de *Ballabaram*. Deux Cavaliers furent chargez d'accompagner le Missionnaire pour porter l'étendard au Prince.

Il estoit naturel de croire que le Prince recevroit cet étendard avec honneur , & qu'il le feroit porter au son des instrumens jusqu'à nostre Eglise : mais la crainte d'irriter nos ennemis , qui mirent tout en œuvre pour l'en détourner , ne lui permit pas de suivre en cela la coutume du pays : & après bien des délibérations ils nous envoya dire que nous pouvions placer l'étendard où nous jugerions à propos.

Ce triomphe de la Religion augmenta la fureur des *Dasseris*. Ils s'attrouperent , & ils chercherent à soulever la milice &

le peuple. On les voyoit parcourir les Boutiques des Marchands, & là ils menaçoient, ils se répandoient en invectives contre les Missionnaires & contre ceux qui avoient embrassé la foy. Le Chef de ces insensez voyant ses efforts inutiles, conduisit sa troupe au Temple de la Ville qui est dans la Forteresse : il fit entendre qu'il n'en sortiroit point qu'on ne lui eût donné satisfaction ; il empêcha qu'on ne fît les sacrifices ordinaires, & il menaça d'assembler dans peu de jours plus de dix mille *Dasseris*, par le moyen desquels il ruinerait le pays : c'est de quoi on a vû de fréquens exemples. Plus on cherchoit à l'appaiser, plus il devenoit hardi & intraitable, & il fallut lui promettre que dans deux jours on chasseroit les deux plus con-

*Missionnaires de la C. de J.* 295  
siderables familles de Chrestiens  
qui avoient renoncé à sa Secte.

En effet , les Archers de la  
Ville vinrent signifier à ces deux  
familles les intentions du Prin-  
ce : elles eurent beau deman-  
der quelque temps pour mettre  
ordre à leurs affaires , il fallut  
sortir sur le champ , autrement  
on les menaçoit de les chasser à  
force ouverte , & de confisquer  
ce qui estoit dans leurs maisons.  
Elles se refugierent pendant  
quelques jours dans nostre Egli-  
se , & ensuite elles se retirerent  
hors de la Ville.

Ce succez rendit les *Dasseris*  
plus insolens. Persuadez qu'ils  
avoient intimidé le Prince , ils  
s'assemblerent en plus grand  
nombre & demanderent le ban-  
nissement de six autres familles  
Chrestiennes qui estoient le sou-  
tien de cette Chrestienté nais-

296      *Lettres de quelques*  
sante. Soit qu'ils l'eussent véritablement obtenu, soit qu'ils se prévalussent du nom & de l'autorité du Prince, ils eurent le pouvoir d'envoyer des soldats chez tous les Chrestiens, après quoi ils ne gardèrent nulles mesures. Nul Chrestien ne paroït soit hors de sa maison qui ne fût maltraité par ces furieux.

Ils trouverent dans le marché une Chrestienne nommée Luce, ils se jetterent sur elle, ils la frapperent à grands coups de baton, ils la foulerent aux pieds, & la traînerent dans les ruës. Ce n'est pas la seule fois que cette bonne Néophyte a mérité de souffrir de semblables traitemens pour la défense de sa foy : un autre jour qu'elle sortoit d'un village où elle avoit vendu quelques denrées, elle fut apperçüe d'une troupe de *Daf-*



*seris* qui l'accablèrent de coups, sous lesquels elle auroit expiré, si des Payens qui accoururent au bruit ne l'avoient tirée de leurs mains.

Une autre femme d'une Caste considerable, & qui n'estoit encore qu'au rang des Catéchumenes, fut traitée par les *Dasseris* avec la même inhumanité. Son assiduité à l'Eglise leur fit croire qu'elle estoit Chrestienne.

Dans le même temps un soldat Chrestien qui s'entretenoit avec les Principaux de la Ville, fut attaqué par ces mutins, qui lui firent toutes sortes d'insultes. Le Néophyte qui a grande réputation dans les troupes, & qui a signalé sa valeur en plusieurs rencontres, souffrit ces affronts sans en paroître tant soit peu ému. Comme on estoit surpris de sa modération, il répondit,

qu'outre le respect qu'il devoit aux personnes avec lesquelles il se trouvoit , il estoit Chrestien , & que par les loix de sa Religion la vengeance lui estoit interdite ; que sans cela il ne seroit pas homme à dissimuler de pareils outrages. En effet , il en eut sans doute couté la vie à quelques-uns de ces seditieux , s'ils eussent osé l'insulter ainsi , lorsqu'il vivoit encore dans les tenebres du Paganisme.

Je serois infini si je rapportois tout ce qu'ont eu à souffrir nos Néophytes , & les exemples de vertu qu'ils ont donnez. La persécution devint générale. Les *Dasseris* suivis de soldats parcouroient les maisons des familles Chrestiennes , & ils ne les quittoient point qu'ils ne les eussent conduits hors des portes de la Ville. Tout le peuple s'at-

troupoit pour estre spectateur de ces tristes scenes. Les uns applaudissoient aux *Dasseris*, & insultoient aux Chrestiens ; d'autres en avoient compassion : A « quoi bon tant d'opiniâreté , « leur disoient-ils ? Que n'aban- « donnez - vous cette Religion « nouvelle que vous avez em- « brassée ? Estes - vous donc plus « éclairez que nous & que nos « Ancestres ? Il ne dépend que « de vous de vivre en paix , & il « ne s'agit pour cela que de re- « prendre la Religion de vos Pe- « res : à qui pouvez-vous attri- « buer qu'à vous-mêmes les mal- « heurs où vous vous précipitez « avec si peu de raison ? Tels é- « toient les discours que leur te- « noient leurs amis , & ceux qui paroissoient sensibles à leurs dis-  
graces.

Cependant le mal croissoit de plus en plus, & on n'y voyoit point de remede : c'est ce qui déterminâ le P. de la Fontaine à aller sur le soir à la Forteresse, pour se plaindre au Prince de la violence dont on usoit envers les Chrestiens. Le Pere s'attendoit à estre arresté à la porte de la Forteresse, & a y demeurer la nuit : néanmoins il passa les corps de garde, & il pénétra sans obstacle jusqu'à l'appartement qui est proche celui du Prince. Il se plaignit hautement qu'on n'avoit nul égard ni aux promesses réitérées du Prince, ni à la protection du *Nabab*; & il protesta qu'il alloit déchirer en leur présence l'étendard qui lui avoit esté donné, si l'on n'arrestoit pas la fureur des *Dafseris*.

Ces paroles firent impression



sur ceux qui estoient presens : quelques Seigneurs vinrent de la part du Prince pour traiter d'accommodement. Le Missionnaire qu'on exhortoit à retourner dans son Eglise , répondit constamment qu'il ne lui estoit pas possible de sortir du lieu où il estoit , tandis que les Chrestiens chassés avec honte étoient couchez à l'air aux portes de la Ville. Après bien des allées & des venuës , un Brame favori du Prince vint assurer le Pere , qu'on alloit faire entrer les Chrestiens dans la Ville , & les remettre dans leurs maisons. Le Pere demanda que cet ordre fût executé par un homme envoyé immédiatement du Prince , ce qui lui fut accordé. Il alla sur l'heure faire ouvrir les portes de la Ville , les Chrestiens y rentrerent , & passerent

le reste de la nuit dans leurs maisons.

Les *Dasseris* ne se rebuterent point de cette legere grace que le Prince venoit de faire aux Chrestiens : ils s'assemblerent le lendemain en plus grand nombre , & ils empêcherent de vendre les ornemens dont ils ont coutume de se parer en l'honneur de leurs Dieux. Ils menacerent de les brûler aux portes de la Ville , & ils protesterent qu'ils en sortiroient tous pour n'estre pas les témoins de la vengeance éclatante que leurs Dieux alloient prendre d'un pays où ils estoient outragez. Pour se rendre encore plus redoutables , ils appellerent ceux de leur Secte qui demeurent dans les Villes voisines , lesquels se rendirent auprès de leur Chef : ensuite ils marcherent tous ar-

mez en bon ordre vers la Forteresse au son des tambours & des trompettes , avec leurs enseignes & leurs banderolles déployées. Ils crioient comme des furieux dans les ruës où ils passoient , & ils protestoient qu'ils ne seroient pas contens , qu'ils n'eussent vû couler le sang des Prédicateurs de la loi nouvelle. Ils en vinrent jusqu'à empêcher qu'on ne fit dans la Pagode du Prince les sacrifices accoutumés.

Outre la haine que les *Dasse-  
ris* portent depuis long-temps à la Religion Chrestienne , l'action d'un jeune Néophyte servit de nouveau prétexte à leur soulèvement. Ce jeune homme travailloit dans le Palais à plusieurs sortes d'ouvrages , & parce qu'en certaines occasions on vouloit lui faire porter les sta-

304     *Lettres de quelques*  
tuës des faux Dieux , il résolut  
de quitter son emploi , & il dit  
pour raison , qu'estant Chrestien  
il ne lui estoit pas permis de por-  
ter les *cadavres de ces prétenduës*  
*Divinitez*. Cette expression par  
laquelle il vouloit marquer que  
les Dieux des Gentils estoient  
des Idoles sans mouvement &  
sans vie , ne manqua pas d'estre  
relevée. Les *Dasseris* firent si-  
gner beaucoup de témoins qui  
l'avoient entendu , & en porte-  
rent leurs plaintes au Prince qui  
est de leur Secte , en y ajoutant  
plusieurs autres calomnies qu'ils  
assuroient estre la doctrine que  
les Missionnaires enseignoient à  
leurs disciples. Ils lui declare-  
rent que cette Religion des  
*Pranguis* ( car c'est ainsi qu'ils  
appellent par mépris la Religion  
Chrestienne ) faisoit tous les  
jours de nouveaux progrès , que



leurs Temples seroient bien tost deserts, qu'ils se verroient abandonnez de leurs disciples, & réduits par-là à une extrême pauvreté ; & pour mieux prouver ce qu'ils avançoient, ils lui représenterent que nous avions séduit jusqu'aux *Linganistes* dont une famille venoit récemment de renoncer à sa Secte pour faire profession du Christianisme. Ces *Linganistes* composent une Secte d'Idolâtres qui honorent *Isouren* : ils portent sur eux l'Idole infâme de cette Divinité. L'esprit d'orgueil qui anime particulièrement les *Linganistes*, leur fait mépriser les autres Sectes, & rend leur conversion presque impossible. Il ne leur est permis de manger ni de se marier qu'avec ceux qui sont de la même Secte.

Les Docteurs Gentils profite

rent de cela pour aigrir l'esprit du Prince : on fit de nouvelles recherches des Chrestiens , & on les obligeoit à sortir de leurs maisons : pour peu qu'ils parussent résister , on les traînoit par force , on mettoit en pieces leurs meubles , on les chargeoit d'injures, & on les accabloit de coups. La plûpart se retirerent chez nous avec leurs femmes , leurs enfans , & ce qu'ils avoient pû emporter. Quelque triste que fût la situation où ils se trouvoient , je puis vous assurer qu'on n'entendoit point parmi eux ni les plaintes ni les murmures si ordinaires dans la bouche des personnes qui souffrent : ils s'encourageoient les uns les autres , & ils se félicitoient de leurs souffrances.

Néanmoins comme ils n'avoient plus la liberté de travail-

ler dans la Ville, & qu'ils man-  
quoient de tout, nous les secou-  
rûmes le Pere de la Fontaine &  
moi, autant que nostre pauvreté  
pouvoit le permettre. A la vûë  
de ce que souffroient ces géné-  
reux Néophytes, hélas ! nous  
disions - nous, qu'il y a de per-  
sonnes riches & charitables en  
Europe qui se feroient un devoir  
de soulager ces pauvres gens  
leurs freres en Jesus-Christ, s'ils  
estoiient témoins comme nous  
de ce qu'ils endurent pour la dé-  
fense de leur foy.

Les ordres du Prince en fa-  
veur des Chrestiens estant si mal  
observez, nous crûmes devoir  
encore une fois nous adresser à  
lui : Nous allâmes le Pere de la  
Fontaine & moi à la Forteresse ;  
mais nous fûmes arrestez à la  
premiere porte, & les Gardes  
nous repoussèrent rudement.

Comme il estoit nuit, nous nous retirâmes à l'entrée d'un Temple qui n'estoit pas loin de là. Les *Dasseris* furent bien-tost avertis de nostre démarche, & quelques-uns d'eux nous insultèrent en nous jettant des pierres & en nous accablant d'injures.

Le lendemain trois Brames des plus sçavans de la Ville nous furent envoyez par le Ministre du Prince. Ils estoient accompagnez de plusieurs autres Brames & de quelques *Choutres* : ils parurent vouloir entamer la dispute, mais dans la suite de nostre entretien, nous apperçûmes que celui qui passoit parmi eux pour le plus habile, ne parloit qu'avec reserve, comme s'il eût apprehendé de s'engager trop avant. On parla d'abord du premier Estre, de sa nature, &



de ses attributs : ils convinrent de son unité , de son éternité & de son immortalité. Mais il nous fallut refuter les diverses opinions des Indiens par rapport à l'ame. Les uns admettent des générations éternelles , & soutiennent que les ames n'ont pas esté créées : les autres disent qu'elles sont une portion de la substance divine : quelques-uns prétendent que l'ame n'est qu'une simple représentation de l'Estre divin , de même que la figure du Soleil paroist dans plusieurs vases remplis d'eau lorsqu'on les expose à ses rayons. Quelques autres enfin , quoiqu'en plus petit nombre , soutiennent que les ames sont matérielles. On disputa avec plus de chaleur touchant l'opinion de Pythagore sur la metempsychose que ces peuples admettent , & dont on a

bien de la peine à les détromper. Ils se fondent principalement sur certaines histoires ridicules dont ils sont infatuez.

Ces trois Brames estoient de deux différentes opinions qui partagent les sçavans Brames de l'Inde. La premiere s'appelle *Aduidam*, & elle est la plus commune. On nomme la seconde *Duidam*. Les *Aduistes* disent qu'il n'y a qu'un seul Estre qui est Dieu, & que l'ame n'est pas différente de cet Estre. Plusieurs d'entr'eux croyent que toutes les choses qui sont dans le monde, & auxquelles nous donnons le nom d'Estre, n'existent point à proprement parler; & que ce sont de purs fantômes: qu'il est faux, par exemple, que nous existons, que nous parlons, que nous mangeons. Pour ce qui est des *Duistes*, ils conviennent que

l'ame est un estre crée , distingué du premier Estre. Tout cela prouve que les Brame ont eu quelque connoissance des opinions des anciens Philotophes. Mais pour l'ordinaire ils ne suivent dans la dispute aucune regle de raisonnement : de sorte qu'il n'est pas difficile de les faire tomber en contradiction ; & lorsqu'ils y sont surpris , ils ne s'en mettent pas fort en peine.

La dispute tomba insensiblement sur les diverses causes des météores. Les Indiens distinguent cinq élemens , car ils prétendent que le vent est un élément distingué de l'air. Nos Brame convinrent sans peine de la cause des éclipses du Soleil & de la Lune , & ils avouent que ce qui se dit communément dans l'Inde de ce serpent qui les engloutit dans le temps de l'éclip-

se, est une de ces opinions extravagantes dont on amuse le peuple ignorant.

Cette dispute dura un temps assez considerable, & les Brames parurent contens de nos réponses. L'un d'eux fit nostre éloge, & avoüa que nostre doctrine estoit veritable. Mais ajouta-t-il, est-il juste qu'estant venu seulement depuis quelques années dans ces terres, vous enseigniez une nouvelle doctrine aux disciples des autres Sectes ? Les *Gouroux* de ce pays ont le même droit sur leurs disciples qu'ont les peres sur leurs enfans: on ne doit point trouver mauvais qu'ils châtient ceux qui les abandonnent pour s'attacher à des étrangers. En effet, selon la coûtume de ces peuples, lorsqu'on a choisi un *Gourou*, & qu'on a pris sa marque,



que , qu'ils appellent *Dixa* , c'est parmi eux une infidélité que de l'abandonner ; & pour rendre cette desertion plus odieuse , ils la comparent à l'infidélité d'une femme qui quitteroit son mari pour suivre un étranger.

Nous restâmes encore trois jours à l'entrée du Temple , & il est aisé de juger ce que nous eûmes à essuyer d'insultes de la part des *Dasseris* & de leurs partisans. Ils nous faisoient passer pour des Sorciers & des Magiciens qui avions le secret d'enforceler les peuples. Le demon leur mettoit dans la bouche les mêmes calomnies dont on s'efforçoit de noircir la réputation des premiers Fideles au sujet de leurs saintes assemblées.

Le quatrième jour trois Brames des plus distinguez vinrent, à ce qu'ils disoient , de la part

du Prince, pour nous assurer que dans peu de jours il nous donneroît audience, & qu'il termineroit cette affaire à nostre satisfaction. Ils nous conduisirent à nostre Eglise, où ils nous donnerent les mêmes assurances. Mais quelque instance que nous fîmes dans la suite, il nous fut impossible d'aborder le Prince, ni de mettre fin à ces vexations. Le parti que prirent les Chrestiens, fut de se retirer pour chercher ailleurs dequoi faire subsister leurs familles.

Les *Dasseris* poursuivirent les Chrestiens jusques dans les villages où ils se refugierent, bien que ces villages ne fussent pas de la dépendance de *Devandapallé*, & ils s'efforcèrent, quoiqu'inutilement, de les faire sortir de tous les endroits où ils cherchoient un azile. Le trait-

tement qu'ils firent à une Chrestienne nommée Claire, marque assez jusqu'où se portoit leur fureur. Elle estoit revenueë secrettement à *Devandapallé* pour y prendre quelques grains qu'elle avoit mis en dépost dans une maison voisine de la sienne : sa fille qui estoit restée dans la ruë, l'appella sans y penser par son nom : quelques *Dasseris* l'ayant oui nommer, coururent aussi tost en donner avis au corps de garde. Il estoit neuf heures du soir : on la fit venir à l'instant, & après plusieurs outrages, le Capitaine la fit attacher debout à un pilier les mains liées derriere le dos. Elle passa la nuit dans cette posture exposée à l'air & aux moucherons, dont les picqueures sont très-douloieuses. Dez la pointe du jour on la délia, & on la conduisit

chez le Chef des *Dasseries* où elle fut meurtrie de coups. De-là elle fut traînée une seconde fois au corps de garde , où elle eut à souffrir de nouveaux outrages devant une foule d'Idolâtres qui s'y estoient assemblez. Enfin , comme ils virent qu'ils ne gagnoient rien sur son esprit, & qu'ils ne pouvoient lui faire abandonner sa Religion , ils la couvrirent de bouë , ce qui est icy le comble de l'ignominie , & la chasserent de la Ville à coups de pierre, en vomissant mille blasphêmes contre le vrai Dieu , & contre la Loy Chrestienne. Cette généreuse Néophyte rentra dans la Ville par une autre porte , & se rendit à l'Eglise où elle demeura deux jours presque sans mouvement & sans vie.

C'est ainsi , mon très-cher Frere , que nous avons passé les an-



*Missionnaires de la C. de J.* 317  
nées 1713. & 1714. La joye que  
nous donnoit la constance des  
Chrestiens & leur ferme atta-  
chement à la Religion , fut bien  
modérée par la vive douleur que  
nous ressentîmes de la perte d'u-  
ne famille : elle eut la lâcheté ,  
pour n'estre point chassée de la  
Ville , de donner à manger aux  
*Dassers* , & de recevoir une de  
ces marques exterieures que  
prennent leurs disciples. On ne  
peut dire, quelle fut l'indigna-  
tion des autres Chrestiens. Je  
rencontrai quelque temps après  
dans un de mes voyages cette  
malheureuse famille , & je lui  
reprochai l'énormité de son cri-  
me ; tous ensemble me protes-  
terent les yeux baignez de lar-  
mes , qu'ils reconnoissoient leur  
faute , qu'ils la pleuroient ame-  
rement , & qu'ils s'efforceroient  
de la réparer par une pénitence  
édifiante.

Nous craignons extrêmement que ces troubles excités par les *Dasseris*, ne se communiquassent à *Bellabaram* : c'est une Ville bien plus considérable que *Devandapallé*, & qui n'en est éloignée que de quatre lieues. Lorsque le P. de la Fontaine y bâtit il y a près de sept ans une Eglise, les *Dasseris* éclaterent, & l'on fut sur le point de nous en chasser. L'ordre nous en fut intimé de la part du Prince, mais une providence toute particuliere de Dieu en empêcha l'exécution. Depuis ce temps-là la foy s'y est fortement établie, & un grand nombre de familles y ont reçu le Baptême. Les *Dasseris* de *Devandapallé* s'étoient flatté d'y ruiner le Christianisme, mais leurs efforts ont esté surperflus. Il est arrivé au contraire que dans le temps que

la Chrestienté de *Devandapallé* estoit le plus vivement persécutée, Dieu a versé ses bénédictions les plus abondantes sur celle de *Ballabaram*. Plusieurs familles d'une des premieres Castes parmi les *Choutres* qui est celle du Prince, ont renoncé à leur Secte pour embrasser le Christianisme. Ces conversions sont d'autant plus singulieres, que ceux de cette Caste ont un incroyable attachement pour leurs fausses Divinitez.

Je ne dois pas omettre une coutume assez extraordinaire qui ne s'observe nulle part que parmi ceux qui sont de la Caste dont je parle. Quand le premier enfant d'une famille se marie, la mere est obligée de se couper avec un ciseau de charpentier les deux premieres jointures des deux derniers doigts de la main:

320 *Lettres de quelques, &c.*

& cette coûtume est si indispensable, qu'on ne peut y manquer sans estre dégradé & chassé de la Caste. Les femmes des Princes sont privilégiées, & elles peuvent s'en dispenser pourvû qu'elles offrent deux doigts d'or.

Il est temps de finir, mon très-cher Frere ; je vous ai fait part des épreuves & des consolations que nous avons eu ces deux dernieres années. Priez le Seigneur qu'il répande de plus en plus ses bénédictions sur cette Chrestienté naissante. Je la recommande à vos saints sacrifices, en l'union desquels je suis, &c.







# LETTRE

D U P E R E

BOUCHET,

MISSIONNAIRE

DE LA COMPAGNIE DE JESUS:

*A Monsieur le President Cochet  
de Saint Vallier.*

A Pontichery ce 2. Octob. 1714.



MONSIEUR,

*La paix de N. S.*

Dans la pensée que j'ai eu de  
vous faire part de quelques con-  
noissances de ce nouveau monde

O v

qui méritent vostre attention , j'ai cru que ce seroit favoriser vostre goust , que de vous entretenir de la maniere dont la justice s'administre aux Indes , & de l'idée qu'on s'y forme de cette vertu. Car à qui pourrois je mieux adresser de semblables observations , qu'à un grand Magistrat qui a passé plusieurs années dans un des plus illustres emplois de la Robe , & qui s'y est si fort distingué par ses lumieres , par sa pénétration & par son integrité ? C'est donc à vostre jugement , Monsieur , que je souûmets aujourd'hui la justice Indienne : ce que vous prononcerez pour ou contre ses maximes , sera une regle seure de ce qui doit estre approuvé ou blâmé.

Je tâcherai en même-temps de satisfaire à une partie de la

reconnoissance que vous doivent nos Missionnaires & leurs Néophytes. Des Eglises fondées, des Catéchistes entretenus, font l'effet de vos libéralitez, & de vostre zele à étendre la connoissance du vrai Dieu. On a exécuté vos intentions sur la construction d'une Eglise en l'honneur des trois Rois : rien ne convenoit mieux à cette Mission naissante, puisque ces Rois furent les premices de la Gentilité qui reconnurent & adorerent le Sauveur des hommes. Le Pere Mauduit & le Pere de Courbeville éleverent cette Eglise dans un lieu nommé *Paroupour* au Nord-ouest de *Tarcolam*. Ce fut peu après l'avoir achevée, qu'ils moururent tous deux empoisonnez par les Idolâtres. Depuis ce temps-là elle a esté presque entierement rui-

324    *Lettres de quelques*  
née par les guerres continuelles  
qui ont désolé le pays.

C'est ce qui me détermina moi-même à en bâtir une autre au Sud-ouest de *Cangibouram* dans une Bourgade appelée *Tandarei*. Quoique cette Bourgade ne soit éloignée d'icy que de vingt lieues, je traversai pour m'y rendre deux deserts affreux. J'y menai pour Catéchiste le Brame que vous avez vû avec moi à Paris. La chambre qu'on m'avoit préparée estoit si basse, que je ne pouvois m'y tenir debout qu'au milieu, encore ma teste touchoit-elle au toit; & elle estoit si étroite, que je ne pouvois me coucher qu'en ployant les genoux. A nostre arrivée nous fûmes presque inondés des pluies qui tomberent en abondance. Cependant aussi-tôt qu'elles cessèrent, plus de qua-



tre cens Chrestiens vinrent m'y trouver , & j'y baptisai vingt petits enfans & seize adultes.

La plus grande peine que nous eûmes pendant un mois & demi que j'y demeurai , fut de nous défendre des Tygres : nous allumions toute la nuit de grands feux pour les écarter. Peu de jours avant que j'arrivasse à *Tandarei* , un chasseur de la Peuplade avoit tué un de ces Tigres qu'on appelle Tygre Royal , apparemment parce que ceux de cette espece sont plus grands que les autres. Un autre jour que j'estois sorti d'assez bon matin , je trouvai fort près des dernieres maisons du Village , les traces d'un de ces animaux. Il falloit qu'il ne fût pas bien éloigné ; car peu d'heures après il revint sur ses pas , & tua un bœuf dont il suçà le sang.

Cette Eglise que je venois de bâtir , n'a pas subsisté autant de temps que j'avois lieu de l'espérer. Les pluyes continuelles qui sont survenuës dans la suite , ont détrem pé les murs qui ne sont que de terre , & elle s'est enfin écroulée. Ainsi il nous faut recommencer à nouveaux frais. C'est ce que fait actuellement le Pere de la Lane : il en bâtit une nouvelle à quatre ou cinq lieuës de *Tandareï*. Je n'entre dans ce détail, Monsieur, que pour vous rendre compte de la fidélité avec laquelle nous avons suivi vos intentions : il faut maintenant satisfaire à ce que je vous ai promis, & vous parler des regles que les Indiens observent dans l'administration de la justice.

Ils n'ont ni Code ni Digeste , ni aucun Livre où soient écrites les Loix auxquelles ils doivent

se conformer pour terminer les differends qui naissent dans les familles. A la verité ils ont le *Vedam* qu'ils regardent comme un Livre saint : Ce Livre est divisé en quatre parties, qu'on appelle Loix divines. Mais ce n'est point de-là qu'ils tirent les maximes qui servent de regles à leurs jugemens. Ils ont un autre Livre qu'ils appellent *Vicnachuram* : on y trouve quantité de belles sentences, & quelques regles pour les differentes Castes qui pourroient guider un Juge : on y raconte la maniere tout - à - fait ingénieuse dont quelques Anciens ont découvert la verité qu'on tâchoit d'obscurcir par divers artifices. Mais si les Indiens admirent l'esprit & la sagacité de ces Juges, ils ne songent point à suivre leur methode. Enfin, on trouve une

infinité de Sentences admirables dans les Poëtes anciens qui faisoient profession d'enseigner une saine morale , mais ce n'est point encore là qu'ils puissent les principes de leurs décisions.

Toute l'équité de leurs jugemens est appuyée sur certaines coutumes inviolables parmi eux, & sur certains usages que les Peres transmettent à leurs enfans. Ils regardent ces usages comme des regles certaines & infaillibles pour entretenir la paix des familles , & pour terminer les procez qui s'élèvent , non seulement entre les particuliers, mais encore entre les Princes. De là qu'on a pu prouver que sa prétention est fondée sur la coutume suivie dans les Castes, & sur l'usage du monde ; c'en est assez , il n'y a plus à raison-



ner , c'est la regle , & l'on doit s'y conformer. Quand vous auriez des démonstrations que cette coûtume est mal établie , & qu'elle est sujette à de grands inconveniens , vous ne gagneriez rien , la coûtume l'emportera toujours sur les meilleures raisons.

Parmi plusieurs exemples que je pourrois apporter , j'en choisis un tiré des coûtumes qui s'observent pour le mariage. Les enfans des deux freres ou des deux sœurs sont déclarez freres entre eux par la coûtume de toutes les Castes : mais les enfans du frere & de la sœur ne sont que cousins germains. De là vient , disent-ils , que ces derniers peuvent bien se marier ensemble , mais non pas les premiers , parcequ'autrement il s'ensuivroit que le frere & la sœur pourroient

s'unir pareillement par les liens du mariage ; ce qui fait horreur, & choque tout-à-fait le bon sens. Quand on leur représente que le degré de parenté est absolument le même entre les enfans des deux freres ou des deux sœurs, & les enfans du frere & de la sœur, puisqu'ils tirent leur origine de la même tige & en égale distance ; cette objection leur paroît absurde, & ils regardent ceux qui la proposent comme des gens qui combattent les premiers principes.

Leur entestement fondé sur les préjuges de l'éducation & sur l'usage continuel de ces maximes, leur paroît avoir une évidence qui l'emporte sur toutes les démonstrations. Aussi croient-ils avoir répondu solidement à toutes les difficultez qu'on leur oppose quand ils ont

dit : c'est la coutume. Car, poursuivent-ils, comment pourroit-on agir contre des usages établis du consentement général de nos Ancestres, de ceux qui les ont suivis, & de ceux qui vivent aujourd'hui ? Ne faudroit-il pas estre dépourvû de raison, pour contredire ce qui a esté réglé par tant d'hommes sages, & ce qui est autorisé par une continuelle experience ?

Je leur ai quelquefois demandé pourquoi ils n'avoient pas ramassé ces coutumes dans des Livres que l'on pût consulter au besoin. Ils me répondoient, que si ces coutumes estoient écrites dans des Livres, il n'y auroit que les Sçavans qui pourroient les lire ; au lieu qu'étant transmises de siecle en siecle par le canal de la tradition, tout le monde en est parfaitement inf-

truit. Cependant, ajoûtent-ils, il ne s'agit ici que des Loix générales, & des coûtures universelles : car pour ce qui est des coûtures particulieres, elles étoient écrites sur des lames de cuivre qu'on gardoit avec soin dans une grande tour à *Cangibouram*. Les Mores ayant presque entierement ruiné cette grande & fameuse Ville, on n'a pû découvrir ce qu'estoient devenues ces lames : on sçait seulement qu'elles contenoient ce qui regardoit en particulier chacune des Castes, & l'ordre que les Castes différentes devoient observer entr'elles.

Je puis confirmer ce que disent sur cela les Indiens, qu'on gardoit autrefois à *Cangibouram* ce qui concernoit certains actes publics. En effet, c'est de *Cangibouram* qu'un Brame tira au-



trefois la lame de cuivre , où étoit marquée la donation qu'un ancien Roi des Indes fit il y a plus de 400. ans de certaines peuplades à l'Eglise de saint Thomas. Lorsque j'arrivai aux Indes les Mogols ne s'estoient point encore emparez de *Cangibouram*. S'il s'élevoit alors parmi les Indiens quelque dispute sur la Caste : Allons à *Cangibouram* , disoient - ils , nous y trouverons plusieurs Brames qui ont les loix écrites sur les lames de cuivre : & encore aujourd'hui que cette Ville commence à se rétablir , il y a dix ou douze Brames qu'on consulte souvent , & dont l'on suit les décisions. Ce n'est pas que je sois persuadé qu'ils ayent lû ces sortes de loix , mais du moins ils sont mieux instruits que d'autres de la tradition.

Pour ce qui est des autres ma-

tières qui ne regardent point les Castes , elles se terminent aisément , disent les Indiens. Le bon sens & la lumière naturelle suffisent à quiconque veut sincèrement juger avec équité. D'ailleurs il y a certaines maximes générales qui tiennent lieu de loix que tout le monde connoît : les principales même qui regardent les Castes , ne sont ignorées de personne. Il ne se trouve de la difficulté que dans certains cas embarrassés , & qui arrivent rarement. Je rapporterai quelques-unes de ces maximes qui fondent aux Indes une espèce de coutume.

Je me souviens que racontant autrefois à un habile homme d'Europe ce que j'ai l'honneur de vous mander , il me dit , que certainement il devoit se commettre beaucoup d'injustice aux

Indes , non-seulement par l'ini-  
quité & par l'avarice des Juges,  
mais encore parcequ'il n'y a nul-  
le regle seure, comme il y en a  
en Europe dans le Droit civil &  
dans le Droit canon. Sans entrer  
icy dans l'examen des grands  
avantages qu'on prétend tirer  
de cette multitude prodigieuse  
de loix , il me semble que les In-  
diens ne sont pas si fort blâma-  
bles de n'avoir pas pris le soin de  
compiler en un livre leurs coû-  
tumes. Car enfin , ne suffit-il  
pas qu'ils les possèdent parfaite-  
ment ? & si cela est , qu'ont-ils  
besoin de livres ? Or rien n'est  
plus connu que ces coûtumes :  
j'ai vû des enfans de dix ou dou-  
ze ans qui les sçavoient à mer-  
veille , & quand on exigeoit  
d'eux quelque chose qui y fut  
contraire, ils répondoient aussit-  
ost, *ajaratoucou virodam*, cela est

contre la coûtume. J'ai lû, si je ne me trompe, dans un livre de droit, que si des coûtumes ont esté acceptées du consentement général d'une Nation, il importe fort peu qu'elles soient écrites; & même qu'une preuve admirable de leur validité & de leur autorité, c'est qu'il n'ait pas esté nécessaire de les écrire. Cette maxime autorise entièrement l'usage des Indiens.

Les Indiens conservent chèrement le souvenir de quelques Rois de l'Inde qui se sont rendus célèbres par l'équité des jugemens qu'ils ont rendus, & auxquels tous les peuples ont généralement applaudi. *Viéramarken* est un de ceux qui s'est le plus distingué. Il estoit admirable, disent-ils, à démêler la vérité du mensonge, & à la tirer des plus épaisses tenebres où l'on tâchoit



tâchoit de l'envelopper. Sa réputation étoit si universellement établie, que non-seulement les Princes & les Rois de son temps, mais les Dieux-mêmes s'en rapportoient à lui, lorsqu'il s'élevoit entr'eux quelque différend. C'est ce qui arriva aux Dieux du *Chorkam* (ils appellent ainsi un de leurs cinq Paradis). Ces Dieux étant en dispute sur une matière importante, & ne pouvant s'accorder, convinrent de prendre *Vieramarken* pour Juge: on le fit monter sur un Char dans les airs: on le plaça sur le Trône de *Devendiren*, & on fut si satisfait de ses réponses, qu'on lui donna pour récompense le Trône où on l'avoit placé.

Mais, ajoutent les Indiens, quelque célèbre que fut ce Juge, il étoit bien au dessous d'un autre appelé *Mariadi-ramen*.

Celui-cy estoit regardé autrefois comme le chef des Castes ; quelques-uns disent qu'il estoit Brame. Jamais personne n'eut plus de sagacité & de pénétration. On prenoit quelquefois plaisir de feindre des causes très-épineuses & très-embarrassées, & l'on ne croyoit pas qu'il pût jamais s'en tirer. Mais on estoit bien surpris de voir avec quelle netteté il développoit les affaires les plus embrouillées, & avec quelle facilité il prononçoit des décisions où l'on n'avoit rien à repliquer. Il s'en faut bien pourtant que je croye ces jugemens aussi admirables que le disent les Indiens : Si je les raportoie ici avec les circonstances dont ils sont revêtus ; rien ne seroit moins conforme à nostre goust. Je me contente d'en choisir deux qui ont quelque

chose de remarquable. Le premier a du rapport au jugement de Salomon. Le voicy.

Un homme riche avoit épousé deux femmes : la premiere qui estoit née sans agrémens , avoit pourtant un grand avantage sur la seconde , car elle avoit eu un enfant de son mari , & l'autre n'en avoit point. Mais aussi en récompense celle-cy étoit d'une beauté qui lui avoit entierement gagné le cœur de son mari. La premiere femme outrée de se voir dans le mépris , tandis que sa rivale estoit chérie & estimée , prit la résolution de s'en venger , & eut recours à un artifice aussi cruel , qu'il est extraordinaire aux Indes. Avant que d'exécuter son projet , elle affecta de publier , qu'à la verité elle estoit infiniment sensible aux mépris de son

mari , qui n'avoit des yeux que pour sa Rivale : mais aussi qu'elle avoit un fils , & que ce fils lui tenoit lieu de tout. Elle donnoit alors toute sorte de marques de tendresse à son enfant qui n'estoit encore qu'à la mammelle.

» C'est ainsi , disoit-elle , que je  
» me vange de ma Rivale , je n'ai  
» qu'à lui montrer cet enfant , j'ai  
» le plaisir de voir peinte sur son  
» visage , la douleur qu'elle a de  
» n'en avoir pas autant.

Après avoir ainsi convaincu tout le monde de la tendresse infinie qu'elle portoit à son fils , elle resolut , ce qui paroît incroyable aux Indes , de tuer cet enfant : & en effet , elle lui tordit le col pendant une nuit que son mari estoit dans une Bourgade éloignée , & elle le porta auprès de la seconde femme qui dormoit. Le matin faisant sem-



*Missionnaires de la C. de J.* 341  
blant de chercher son fils, elle  
courut dans la chambre de sa  
Rivale, & l'y ayant trouvé mort,  
elle se jeta par terre, elle s'ar-  
racha les cheveux en poussant  
des cris affreux, qui s'entendi-  
rent de toute la Peuplade. La  
Barbare, s'écrioit-elle, voila à  
quoi l'a portée la rage qu'elle a  
de ce que j'ai un fils, & de ce  
qu'elle n'en a pas. Toute la Peu-  
plade s'assembla à ses cris : les  
préjugez estoient contre l'autre  
femme ; car enfin, disoit-on, il  
n'est pas possible qu'une mere  
tuë son propre fils, & quand  
une mere seroit assez dénaturée  
pour en venir-là, celle-cy ne  
peut pas même estre soupçon-  
née d'un pareil crime, puisqu'elle  
adoroit son fils, & qu'elle le  
regardoit comme son unique  
consolation. La seconde femme  
disoit pour sa défense, qu'il n'y

a point de passion plus cruelle & plus violente que la jalousie, & qu'elle est capable des plus tragiques excéz. Il n'y avoit pas de témoin, & l'on ne sçavoit comment découvrir la verité. Plusieurs ayant tenté vainement de prononcer sur une affaire si obscure, elle fut portée à *Mariadi-ramen*. On marqua un jour auquel chacune des deux femmes devoit plaider sa cause. Elles le firent avec cette éloquence naturelle que la passion a coûtume d'inspirer. *Mariadi-ramen* les ayant écoutées l'une & l'autre, prononça ainsi. Que celle qui est innocente & qui prétend que sa rivale est coupable du crime dont il s'agit, fasse une fois le tour de l'assemblée dans la posture que je lui marque : cette posture qu'il lui marquoit estoit indécente & indigne d'une fem-

me qui a de la pudeur : alors la mere de l'enfant prenant la parole : Pour vous faire connoître, dit-elle hardiment, qu'il est certain que ma rivale est coupable, non-seulement je consens de faire un tour dans cette assemblée, de la maniere qu'on me le prescrit, mais j'en ferai cent s'il le faut. Et moi, dit la seconde femme, quand même toute innocente que je suis, je devrois estre declarée coupable du crime dont on m'accuse fausement, & condamnée ensuite à la mort la plus cruelle, je ne ferai jamais ce qu'on exige de moi ; je perdrai plutôt mille fois la vie que de me permettre des actions si mal séantes à une femme qui a tant soit peu d'honneur. La premiere femme voulut repliquer, mais le Juge lui imposa silence, & élevant la

voix , il declara que la seconde femme estoit innocente , & que la premiere estoit coupable : car, ajoûta-t-il , une femme qui est si modeste qu'elle ne veut pas même se dérober à une mort certaine , par quelque action tant soit peu indécente , n'aura jamais pû se déterminer à commettre un si grand crime. Au contraire , celle qui ayant perdu toute honte & toute pudeur, s'expose sans peine à ces sortes d'indécences , ne fait que trop connoître qu'elle est capable des crimes les plus noirs. La premiere femme confuse de se voir ainsi découverte , fut forcée d'avouer publiquement son crime. Toute l'assemblée applaudit à ce jugement , & la réputation de *Mariadi-ramen* vola bien-tost dans toute l'Inde.

Le second exemple a quelque



chose de singulier , ou plutôt de fabuleux. On sçait que les Indiens admettent des Dieux subalternes, qui, quoique d'un génie fort inférieur aux Dieux d'un ordre plus élevé, sont néanmoins beaucoup plus habiles que tous les hommes ensemble. Cela supposé, voici le fait.

Un homme appelé *Parjen*, recommandable par sa force & par son adresse extraordinaire, s'estoit marié & avoit vécu quelque temps fort paisiblement avec sa femme. Il arriva je ne sçai comment qu'un jour s'étant fort emporté contr'elle, il l'abandonna, & s'enfuit dans un Royaume éloigné. Pendant ce temps-là un de ces Dieux subalternes dont j'ai parlé, prit, ainsi que le racontent les Indiens, la figure de *Parjen*, & vint dans sa maison où il fit sa paix avec le

beau-pere & la belle-mere. Il y avoit déjà trois ou quatre mois qu'ils demeuroient ensemble, lorsque le veritable *Parjen* arriva. Il alla se jeter aux pieds de son beau-pere & de sa belle-mere pour leur redemander sa femme, avoüant de bonne foy qu'il avoit eu tort de s'emporter aussi legerement qu'il avoit fait, mais enfin qu'une premiere faute méritoit bien d'estre pardonnée. Le beau-pere & la belle-mere furent fort étonnez de ce discours, car, ils ne comprennoient point que *Parjen* leur demandât une seconde fois le pardon qui lui avoit esté accordé quelques mois auparavant. La surprise fut bien plus grande, lorsque le faux *Parjen* arriva. Se trouvant tous deux ensemble, ils commencerent par se quereller réciproquement, & ils

vouloient se chasser l'un l'autre de la maison. Tout le monde s'assembla, & personne ne pouvoit démêler quel estoit le véritable. Ils avoient tous deux la même figure, le même habit, les mêmes traits du visage, le même ton de voix. Enfin, pour dire en peu de mots ce que les Indiens racontent fort au long, c'estoit justement les deux *Sofies* dont parle *Plaute*. On plaida devant le *Palleacaren*, & il avoua qu'il ne comprenoit rien à cette affaire. On alla au Palais du Roi, il assembla ses Conseillers, & après avoir bien conféré ensemble, ils ne sçurent que dire. Enfin, l'affaire fut renvoyée à *Mariadi-ramen*. Il ne se trouva pas peu embarrassé, lorsque le véritable *Parjen* ayant déclaré son nom, celui de son pere, de sa mere, de ses autres parens,

du village où il avoit pris naissance , & les autres événemens de sa vie ; le faux *Parjen* dit : celui qui vient de parler est un fourbe , il s'est informé de mon nom , de mes parens , du lieu de ma naissance , & généralement de ce qui me regarde , & il vient icy faussement se déclarer pour *Parjen* : c'est moi qui le suis , & j'en prends à témoin ceux qui sont icy presens , ceux sur tout qui ont vû quelle estoit ma force & mon adresse. Hé ! c'est moi , reprenoit le véritable *Parjen* , c'est moi qui ai fait ce que vous vous attribuez faussement. Une multitude prodigieuse de personnes qui entendoient ces discours , crurent que pour le coup *Mariadi ramen* ne se tireroit jamais d'une affaire si embarrassée ; néanmoins il fit bien-tost voir qu'il avoit des expédiens



toûjours prests pour éclaircir les faits les plus obscurs & les plus embroüillez : car voyant une pierre d'une grosseur énorme que plusieurs hommes auroient eu de la peine à mouvoir, il parla ainsi : Ce que vous dites l'un & l'autre, me met hors d'estat de rien décider, j'ai pourtant un moyen de connoître seurement la verité : celui qui est veritablement *Parjen* a la réputation d'avoir beaucoup de force & d'adresse : qu'il en donne une preuve, en soutenant cette pierre dans ses mains. Le veritable *Parjen* fit ses efforts pour remuer la pierre, & l'on fut surpris qu'effectivement il la souleva tant soit peu, mais de l'effort qu'il fit il tomba par terre. Il ne laissa pas d'estre applaudi de l'assemblée, qui jugea qu'il estoit le vrai *Parjen*. Le

350      *Lettres de quelques*  
faux *Parjen* s'estant approché à son tour de la pierre, il l'éleva dans ses mains comme il auroit fait une plume. Il n'en faut plus douter, s'écria-t-on alors, c'est celui-cy qui est le veritable *Parjen*. *Mariadi-ramen* au contraire, prononça en faveur du premier qui avoit simplement soulevé la pierre, & il en apporta aussi-tost la raison. Celui dit-il, qui le premier a soulevé la pierre, a fait ce qu'on peut faire humainement, quand on a des forces extraordinaires. Mais le second qui a pris cette pierre, qui l'a levée sans peine, & qui étoit prest de la jeter en l'air, est certainement un Demon ou un des Dieux subalternes qui a pris la figure de *Parjen*; car il n'y a point de mortel qui ose tenter de faire ce qu'il a fait. Le faux *Parjen* fut si con-

fus de se voir decouvert , qu'il disparut à l'instant. Cette fable a esté sans doute inventée pour faire connoistre jusqu'où alloit la sagacité de ce *Mariadi-ramen* : j'en ai retranché plusieurs circonstances rapportées par les Indiens , qui seroient plus ennuyeuses qu'elles ne vous feroient de plaisir.

Il y en a encore un nommé *Apachi* , dont les Indiens parlent souvent , c'estoit un homme à peu près semblable à nostre Esope : il estoit à la Cour d'un Roi des Indes , & avoit le talent de développer les énigmes les plus obscures , que les Rois de ce temps-là se proposoient les uns aux autres. Car on estoit obligé de découvrir le sens des énigmes , sur tout de celles qui estoient proposées par l'Empereur universel des Indes.

Il y avoit même des peines attachées à ceux qui ne pouvoient pas réussir. Mais comme cela ne regarde qu'indirectement les jugemens qu'ont porté les Anciens, je n'en toucherai rien icy.

Ces exemples font assez voir l'idée qu'ont les Indiens d'un Juge : ils triomphent quand ils expriment les qualitez qu'il doit avoir, & s'ils estoient aussi exacts dans la pratique que dans la speculation, je croi qu'ils ne cederoient gueres aux Européens. Un Juge, disent-ils, doit posséder la matiere dont il est question ; il doit sçavoir parfaitement toutes les maximes qui tiennent lieu de Droit : il doit estre homme de bien : il faut qu'il soit riche pour ne pas se laisser corrompre par l'argent ; il doit avoir plus de vingt



*Missionnaires de la C. de J.* 353  
ans , afin que l'indiscretion qui  
est si propre de la jeunesse , ne  
l'engage pas à précipiter ses dé-  
cisions : il doit avoir moins de  
soixante ans , parceque , disent-  
ils , l'esprit commence à s'affoi-  
blir dans les sexagenaires , & ils  
ne sont plus gueres capables d'u-  
ne grande application ; s'il est  
ami ou parent d'une des par-  
ties , il doit se desister de la  
qualité de Juge , de peur que la  
passion ne l'aveugle ; il ne doit  
jamais juger seul , quelque bon-  
ne intention & quelques lumie-  
res qu'il puisse avoir. Tout ce  
que je viens de dire est écrit en  
vers Grandoniques, c'est-à-dire,  
en langue *Samouferadam*. \*

Ils disent encore que la prin-  
cipale attention du Juge doit  
estre à bien examiner les té-  
moins , qu'il est facile de cor-

\* Langue des Sçavans.

rompre, & qui sont d'ordinaire très-adroits à faire des réponses équivoques, afin de pouvoir se disculper lorsqu'ils sont surpris dans un faux témoignage. Et en effet, les Indiens, je dis même ceux qui ont le moins d'esprit, feroient sur cela des leçons à ceux qui en Europe sont le plus accoutumés à déguiser la vérité. C'est pourquoi les Juges qui veulent s'instruire exactement de la vérité, ont soin de faire écrire les réponses que les témoins ont faites à leurs interrogations; ils les renvoyent ensuite, deux jours après ils les font revenir, & ils leur proposent les mêmes choses d'une manière un peu différente: & parceque les Juges sont communément aussi habiles que les témoins mêmes, ils tournent les réponses des témoins en toute sorte de sens,

afin de ne leur pas laisser la liberté d'expliquer ce qu'ils ont dit autrement que dans le sens naturel. Cela arrive, disent les Indiens, quand le Juge n'est pas gagné ; car s'il s'est laissé corrompre, il fera dire infailliblement aux témoins ce qu'il voudra.

La patience, la douceur, & sur tout une grande attention à ce que prescrivent les coutumes, sont encore recommandées aux Juges. Tous les vers Indiens sont remplis d'invectives contre un Juge qui n'écoute plus les Loix ; c'est un torrent impétueux, disent-ils, qui a rompu sa digue, & que rien ne peut plus arrêter : il ravage, il déssole ce qui se rencontre sur son passage.

Ils ont de même une espèce de proverbe qu'ils répètent

sans cesse : c'est qu'un Juge ne doit jamais regarder ni le visage ni la main des parties qui plaident. On étend l'explication de cette maxime à tout ce qui met quelque rapport d'union entre le Juge & la partie, comme sont la naissance, les alliances, les emplois. Il ne doit jamais regarder le visage des parties, & sur cela ils citent un quatrain qui est à peu près parmi eux, ce qu'estoient autrefois parmi nous les quatrains de Pibrac. En voici le sens : Un Roi qui est obligé de juger un procez entre un de ses sujets & un des Princes ses enfans, doit regarder le Prince son fils comme un de ses sujets, & le sujet comme son fils, de peur que l'affection naturelle ne le séduise : encore sera-ce beaucoup, si avec cette précaution l'amour propre par des retours



imperceptibles ne corrompt pas  
ses bonnes intentions. Je leur  
ai aussi entendu parler avec de  
grands éloges d'un Roi qui re-  
gnoit autrefois dans un siècle où  
l'on rendoit une exacte justice :  
il craignoit si fort de se laisser  
surprendre , que toutes les fois  
qu'il montoit sur son Trône pour  
juger quelque procès , il se fai-  
soit bander les yeux avant que  
les parties fussent arrivées , &  
lorsqu'elles estoient en sa pre-  
sence , il leur défendoit expres-  
sément de rien dire qui pût les  
designer ou les faire connoître.  
Aussi est-ce alors , ajoûtent-ils ,  
que les Dieux charmez de l'é-  
quité de ces Juges incorrupti-  
bles , descendoient sur la terre  
pour en estre les témoins , & ré-  
pandoient une pluie de fleurs  
sur leurs testes. Mais que nostre  
siècle est différent de ces siècles

358 *Lettres de quelques*  
heureux : on n'y voit plus que  
fraude & qu'injustice.

En second lieu, un Juge, disent les Indiens, ne doit pas regarder la main des parties ; c'est-à-dire, qu'il ne doit pas se laisser gagner par des presens, rien n'estant si indigne d'un homme en cette place, que de se livrer à une passion aussi basse que l'avarice. Voicy une de leurs Sentences : Quand vous allez visiter les Temples des Dieux, quand vous rendez vos devoirs aux Maistres qui vous ont enseigné, quand vous allez voir quelqu'un de vos parens ou de vos amis que vous n'avez pas vû depuis long - temps, vous faites bien de leur porter quelque present ; mais non pas quand vous allez voir vos Juges : ce seroit leur faire un affront.

Je me suis autrefois entretenu

avec un Indien qui passoit pour très - habile : l'entretien estant tombé sur le sujet dont je parle ; il me dit que cette maxime, qu'un Juge ne doit regarder ni la main ni le visage des parties, avoit à la verité un très - beau sens ; mais que la maxime contraire avoit encore un sens plus fin & plus délicat. Il soutenoit donc qu'un Juge devoit regarder le visage & la main de ceux qui plaident : il doit regarder le visage, parceque souvent le visage des clients & des témoins porte des marques presque certaines de ce qui se passe dans le fonds de leur ame, & donne de grandes ouvertures pour approfondir la verité. Les passions, poursuivoit-il, sont d'ordinaire si bien peintes dans les yeux & dans le reste du visage, qu'on y reconnoist aisément la haine,

l'amour, la colere, & les autres passions qu'on s'efforce de déguiser. Les traits en sont quelquefois si bien marquez, qu'ils contribuent beaucoup à dévoiler ce qu'on vouloit cacher, & quoique ces signes naturels ne soient pas toujours infailibles, ils peuvent estre cependant d'une grande utilité. Le visage qui se voit, disent les Indiens, est l'image de l'ame qui ne se voit pas. Un Juge, ajoûtoit-il, doit pareillement regarder la main, c'est-à-dire, les presens qu'on lui veut faire. Par-là il connoîtra, ou que le plaideur a mauvaise opinion de sa cause, ou qu'il se défie de l'équité de son Juge : & ces connoissances peuvent fort bien le diriger dans la suite du procez.

Les Livres Indiens sont remplis d'invectives & d'imprecations



tions contre les Juges iniques qui se laissent séduire ou qui vendent la justice. Voici le sens d'un de leurs quatrains : Le méchant Juge qui a condamné l'innocent, verra sa famille détruite, sa maison sera ruinée, les herbes & l'arbrisseau *eroucou* naîtront dans les chambres qu'il a habitées, & ses enfans mourront dans un âge encore tendre. Je n'aurois jamais fait si je voulois m'étendre plus au long sur cette matière : je passe à d'autres points qui ne sont pas moins importants.

Voici ce qu'ils pensent sur les témoins qu'un Juge est souvent obligé d'interroger. On doit se défier des témoins qui sont encore jeunes, ou qui passent soixante ans, & de ceux qui sont pauvres : Pour ce qui est des fem-

mes , il ne faut jamais les admettre , à moins qu'une nécessité absolue n'y oblige. Ils ont une plaisante idée du témoignage que portent les borgnes , les bossus , & ceux qui ont quelque difformité semblable. L'expérience , disent-ils , nous a appris que le témoignage de ces sortes de gens est toujours très-suspect , & qu'ils sont beaucoup plus faciles que d'autres à se laisser corrompre. J'ajouterai que les Européens ne sont nullement propres à recevoir le témoignage des Indiens , à moins qu'ils n'aient fait un long séjour aux Indes , & qu'ils ne possèdent parfaitement la langue : sans quoi ils seront toujours trompez par les réponses ambiguës qui leur seront faites.

Chaque Chef de Bourgade est le Juge naturel des procez.

qui s'élevent dans sa Bourgade : & afin que ce jugement se porte avec plus d'équité , il choisit trois ou quatre des habitans les plus expérimentez , qui sont comme ses assesseurs , & avec lesquels il prononce. Si celui qui est condamné n'est pas satisfait de la Sentence , il peut en appeller au *Maniacarrén*, c'est une espece d'Intendant qui a plusieurs Bourgades dans son gouvernement. Celui-ci prend aussi avec lui deux ou trois personnes qui l'aident à examiner l'affaire , & à la juger. Enfin on peut encore appeller de cette Sentence aux Officiers immédiats du Prince qui jugent en dernier ressort. Si c'est une affaire qui regarde la Caste , ce sont les Chefs des Castes qui la décident. Les parens peuvent aussi s'assembler dans ces occasions , & d'ordinai-

364    *Lettres de quelques*  
re ils jugent très. équitablement.  
Les *Gourous* , c'est-à-dire , les  
Peres spirituels , ( car les Gentils  
en ont aussi-bien que les Chre-  
tiens ) terminent une grande  
partie des procès qui s'élevent  
entre leurs disciples. Quelque-  
fois ceux qui sont en procès pren-  
nent des arbitres auxquels ils  
donnent le pouvoir de juger leur  
differend ; & alors ils acquies-  
cent à ce qu'ils ont décidé sans  
avoir recours à d'autres Juges.

De tous ces Juges il n'y a que  
les *Maniacarrens* qui prennent  
de l'argent , encore ne le font-  
ils pas toujours. Mais il y en a  
qui prennent le dixième de la  
somme qui fait la matiere du  
procez , c'est-à-dire , que si la  
somme est de cent écus , on en  
donne dix au *Maniacarren*.  
C'est d'ordinaire celui qui gagne  
sa cause qu'on oblige de payer



cette somme , celui qui la perd estant assez puni de payer ce qu'il doit. Pour ce qui est des *Gouroux* Payens , ils exigent bien davantage. Mais à les entendre , cet argent n'est point pour eux , il est destiné à des œuvres saintes & utiles au public.

Après vous avoir entretenu des Juges , il faut vous faire connoître , Monsieur , quel est le devoir des parties. Ceux qui ont un procez à soutenir , doivent plaider eux-mêmes leur cause , à moins que quelque ami ne leur rende ce service : Ils doivent se tenir dans une posture respectueuse en présence de leurs Juges : ils ne s'interrompent point, ils se contentent seulement de témoigner par un mouvement de teste qu'ils ont de quoi réfuter ce que dit la partie adverse.

Quand les Plaidoyers sont finis, on renvoye les parties & les témoins : alors le Juge & les Conseillers conferent ensemble, & quand ils sont d'accord sur ce qu'ils doivent prononcer, le Juge rappelle les parties, & leur signifie la Sentence. Vous voyez, Monsieur, que par-là on évite les lenteurs que la chicane a introduites, & que les frais de la justice vont à très-peu de chose. Aussi n'y a-t-il gueres de pays où l'on plaide à meilleur marché qu'aux Indes : pour peu que les Juges soient intégres, on est bien-tost hors de cour & de procez.

Comme la plûpart des procez aux Indes, roulent sur des dettes & sur des sommes empruntées qu'on differe trop longtemps de rendre, je ne puis me dispenser de vous expliquer la

maniere dont se font ces sortes d'emprunts. C'est la coutume que celui qui emprunte donne un *mourri*, c'est-à-dire, une obligation par laquelle il s'engage de payer à son créancier la somme empruntée avec les interets. Pour que cet Acte soit authentique, il doit estre signé au moins de trois témoins: l'on y marque le jour, le mois, l'année qu'on a receu l'argent, & combien on a promis d'interest par mois.

Les Indiens distinguent des interets de trois sortes; les uns qui sont vertu, d'autres qui sont peché, & d'autres qui ne sont ni peché ni vertu, car c'est ainsi qu'ils s'expriment. L'interest qui est vertu, est d'un pour cent chaque mois, c'est-à-dire, douze pour cent chaque année. Ils prétendent que ceux qui ne prennent

pas davantage , pratiquent un grand acte de vertu, parceque, disent ils, avec le peu de gain qu'ils font , ils soulagent la misere de ceux qui sont dans une necessité pressante. Ils parlent presque de cette maniere de prester comme d'une aumône. L'interest qui est peché , est de quatre pour cent chaque mois , c'est-à-dire , de quarante huit par an , en telle sorte qu'au bout de deux ans deux mois la somme a doublé. L'interest qui n'est ni vertu ni peché, est de deux pour cent chaque mois, c'est-à-dire, de vingt-quatre par an. Ceux qui prestant & ne prennent que l'interest qui est vertu , ne comptent point d'ordinaire ni le premier mois, ni celui où l'on paye : ils ne sont pas pourtant obligez d'user de cette indulgence , & lorsqu'ils relâchent ainsi de leurs droits ,



c'est un effet de leur générosité. Au reste, il ne leur vient pas même en pensée d'examiner s'il y a usure ou non dans cette sorte de prêt, ils croient avoir droit de faire valoir leur argent, & ils ne regardent comme défendu que l'interêt, qui de leur aveu même est peché.

Lorsqu'un créancier a attendu plusieurs mois, ou une ou deux années, il a droit d'arrêter son débiteur au nom du Prince, & sous peine d'être déclaré rebelle. Alors le débiteur est forcé de ne pas passer outre, jusqu'à ce qu'il ait satisfait celui à qui il doit. Cette coutume approche assez du cri de Haro qui est en usage en Normandie, par lequel on reclame le secours de la Justice, & l'on contraint le débiteur à venir devant le Juge. Icy le débiteur n'est pas encore

obligé de comparoître devant le Juge , parce que les premiers passans intercedent pour lui , & obligent le créancier de lui accorder encore quelques mois de terme. Ce temps expiré , le créancier peut encore arrêter le debiteur au nom du Prince. Il est surprenant de voir l'obéissance exacte de ceux qui sont ainsi arrêtez ; car non - seulement ils n'oseroient prendre la fuite , mais ils ne peuvent pas même ni boire ni manger , que le créancier ne leur en ait donné la permission. C'est alors qu'on le conduit devant le Juge , qui demande aussi quelque mois de delai. Pendant ce temps - là l'interêt court toujours. Enfin si le debiteur manque de payer au temps qu'on lui a prescrit , le Juge le condamne , le fait mettre en une espece de prison , &

fait vendre ses bœufs & ses meubles. Il est rare néanmoins qu'on tire la somme entière qui est dûë, on engage d'ordinaire le créancier à relâcher quelque chose des intérêts qu'il auroit droit d'exiger.

Lorsque quelqu'un est accusé d'un vol, & qu'il y a contre lui de forts préjugés, on l'oblige de prouver son innocence, en mettant sa main dans une chaudière d'huile bouillante. Dès qu'il en a retiré la main, on l'enveloppe d'un morceau de toile, & on y applique un cachet vers le poignet. Trois jours après on visite la main, & s'il n'y paroît aucune marque de brûlure, il est déclaré innocent. Cette épreuve est assez ordinaire aux Indes, & on y en voit plusieurs qui retirent de l'huile bouillante leur main très-saine.

Pour ne parler ici que des Chrestiens , il y en a qu'on a forcé de donner ce témoignage de leur innocence , & qui sans nous consulter sont allez dans les places publiques , & là à la vûë de tout le monde , ont enfoncé la main & le bras jusqu'au coude dans l'huile bouillante sans en estre tant soit peu brulez. J'ai examiné leur main & leur bras, sans y trouver la moindre impression de brulure.

J'ai connu autrefois un Chrestien qui ayant une femme très-sage , ne pouvoit s'oster de l'esprit qu'elle ne lui fust infidele. Les reproches sanglans qu'il lui faisoit sans cesse la réduisoient au desespoir. Un jour que cette pauvre femme estoit. pénétrée de douleur , elle dit à son mari qu'elle estoit preste de lui donner les preuves qu'il pouvoit de-



firer de son innocence. Le mari ferma la porte à l'instant , & ayant rempli un vase d'huile , il la fit bouillir , puis il ordonna à sa femme d'y mettre la main : elle obéit aussi-tôt , en disant , qu'elle ne la retireroit que quand il le lui auroit commandé. La fermeté de cette femme étonna son mari , il la laissa un peu de temps sans lui rien dire ; mais voyant qu'elle ne donnoit aucun signe de douleur , & que sa main n'estoit nullement brûlée , il se jetta à ses pieds & lui demanda pardon. Quatre ou cinq jours après il me vint trouver avec sa femme , & me raconta tout en pleurs ce qui lui estoit arrivé. J'interrogeai en particulier la femme , qui m'assura qu'elle n'avoit pas plus ressenti de douleur que si sa main eust été dans de l'eau tiède. On en croira ce

qu'on voudra , mais moi qui ai vû jusqu'où alloit la folle jalousie de cet homme , & la conviction qu'il eut depuis de la vertu de sa femme , je ne puis pas douter de la verité de ce fait.

Une femme Chrestienne d'une autre Bourgade ayant été suspecte à son mari , il l'accusa d'infidelité devant sa Caste , où les Gentils avoient tout pouvoir. Elle fut condamnée aussitost à marcher vingt pas portant dans l'extremité de la toile qui lui couvroit la teste , une trentaine de charbons ardens. Si la toile brûloit , elle devoit estre déclarée coupable. Elle porta ces charbons , & après avoir fait vingt pas , elle les jetta sur son accusateur. C'est une chose qui se passa à la vûe de plus de deux cens témoins. J'arrivai deux mois après dans cet-

*Missionnaires de la C. de J.* 375  
te Peuplade, & j'imposai au mari une pénitence proportionnée à la faute.

J'en sçai d'autres qu'on a contrainct de lécher avec la langue des tuiles en feu, & qui n'en ont point été brûlez. Quand les Gentils exigent l'épreuve de l'huile bouillante, ils font laver les mains à l'accusé, & ils lui coupent les ongles de peur qu'il n'ait quelque remède caché qui l'empêche de se brûler.

Ils ont recours encore à une autre épreuve qui est assez ordinaire. On prépare un grand vase rond à peu près comme une grosse boule, dont l'entrée est si étroite, que c'est tout ce qu'on peut faire d'y mettre le poing. On met dans ce vase un de ces gros serpens dont la morsure est mortelle, si on n'y remédie sur l'heure : on y met aussi un an-

neau. Ensuite on oblige ceux qui sont soupçonnez du vol de retirer l'anneau du vase. Le premier qui est mordu, est déclaré coupable.

Mais avant que d'en venir à ces extrémités, on prend de grandes précautions pour ne pas exposer trop légèrement les accusés à ces sortes d'épreuves : Si, par exemple, c'est un collier de grains d'or ou quelque autre bijou semblable qu'on a volé, on donne à trente ou quarante personnes des vases ronds à peu près comme une boule, à chacun le sien, afin que le voleur puisse y mettre secrètement le bijou : ces vases sont faits d'une matière assez aisée à se dissoudre dans l'eau : chacun va porter son vase dans une espèce de cuvette, on y delaye tous les vases, & l'on trouve ordinairement au



fond de la cuvette ce qui a été volé, sans qu'on puisse découvrir le voleur.

S'il s'agit d'un meurtre, & que la Loy du Talion ait lieu dans la Caste, cette loy s'observe dans toute la rigueur. La lettre du Pere Martin que vous pouvez lire dans le dixième Recueil des Lettres édifiantes & curieuses, vous en fournira plusieurs exemples. Cependant il ne faut pas s'imaginer que cette Loy du Talion regne dans toute la Caste des voleurs, elle n'est en usage que parmi ceux qui sont entre le Marava & le Maduré.

Les meurtres sont assez rares dans toute l'Inde, & de-là vient peut-estre qu'il y a si peu de justice pour ces sortes de crimes. Pourvû qu'on donne une certaine somme au Prince, cent Pagodes, par exemple, on ob-

tient aisément sa grace : & ce qui est surprenant , c'est que si quelque Officier même du Prince a esté tué , le meurtrier en sera quitte moyennant un present de mille écus. Il est permis au mari suivant les loix de tuer sa femme adultere & son complice , quand il peut les surprendre ensemble , mais il doit les tuer tous deux , & alors on ne peut point avoir d'action contre lui.

Ce n'est pas précisément la crainte des châtimens qui les retient dans le devoir : Sous le regne de la Princesse *Mangamal* qui s'estoit fait une loy de ne faire mourir personne ; on n'a pas vû de plus grands desordres que sous celui des autres Rois qui punissoient les coupables. S'il se trouvoit un Etat en Europe , où il n'y eust aucune peine

de mort , & où l'exil ne consistât , comme aux Indes , qu'à sortir par une porte de la Ville , & à rentrer par l'autre ; à quels excès ne s'y abandonneroit - on pas ?

Mais sous quelque Prince que ce soit , il n'est jamais permis aux Indes de faire mourir un Brame , de quelque crime qu'il soit coupable : on ne peut le punir qu'en lui arrachant les yeux. J'estois dans la Ville de *Trichirapali* lorsqu'on surprit deux Brames qui faisoient des sacrifices abominables pour procurer la mort de la Reine. On se contenta de leur arracher les yeux , encore cette exécution se fit-elle contre la volonté de la Reine , qui ne pouvoit se résoudre à permettre qu'on les punît. On voit pourtant dans l'Histoire des Rois de Maduré , que

quand ils estoient mécontens de quelques Brames, à la verité ils s'abstenoient de répandre leur sang, mais ils les faisoient environner d'une haye d'épines large de douze ou quinze pieds : cette haye estoit gardée par des soldats ; on diminuoit chaque jour ce qu'on leur donnoit à boire & à manger, & ainsi peu à peu le défaut d'alimens leur causoit la mort.

Voilà, Monsieur, une idée générale de la maniere dont la justice est administrée aux Indes. Je vais vous rapporter quelques-unes de leurs maximes, qui sont comme autant de loix qui les dirigent dans les jugemens qu'ils portent.





PREMIERE MAXIME.

*Quand il y a plusieurs enfans dans une maison, les enfans mâles sont les seuls heritiers ; les filles ne peuvent rien prétendre à l'héritage.*

J'ai souvent reproché aux Indiens que cette maxime paroïssoit injuste & contraire au droit naturel, puisque les filles ont le même pere & la même mere que leurs freres. Mais ils m'apportoient d'abord cette réponse générale, que c'est la coutume, & qu'une pareille coutume ayant esté introduite du consentement de la Nation, elle ne pouvoit estre injuste. Ils ajoûtoient, que les filles n'estoient pas à plaindre, parce que les peres & les meres, & à leur défaut les freres estoient obligez de les ma-

rier : qu'ainsi en les transferant dans une autre famille aussi noble que la leur ( car on ne peut pas se marier hors de sa Caste ) les avantages qu'une fille trouvoit dans cette famille où elle entroit , tenoit lieu de la part qu'elle auroit pû prétendre à l'heritage. Vous pouvez dire cela ; leur répondois-je , aux Européans qui habitent les costes , & qui ne connoissent que très-superficiellement vos coutumes ; mais non pas à moi , qui ai vécu tant d'années avec vous. Car enfin , leur repliquois - je , ne sont-ce pas les peres & les meres qui retirent tout l'avantage du mariage de leurs filles ? N'est-ce pas à eux que les maris portent la somme dont ils achètent la fille qui lui est destinée ? Car il est bon d'observer , que parmi les Indiens se marier & acheter

une femme, c'est la même chose ; aussi pour faire entendre qu'ils vont se marier, ils disent d'ordinaire qu'ils vont acheter une femme.

Cependant je ne dois pas dissimuler qu'ils ne répondent pas mal à cette difficulté. Voici ce qu'ils disent : la somme qui a été donnée par le mari à son beau-père, est presque toute employée à acheter des bijoux pour la nouvelle épouse. Ainsi on lui fait faire des pendants d'oreilles, des bracelets d'argent, des colliers meslez de corail & de grains d'or, des anneaux d'or & d'argent, suivant le rang & la noblesse de leurs Castes : ( & il est à remarquer que ces anneaux se mettent souvent aussi-bien aux doigts des pieds qu'aux doigts des mains.) Le reste de la somme, ajoutent.

ils , s'employe au festin du mariage ; & ce qu'il en coûte au pere de la fille , va souvent au de-là de ce qu'il a receu. Ceux qui en usent autrement sont méprisez : c'est pourquoi on reproche à quelques Brames leur avarice qui les porte à vendre leurs filles , sans presque rien employer pour elles de la somme qui leur a esté livrée. Ils répondent néanmoins , que l'emploi qu'ils en font est légitime , puis-que cet argent qu'ils reçoivent sert à marier leurs enfans mâles.

Je me souviens qu'ayant autrefois exposé en Europe cette coutume des Indiens , on se récria fort ; en disant , que rien n'estoit plus barbare , ni plus contraire aux loix de la nature. Cependant nous voyons quelque chose de semblable dans les  
livres



livres Sacrez : Il y est rapporté que les filles de Salphad après la mort de leur pere qui n'avoit point laissé d'enfans mâles , se presenterent à Moÿse & à Eleazar , & demanderent de recueillir l'heritage. Sur quoi le Sçavant Cornelius à lapide dit , que l'on doit conclure de ce passage que les filles chez les Juifs , quand elles avoient des freres , ne devoient avoir aucune part à l'heritage de leur pere. *Ex hoc loco colligitur quod apud Hebræos, si proles aliqua esset mascula, illa omnium erat hæres, ita ut filiæ nullam hereditatis partem adire possent.* C'est, ajoute cet Auteur , parceque les familles parmi les Israëlites estoient seulement nommées, distinguées, & conservées par les enfans mâles. Cette distinction fut ainsi établie par la Providence de Dieu,

Nomb. ch. 27.

v. 1.

afin que l'on pût connoître les successions des heritages , & de qui elles estoient sorties , & qu'on comprist clairement que le Redempteur estoit né des Juifs & de la famille de Juda , comme Dieu l'avoit promis à Jacob. Ainsi les filles parmi les Juifs ne devoient rien attendre de l'heritage de leur pere , supposé qu'elles eussent des freres , & même quand elles n'en avoient point , il n'estoit pas si clair qu'elles eussent droit d'y prétendre , puisqu'on voit que les filles de Salphad ayant demandé d'avoir chacune leur part à l'heritage , il fallut consulter Dieu , & attendre sa réponse qui leur fut favorable.

Les filles chez les Indiens sont de pire condition que chez les Juifs , puisque les filles Juives qui n'avoient pas de freres a-

voient droit à l'heritage ; au lieu que parmi les Indiens il y a une exclusion entiere pour les filles, bien qu'elles n'ayent pas de freres. Deux freres se marient ; l'un a un fils , & l'autre a une fille. Tout le bien qui devroit naturellement venir à la fille , va à son oncle ; mais aussi il contracte l'obligation de marier sa niece le plus avantageusement qu'il lui est possible.

Cependant il y a de petits Royaumes dans les Indes , où les Princesses ont de grands privileges , qui les mettent au dessus de leurs freres , parceque le droit de succeder ne vient que du costé de la mere. Si le Roi, par exemple , a une fille d'une femme qui soit de son sang , quoiqu'il ait un enfant mâle d'une autre femme de même Caste, ce sera la Princesse qui succede.

ra & à qui appartiendra l'héritage. Elle peut se marier à qui elle voudra, & quand son mari ne seroit pas du Sang Royal, ses enfans seront toujours Rois, parcequ'ils sont du Sang Royal du costé maternel, le pere n'étant compté pour rien, & le droit, comme je l'ai déjà dit, venant uniquement du costé de la mere.

On doit conclure de ce même principe, que si cette Princesse qui regne a un garçon & une fille, & qu'on ne puisse pas trouver une Princesse du Sang Roïal pour la marier au Prince, ce seront les enfans de la fille qui regneront préferablement aux enfans de son frere. Et quand ni le Prince ni la Princesse n'ont point d'enfans, comme cela est arrivé dans le Royaume de Travancor, on en cherche ailleurs



*Missionnaires de la C. de J.* 389  
qui soient issus du même sang :  
& cela se pratique , quoique le  
Roi ait des enfans de sa Caste ,  
s'ils ne sont pas du Sang Royal  
du costé de la mere. Quand ce  
sont les Reines qui ont la puis-  
sance absoluë , il y a toujours  
six ou sept personnes qui l'ai-  
dent à porter le fardeau du gou-  
vernement.

## SECONDE MAXIME.

*Ce n'est pas toujours le fils aîné des  
Rois & des Princes , des Pal-  
leacarrens , & des Chefs de  
Bourgade qui doit succeder aux  
Estats ou au gouvernement de  
son pere.*

Cette maxime qui regle la  
succession des Princes a besoin  
d'explication. Les Indiens dis-  
tinguent deux sortes de digni-  
tez : celles qui passent du pere

au fils, & celles qui sont seulement attachées à quelques personnes, sans qu'il soit nécessaire qu'elles passent à leurs enfans. Il n'est pas question de celles-ci, puisque le Prince peut en disposer à son gré & choisir qui il lui plaira. Mais il est question des Estats qui sont héréditaires. La coutume veut que les aînez succèdent, quand leurs bonnes qualités les en rendent capables. Mais lorsqu'ils ont peu d'esprit, & qu'ils semblent peu propres à bien gouverner ; & qu'au contraire le cadet a de grandes dispositions pour remplir les devoirs d'un Prince, le Roi dispose de telle sorte, qu'il fait tomber ses Estats au cadet. S'il ne le faisoit pas, les parens s'assembleroient après sa mort, & choisiroient le cadet ; & comme c'est une coutume établie, l'aîné a

*Missionnaires de la C. de J.* 391  
moins de peine à s'y conformer.  
Sa condition n'en est pas moins  
heureuse, car sans avoir les dé-  
gousts & les peines qui sont in-  
séparables de la Royauté, il en  
a les agrémens & les douceurs :  
on n'omet rien de ce qui peut  
lui adoucir la peine que lui cau-  
seroit une soumission forcée.

Ce qui se dit des Rois & des  
Princes doit s'entendre à pro-  
portion des *Palléacarrens* & des  
Chefs de Bourgade. Le cadet  
est toujours préféré à l'aîné,  
quand il a plus de mérite. On  
a vû avec admiration les deux  
freres Princes de *Tanjaor* gou-  
verner tous deux ensemble le  
pays qui leur a esté laissé par  
leur frere aîné qui n'avoit point  
d'enfans. Il est vrai que l'expé-  
rience leur ayant appris que cette  
autorité commune embarassoit  
leurs sujets ; ils ont partagé en-

392     *Lettres de quelques*  
tr'eux le Royaume de *Tanjaor*,  
mais ils ne laissent pas de demeurer ensemble dans le même Palais, & d'y vivre dans une parfaite union. Ils sont les enfans d'un frere du fameux Sivagi, si célèbre dans les Indes, pour avoir ébranlé le Trône des successeurs de Tamerlan.

La conduite que tiennent les Princes Mogols est bien différente : celui qui a des forces plus considerables & qui remporte la victoire sur ses freres, succede aux vastes Estats du Mogol. Il en coûte toujours la vie ou la prison aux vaincus. On dit qu'Aurengzebe ayant esté prié de déterminer celui de ses enfans qu'il croyoit le plus capable de lui succeder, il refusa de le faire, apportant pour raison, que c'estoit au Ciel à en décider. Il estoit monté lui-même sur le



Trône en faisant mourir ses freres, & en retenant prisonnier son propre pere, qu'il vouloit, disoit-il, décharger du poids du gouvernement. Etrange politique des Mogols qui réduit les freres à une espece de nécessité de s'égorger les uns les autres. Nos Princes Indiens abhorrent une si détestable maxime : il n'y a point de payis, où les freres soient plus unis.

### TROISIE'ME MAXIME.

*Quand les biens n'ont point esté partagez après la mort du Pere, tout le bien que peut avoir gagné un des enfans, doit estre mis à la masse commune, & estre partagé également.*

Cette maxime paroîtra étrange, mais elle est généralement suivie aux Indes ; & c'est suivant

cette regle qu'on termine une infinité de procez. Un exemple rendra la chose plus claire. Supposons qu'un Indien qui a cinq enfans laisse en mourant cent Pagodes, qui font cinq cens livres de nostre monnoye. Si l'on faisoit le partage, on devroit donner à chacun cent livres : mais si le partage ne se fait pas, comme il est très rare qu'on le fasse, sur tout quand quelqu'un des freres n'est pas marié, alors quoique l'aîné ait gagné dix mille Pagodes, il faut qu'il mette cette nouvelle somme à la masse commune, afin qu'elle soit partagée également à tous les freres. On assemble pour cela les parens & les amis : si l'aîné fait quelque résistance, il est toujours condamné par la maxime que j'explique.

Ils ont un autre usage que les

uns blâment, & que d'autres admirent. Lorsque parmi les freres il y en a quelqu'un qui a peu d'esprit, & que les autres en ont beaucoup, on fait le lot du premier beaucoup plus gros que celui des autres; parceque, disent-ils, celui qui n'a point d'esprit est incapable de faire valoir le bien qu'on lui laisse, au lieu que les autres qui ont du génie & du sçavoir faire, deviendront en peu de temps beaucoup plus riches que leur frere, auquel ils ont laissé la meilleure portion de l'héritage.

Il y a de certaines familles où l'on ne parle jamais de partage: les biens sont communs, & ils vivent dans une parfaite intelligence. Cela arrive lorsque quelqu'un de la famille est assez habile pour la faire subsister. C'est lui qui fait toute la dépense: il

est comme le supérieur des autres qui n'ont d'autre soin que de travailler sous ses ordres : il marie les fils & les petits-fils de ses freres, il pourvoit à leurs besoins, aux vêtemens, à la nourriture, &c. Ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'il se trouve quelquefois des femmes capables de gouverner ainsi plusieurs familles. J'en ai vû une qui estoit chargée de plus de quatre-vingt personnes qu'elle entretenoit des choses nécessaires à la vie. Il y a de ces familles où l'on n'a jamais fait de partage, & elles ne laissent pas d'estre aussi riches qu'on l'est communément aux Indes. Ceux qui composent ces familles dont l'union est si grande, sont dans une estime générale, & l'on s'empresse à entrer dans leur alliance. Ce détachement des biens de la terre qu'on



*Missionnaires de la C. de J. 397*  
voit parmi des Idolâtres , ne  
doit-il pas confondre tant de  
Chrestiens d'Europe , que le  
moindre interest divise , & en-  
gage dans des procez éternels ?

#### QUATRIE'ME MAXIME.

*Les enfans adoptifs entrent égale-  
ment dans le partage des biens  
avec les enfans des peres & me-  
res qui les ont adoptez.*

Quand un homme n'a point  
d'enfans , il en choisit souvent  
chez quelqu'un de ses parens  
qu'il adopte. Les cérémonies  
qu'on observe en cette occasion  
méritent d'estre rapportées. On  
fait une assemblée dans la mai-  
son des parens de celui qui adop-  
te : là on prépare un grand vase  
de cuivre de la figure de nos  
grands plats : on le place de tel-  
le sorte que l'enfant y puisse

mettre les deux pieds, & s'y tenir debout s'il en a la force. Ensuite le mari & la femme disent à peu près ce qui suit. Nous vous avertissons que n'ayant point d'enfant, nous souhaitons adopter celui que vous voyez. Nous le choisissons tellement pour nostre fils, que nos biens lui appartiendront désormais, comme si véritablement il estoit né de nous. Il n'a plus rien à espérer de celui qui estoit son pere naturel. En foy dequoi nous allons boire l'eau de Safran, si vous y consentez. Les assistans donnent leur consentement par un signe de teste : après quoi le mari & la femme se baissent en versant de l'eau dans laquelle on a délayé du Safran : ils en lavent les pieds de l'enfant, & ils boivent l'eau qui est restée dans le vase. On passe aussi-tost

un écrit où l'on marque ce qui s'est passé, & les témoins signent. Cet écrit s'appelle *Manchinircani-chitou*.

Si le mari & la femme ont dans la suite des enfans, ces enfans deviennent les cadets de celui qui a esté adopté, & celui-ci jouit des prérogatives de l'aîné, les loix ne mettant nulle différence entre l'enfant adopté & les veritables enfans. On a vu même souvent, que les peres & les meres avoient plus de tendresse pour le fils adoptif que pour leurs veritables enfans, s'imaginant que les Dieux touchez de la vertu qu'ils avoient pratiquée en faisant cette adoption, leur avoient accordé des enfans & des biens temporels, qu'ils n'auroient pas eus sans cela.

Il y a une autre espece d'adoption qui n'a pas les mêmes

avantages, mais qui ne laisse pas d'avoir quelque chose de singulier. Si un pere & une mere qui ont perdu leur enfant en voient un autre qui lui ressemble, ils le prient de les regarder comme estant maintenant son pere & sa mere : c'est à quoi l'enfant ne manque gueres de consentir ; & alors l'adoption est faite. Elle s'appelle dans la langue du pays *oppari pirieradou*. Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'un *Choutre* peut prendre par voye d'*oppari* un Brame pour son fils, s'il a des traits semblables à l'un de ses enfans morts, & ce Brame l'appellera son pere : cependant comme ils sont de Caste differente, ils ne mangeront jamais ensemble.

Ce qu'on dit du pere & de la mere à l'égard du fils adopté par *oppari*, doit se dire pareille-



ment des freres & des sœurs qui adoptent de la même façon celui ou celle qui ressemble ou au frere ou à la sœur que la mort leur a enlevé. Ils les traittent dans la suite comme freres & sœurs, ils les assistent dans l'occasion, ils prennent part aux avantages ou aux disgrâces qui leur arrivent. Les Indiens disent, que par - là ils soulagent beaucoup la douleur qu'ils ont de la mort de leurs plus proches parens, puisqu'ils trouvent dans ceux qu'ils adoptent d'autres enfans, d'autres freres, d'autres sœurs. Mais cette sorte de parenté finit par la mort de ceux qui ont adopté, & ne passe point à leurs enfans.



## CINQUIE'ME MAXIME.

*Les orphelins doivent estre traittez  
comme les enfans de ceux à qui  
on les confie.*

Un des plus sages Reglemens qui soit aux Indes regarde les orphelins. S'ils ont des oncles & des tantes ; comme ces oncles & ces tantes sont censez par la loy peres & meres des enfans de leurs freres & de leurs sœurs, ils sont élevez comme les autres enfans de la maison. Le pere putatif est obligé de les pourvoir de la même maniere que les autres enfans, de les marier quand ils sont en âge , & de faire les frais necessaires pour les mettre en estat de gagner leur vie.

C'est en conséquence de cette coutume que lorsqu'un homme a perdu sa femme, il fait ce

qui dépend de lui pour épouser la sœur de la défunte. Cette maxime leur paroît admirable, car disent-ils, par ce moyen il n'y a point de belle-mère, & les enfans de la sœur morte, deviennent toujours les enfans de la sœur vivante. On ne sçauroit les convaincre de l'équité de la loy Ecclesiastique, qui défend à un homme d'épouser en secondes nœces la sœur de sa femme défunte. Ne voyez-vous pas, « nous disent ils, que si cet homme ne se marie pas avec la « sœur de sa femme, il faudra « qu'il épouse une autre fille qui « sera une véritable marastre, « qui ne manquera pas de mal- « traiter les enfans de son ma- « ri pour avantager les siens : au « lieu que si la sœur de la défun- « te se marie avec son beau-fre- « re qui est veuf, les enfans de «

» la sœur aînée seront toujours  
» censez ses propres enfans.

Enfin , si les orphelins n'ont  
ni frere aîné, ni oncle, ni tante ,  
on fait une assemblée de parens  
qui choisissent quelqu'un qui ait  
soin d'eux. On écrit ce que le  
pere de l'orphelin a laissé , &  
on est obligé de le lui remettre  
aussi-tost qu'il est majeur. Ceux  
qui élèvent les orphelins , leur  
font gagner leur vie dez qu'ils  
sont en âge de travailler. S'ils  
ont de l'esprit , on les met à l'é-  
cole pour y apprendre à lire , à  
écrire , & à chiffrer.

#### SIXIE'ME MAXIME.

*Quelque crime qu'ayent commis  
les enfans à l'égard de leurs pe-  
res , ils ne peuvent jamais estre  
desheritez.*

Cette maxime , toute étrange



qu'elle paroist , arreste une infinité de procez. Il est souvent très-difficile de prouver en Europe qu'un pere qui deshérite son fils , ait eu une raison légitime de le faire. A la vérité ce pouvoir des peres & la crainte de l'exhérédation , peuvent contenir les enfans dans le devoir : mais on ne peut nier qu'il ne se trouve des occasions où la seule haine portent les peres à abuser de leur pouvoir.

Quoiqu'il en soit , les Indiens s'imaginent que leur coûtume est très-sage & remplie d'équité. Ainsi quand un fils auroit frappé son pere , qu'il l'auroit blessé , je dis plus , que dans un mouvement de colere il auroit même attenté à sa vie , sans pourtant executer son dessein , le pere est obligé de lui pardonner : & s'il arrivoit que le pere

declarât en mourant que quel-  
qu'un de ses enfans ne mérite  
pas d'avoir part à son héritage,  
à cause des mauvais traitemens  
qu'il en a receus ; les freres qui  
prétendroient exécuter la vo-  
lonté de leur pere , seroient con-  
damnez à tous les Tribunaux  
des Indes. Quand on dit aux  
Indiens qu'il est contre les bon-  
nes mœurs qu'un pere ne puisse  
pas priver de ses biens un fils in-  
grat qui l'a méprisé & insulté :  
ils répondent , que rien au con-  
traire n'est plus scandaleux que  
de voir mourir un pere avec des  
sentimens de haine pour ses en-  
fans. L'obligation d'un pere ,  
ajoutent-ils , est de pardonner à  
son fils , quelque ingrat , quel-  
que dénaturé qu'il soit : car en-  
fin , ce fils n'est-il pas né de son  
pere ? il en est donc une portion  
Hé quand est-ce qu'on a vû un

*Missionnaires de la C. de J. 407*

homme se couper la main droite , parcequ'elle a coupé la main gauche ?

C'est par la même raison que les enfans ne peuvent pas deshériter leur pere , quelque déraisonnable qu'il ait esté à leur égard. Ainsi un fils unique marié & qui meurt sans enfans avec beaucoup de bien , c'est son pere qui est son heritier , & il n'y a aucune raison qui puisse le priver de l'heritage.

### SEPTIE'ME MAXIME.

*Le pere est obligé de payer toutes les dettes que les enfans ont contractées ; & les enfans sont pareillement obligez de payer toutes les dettes de leur pere.*

Cette regle est générale , & sert à vuidier les procès qui touchent cette matiere. Cependant

de la maniere que les Indiens l'expliquent, elle a quelque chose qui surprend. Car enfin, selon cette coûtume, si un enfant est débauché, s'il emprunte à toutes mains, & qu'il donne des obligations en bonne forme, le pere est obligé de payer ses dettes. On a beau dire que le fils ne mérite nulle grace, puisque l'argent qu'il a emprunté n'a servi qu'à fomentier son libertinage : ils répondent, que la bonté d'un pere ne lui permet pas d'user de cette rigueur. La même regle s'observe à l'égard des dettes que contractent les peres ; les enfans sont pareillement obligez de les payer. Quand même on prouveroit que le pere a employé l'argent emprunté en des dépenses folles & indignes d'un honneste homme, quand même le fils renonceroit à



à l'heritage , il sera toujours condamné à payer les dettes de son pere.

Il faut raisonner de la même maniere des dettes qu'un des freres a contractées avant le partage des biens ; l'aîné est obligé de les payer , & celui qui a esté un dissipateur , ne laisse pas d'avoir sa part comme les autres à la masse commune. La raison de cette conduite est fondée sur cette maxime que les Indiens admirent ; sçavoir , qu'après la mort du pere , le fils aîné devient comme le pere de ses freres. Et en effet , les autres freres viennent se jeter à ses pieds , & lui il les regarde comme ses enfans. Ainsi comme le pere est obligé de payer les dettes de ses enfans , le frere aîné qui tient lieu de pere à ses freres , est pareillement obligé de payer leurs

410 *Lettres de quelques, &c.*  
dettes. Cela s'entend avant le  
partage, mais ce partage se fait  
tôûjours fort tard. Cette regle  
ne s'étend point aux filles : Le  
pere n'est point obligé de payer  
leurs dettes, ni le frere les det-  
tes de ses sœurs.

Ce sont, Monsieur, ces ma-  
ximes générales qui servent de  
loix aux Indes, & qui sont sui-  
vies dans l'administration de la  
Justice. Il y a d'autres loix par-  
ticulieres qui regardent chaque  
Caste : comme elles me mene-  
roient trop loin, elles pour-  
ront faire la matiere d'une au-  
tre lettre que j'aurai l'honneur  
de vous écrire. J'ai celui d'estre  
très - respectueusement, Mon-  
sieur, vostre, &c.



# LETTRE

DU PERE.

DOMENGE,

MISSIONNAIRE

DE LA COMPAGNIE DE JESUS.

A Nanyang-fou de la Province de  
Honan le 1. Juillet 1716.



MON REVEREND PERE,

*La paix de N. S.*

Je vais vous faire en peu de  
mots le recit d'une petite persé-

S ij

cution qui s'éleva sur la fin de l'année 1714. contre les Chrétiens de cette Ville ; par la miséricorde de Dieu elle n'a pas eu de suite fâcheuse. Le *Tchi-fou* \* n'eut pas plutôt pris possession de sa charge , qu'il se déchâna contre nostre sainte Religion ; il dit même en pleine audience qu'elle estoit mauvaise , & qu'il falloit la proscrire. Le *San-fou* , c'est-à-dire , son assesseur , dans le dessein de lui plaire , voulut engager le Chef des Lettrez à présenter une Requête signée de tous les Lettrez , par laquelle ils demanderoient la démolition de mon Eglise. Il n'y eut pas un seul des Lettrez qui ne refusât de la signer , soit que cette demande leur parût injuste , soit qu'ils craignissent que je ne les citasse

\* Gouverneur de la Ville.



*Missionnaires de la C. de J.* 413  
au Tribunal du Viceroy. Le  
*Tchi-fou* eut recours à un autre  
stratagême. Il défendit en gé-  
néral toutes les Sectes dans une  
Ordonnance qu'il publia, & au  
nombre des Sectes il compre-  
noit principalement la Religion  
Chrestienne. Il dressa une For-  
mule qu'il devoit faire signer à  
ceux qu'il contraindrait de re-  
noncer à la foy : cette formule  
estoit conceuë en ces termes :

Pour obéir à l'Ordonnance  
émanée du sage gouvernement  
du *Tchi-fou*, qui fait actuel-  
lement une recherche exacte  
des Sectes & des fausses doctri-  
nes, Je N. atteste qu'ayant  
embrassé par mégarde & mal  
à propos la Religion du Sei-  
gneur du Ciel, je renonce de  
mon plein gré à cette Religion,  
& cela pour me conformer  
à ladite Ordonnance. Mon

» témoignage est sincere & nul-  
» lement équivoque. Je renon-  
» ce en même-temps à toutes les  
» fausses doctrines. Signé N. la 55<sup>e</sup>  
» année de *Cam-hi* tel jour de tel-  
» le Lune. Après quoi suivoit la  
signature du Chef du quartier,  
& des voisins qui se faisoient cau-  
tion pour celui qui avoit signé  
l'Ordonnance.

Le *Tchi-fou* fit venir les Chefs  
de quartier, & il leur ordonna  
d'avoir soin qu'il ne se fît aucu-  
ne assemblée dans mon Eglise,  
& d'empêcher qu'on ne mist des  
croix aux portes des maisons.

Il y eut deux Chrestiens qui  
furent intimidés par les mena-  
ces du Mandarin, & qui eurent  
la foiblesse de se conformer à  
ses ordres. L'un a déjà recon-  
nu publiquement le crime de  
son Apostasie, & en a deman-  
dé pardon à Dieu, en ré-

pendant un torrent de larmes. L'autre avoit fait paroître d'abord une constance admirable : il vouloit , disoit-il , mourir martyr : les coups de bastonade & le bannissement dont il estoit menacé ne l'effrayoient point. Mais la grace du martyre n'estoit point pour un présomp-tueux qui avoit mené une vie fort tiede depuis son Baptême. Il succomba du moins à l'extérieur : & depuis il s'est retiré à Pekin , où je ne doute pas qu'il ne fasse une sévère pénitence de sa faute , & qu'il ne revienne ici dans la suite plus humble & plus fervent.

Cet orage excité par le *Tchifox* n'a nullement décrédité nostre sainte Religion , comme il y avoit lieu de le craindre. Ce Mandarin avoit fait paroître trop de passion ; & ce qu'il y a-

voit d'honnêtes gens dans la Ville, blâmoient hautement sa conduite, & rendoient ce témoignage à la doctrine que nous prêchons, qu'elle est sainte, & tout à fait conforme à la raison.

Un incident qui fut sans doute ménagé par la Providence, acheva de déconcerter le *Tchifou*. Les gens du Tribunal étant occupés bien avant dans la nuit à tirer des copies de la Formule dont je viens de parler, il se fit un vol & un meurtre dans la Ville. Le lendemain on disoit publiquement dans les rues, que c'étoit une chose honteuse qu'on travaillât toute la nuit aux moyens de proscrire une Religion qui ne fait aucun mal, tandis qu'on veilloit si peu à la sécurité des habitans. Si dans cette circonstance j'étois allé à la Ca-



pitale pour me plaindre au Viceroy, comme quelques Chrétiens vouloient m'y engager, le *Tchi-fou* en seroit peut-estre mort de chagrin, dans l'appréhension où il auroit esté que je ne vinssse à révéler le meurtre, avant qu'on en eust découvert l'auteur : Mais un pareil dessein est bien éloigné d'un Missionnaire, à qui Jésus-Christ n'a laissé en partage que la douceur & la patience. Je songeai donc à ramasser & à consoler mon petit troupeau, lui faisant connoître le prix des souffrances, & l'obligation indispensable aux Chrétiens de pardonner à leurs ennemis, & de prier Dieu pour leur conversion.

Les Chefs de quartier comprirent bien tost qu'ils ne pouvoient plus rien entreprendre contre moi ni contre mon Eglise.

se : de sorte que cette persécution , si on peut l'appeller ainsi , fut éteinte presque dans sa naissance. Cependant quelques Officiers du Tribunal vinrent un Dimanche à mon Eglise pour examiner s'il ne s'y tenoit point d'assemblée : outre qu'ils y vinrent de trop grand matin pour la saison , les voisins y accoururent , & firent mon apologie & celle de mes Catéchistes en des termes si honorables , que les Officiers se retirèrent confus ; & je ne croi pas que l'envie leur prenne désormais de faire une seconde visite de mon Eglise.

Un de mes plus fervens Néophytes ressentit le contrecoup de la haine que le *Tchi-fou* avoit fait paroître contre la Religion. C'estoit un homme d'âge & d'une vie très-exemplaire ; il estoit malade , & sa maladie dé-

*Missionnaires de la C. de F.* 419  
généroit visiblement en phty-  
sie. Une veuve ennemie déclai-  
rée du Christianisme chez qui il  
logeoit, n'eut pas plutôt appris  
ce qui se passoit au Tribunal,  
qu'elle l'accabla d'injures, & lui  
ordonna d'aller mourir hors de  
sa maison, à moins qu'il ne re-  
nonçât sur le champ à sa foy.  
Ce bon viellard ne balançoit  
point : il partagea comme il put  
sa famille chez plusieurs de ses  
parens, & il vint me trouver à  
l'Eglise, où je lui donnai une  
retraite jusqu'après le nouvel an  
Chinois. Il se retira ensuite chez  
un de ses freres, & s'affoiblissant  
de plus en plus, il y mourut en  
prédestiné.

Peu après le procédé inique  
du *Tchi-fou*, plusieurs Lettrez  
de la Ville & de la campagne  
vinrent me trouver, & me de-  
mander des Livres qui leur en-

seignassent nostre sainte loy : le peuple vint à son ordinaire pour se faire instruire : Une veuve de la premiere qualité, dont le mari a esté Général d'armes dans la Province, me rendit visite deux mois après avec une suite de quinze personnes. Elle me pria de l'entretenir de la Religion : nostre entretien fut très-long, & elle en parut si satisfaite, qu'elle permit à une de ses suivantes de se faire Chrestienne. Une autre veuve dont le mari a esté Mandarin des Lettrez de cette Ville, a receu depuis le Baptême, aussi-bien que son fils qu'elle avoit amené avec elle.

Un jeune Etudiant qui est marié, vint pareillement me demander le Baptême, cinq ou six mois après l'éclat qu'avoit fait le Tribunal, où son pere a un emploi. Je le refusai honnestement, sous



prétexte qu'il n'estoit pas encore assez instruit. Il est revenu cette année me faire de nouvelles instances , & il a parfaitement répondu aux questions que je lui ai faites. Mes Catéchistes lui ont représenté qu'il y avoit un obstacle à son Baptême , que son pere estoit Officier du *Tchi - fou* ; qu'il avoit un grand pere âgé de plus de 80. ans qui estoit sur le point de mourir , & qu'infailiblement on l'obligerait de faire quelque superstition à ses funérailles. Sur cela le jeune homme pria deux de mes Catéchistes de le suivre : il les mena dans sa maison , & il tira de son pere & de son grand-pere un écrit par lequel ils consentoient que leur fils & sa femme embrassassent la loy Chrestienne , & s'engageoient à ne point exiger ni de l'un ni de l'au-

tre aucune des cérémonies superstitieuses qui sont en usage parmi les seuls Gentils , & que les Chrestiens détestent. Je ne pus alors me défendre de lui accorder le Baptême , & depuis qu'il la receu , il est très-affidu à l'Eglise. Voici le Certificat tel qu'il me le mit en main.

» Nous N. N. certifions que  
 » nostre petit - fils N. desirant  
 » avec sa femme d'entrer dans  
 » la Religion du Seigneur du  
 » Ciel pour le servir , il lui sera  
 » libre de la professer sans ja-  
 » mais l'enfreindre , & que quel-  
 » ques cérémonies qu'on fasse  
 » d'ici à cent ans pour son pere  
 » & son grand - pere , comme  
 » d'aller aux *Miao* \* &c. il n'y  
 » sera nullement obligé. Et par-  
 » ce que peut-estre le pere spiri-  
 » tuel des Chrestiens ne le vou-

\* Temple d'Idoles.

droit pas croire , nous avons “  
donné ce Certificat en pre- “  
sence de N. N. l’an 55. de “  
*Cam-hi* 20<sup>e</sup>. de la 3<sup>e</sup>. Lune. “

Ce qui m’a rempli de conso-  
lation, c’est qu’un grand nombre  
de Chrestiens que je baptisai à  
vingt lieuës d’ici dans la même  
année 1714. sont tous demeu-  
rez fermes dans leur foy, non-  
obstant les faux bruits que ré-  
pandoient les Infideles , à des-  
sein de les pervertir. Le Caté-  
chiste qui prend soin de leur in-  
struction , y a beaucoup contri-  
bué en les rassemblant souvent,  
& leur faisant de fréquentes ex-  
hortations. Il se détermina mê-  
me à présenter une Requête au  
*Tchi-fou* , ( c’est ainsi qu’on ap-  
pelle le Gouverneur d’une Ville  
du 3<sup>e</sup>. ordre. ) Il expliquoit en  
peu de mots dans cette Requê-  
te les principes de la Religion

Chrestienne. Le Mandarin la lut , & lui fit cette réponse : *Ching bien tchi tao tsiou chi leo*, c'est-à-dire , vostre loy est la doctrine des saints & des sages , vous faites bien de la suivre.

Pour comble de bonheur le *Tchi - fou* vient d'estre envoyé par le Viceroy pour conduire des mules sur les frontieres de *Chensi* : & le *Sanfou* ayant esté pareillement nommé pour escorter le tribut de la Province jusqu'à Pekin , a esté volé en chemin , & cassé de son emploi.

C'est ainsi que s'est terminé cet orage , qui n'a servi qu'à inspirer plus de ferveur à nos Chrestiens , & qu'à les rendre plus assidus aux exercices de pieté qui se pratiquent dans mon Eglise.

Dans la même année 1714. la divine Providence m'ouvrit une



*Missionnaires de la C. de F.* 425  
grande & belle Mission dans le  
ressort de *Juning-fou*. C'est une  
Ville du troisieme ordre qui  
n'est qu'à 50. lieues à l'Est de  
*Nanyang-fou*. Voici comment la  
chose se passa. A peine avois-je  
demeuré un an à *Nanyang-fou*  
que dix Chinois, cinq du ressort  
de cette Ville, & cinq du ressort  
de *Juning-fou* vinrent me deman-  
der le Baptême : c'estoit le jour  
de l'octave des Rois. Celui qui  
me les amenoit les avoit fort  
bien instruits. Il me vint en pen-  
sée d'aller dans leur pays, dans  
l'espérance d'y instruire & d'y  
baptiser leurs femmes & leurs  
enfans. Je leur en fis la propo-  
sition comme au hasard, & je  
leur donnai le temps de délibé-  
rer pour m'en dire ensuite leur  
avis. Le lendemain qui estoit un  
Dimanche, ils me dirent que si  
je voulois prendre la peine d'al-

ler chez eux , j'y trouverois plus de quarante familles bien instruites & disposées à estre régénérées dans les eaux du Baptême. Il n'en fallut pas davantage pour me déterminer à ce voïage. Je partis dez le Lundi matin avec ces bonnes gens. Après vingt lieuës de marche, ceux de *Juning-fou* prirent les devants pour donner avis de mon arrivée. J'allai ce jour-là à un village qui est du ressort de *Nanyang-fou*. Là je baptisai environ dix - huit familles qui faisoient quatre - vingt - dix - huit personnes. Ce sont les Chrétiens dont j'ai déjà parlé qui n'ont point esté ébranlez dans leur foy, malgré les bruits qu'on faisoit courir de la persécution. De-là je passai à *Juning-fou*. On m'attendoit dans cinq villages qui sont peu éloignez les uns des

autres : J'y trouvai en effet un grand peuple qui soupiroit après le Baptême. Le matin je baptisois les hommes & le soir les femmes. Je comptai dans ces cinq villages , trois cens cinquante personnes qui receurent la grace du Baptême. Quelques autres qui n'estoient pas encore assez instruits , furent differez à un autre temps. Après avoir établi un ordre pour le gouvernement de cette Chrestienté naissante, je réglai le temps des assemblées, je laissai des Livres, des Images, & quelques petits meubles de dévotion pour chaque famille, & je retournai à *Nanyang-fou*.

Cette année j'ai fait une autre excursion d'environ cent quarante lieuës, qui a duré près de trois mois, dans laquelle j'ai visité mes Chrestiens de l'un & de l'autre ressort. J'y ai trouvé

beaucoup de ferveur parmi les nouveaux Fideles, & le nombre en est augmenté de cinq cens soixante & dix que j'y ai baptisez. Enfin, j'ai terminé la Mission de *Juning-fou* par la conversion de tout un village composé d'environ dix familles. A peine eurent-ils reçu le Baptême qu'ils coururent en foule vers leur *Miao* pour le détruire. Ce Temple n'avoit pas beaucoup d'apparence, mais il estoit situé fort avantageusement. Les enfans se signalerent dans cette démolition : Je prenois un plaisir singulier à les voir mettre en pieces chaque Idole, en disant par maniere d'insulte : Tu nous « as trompé jusqu'ici, mais main- « tenant un rayon de la lumiere « celeste nous a éclairés, & tu « ne nous tromperas plus. J'ai « lieu de croire que Dieu aura

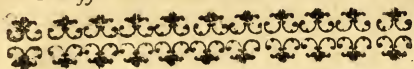


dans ce village un bon nombre de fideles adorateurs:

Ce que je viens de dire de la Mission de *Juning fou* fait assez connoître que la présence d'un Missionnaire y sera desormais necessaire. L'eloignement où elle est de *Nanyang-fou*, ne permet au Missionnaire d'y aller qu'une fois l'an. Outre les frais d'un pareil voyage, il n'y peut faire que peu de séjour. Ainsi les nouveaux Chrestiens manquent d'instruction, & les moribonds des derniers secours de l'Eglise. Ce furent les P. P. Regis & de Mailla qui acheterent l'Eglise où je suis, lorsqu'ils furent envoyez par l'Empereur pour faire la Carte de cette Province: elle leur coûta seize cens francs. De qui Dieu se servira-t-il pour procurer le même avantage aux Chrestiens de *Ju-*

430 *Lettres de quelques*  
*ning-fou* ? C'est un ouvrage qui  
produiroit la conversion & le  
salut de plusieurs milliers d'In-  
fideles. Aidez-moi du secours  
de vos prieres , en l'union des-  
quelles je suis, &c.





## EXTRAITS

*De quelques Lettres écrites ces  
années dernières de la Chine  
& des Indes.*

---

DU PERE PARENNIN.

*A Pekin le 27. Mars 1715.*

J'Eus l'honneur de vous écrire  
il y a environ un mois de *Geholl*, & je vous mandois que le  
Frere Bernard Rhodes âgé de  
plus de soixante & dix ans n'é-  
toit plus en estat de continuer  
ses longs voyages de Tartarie à  
la suite de l'Empereur. Je ne sça-  
vois pas pour lors que c'estoit-  
là le dernier voyage que nous  
ferions ensemble. Le Seigneur

a voulu le récompenser & nous affliger, en l'enlevant le 10<sup>e</sup>. de ce mois à une journée de Pekin. Cette perte a esté très sensible, non - seulement aux Missionnaires & aux Chrestiens, mais encore aux Infideles.

Avant que d'entrer dans cette Mission, il avoit déjà passé plusieurs années dans celle des Indes. Les Hollandois ayant assiégé & pris Pontichery, il fut fait prisonnier de guerre avec le feu P. Tachard, & conduit en Hollande aux prisons d'Amsterdam, où il attendit patiemment l'échange des prisonniers. Quand il fut arrivé à Paris, il se consacra de nouveau aux Missions, & après tant de fatigues essuyées, il ne balançoit point d'entreprendre le voyage de la Chine, & plus long & plus dangereux que ceux qu'il avoit faits.



Il s'embarqua donc avec le P. Pelisson, sur un petit Bâtiment nommé le petit Saint Jean : ils passerent au Brasil, de-là ils touchèrent à l'Isle d'Anjouan. Des Flibustiers qui occupoient l'Isle ayant pris ce qu'ils avoient, ils continuerent comme ils purent leur voyage jusqu'aux Indes. L'année suivante ils s'embarquerent sur des Vaisseaux Anglois, & ils arriverent heureusement l'an 1699. à *Hia-men* qui est un Port de la Province de *Fó-kien*, d'où le Frere Rhodes fut conduit à la Cour par les Mandarins que l'Empereur avoit chargés de cette commission.

La douceur, la modestie, & l'humilité qui éclatoit dans ses discours & dans ses actions, lui attirerent d'abord l'estime & l'amitié des Chinois : mais quand ses talens furent connus, & que

l'expérience eut fait voir quelle estoit son habileté dans la Chirurgie, dans la Pharmacie, & même dans la connoissance du poulx & des maladies, on l'estima bien davantage. L'Empereur lui confia plusieurs maladies auxquels il s'interessoit, & que les Médecins Chinois n'avoient pû guérir. Le Frere Rhodes leur rendit la santé, & l'Empereur témoigna combien il en estoit satisfait.

Les Mandarins du Palais qui estoient chargez de rendre compte à l'Empereur des cures que faisoit le frere Rhodes, revinrent bientôt de la folle prévention qu'ont presque tous les Chinois contre les Médecins étrangers; prévention que les Médecins de la Chine ont grand soin d'entretenir. Ils le prièrent de voir quelques-uns de leurs

domestiques qui estoient malades, & ils furent si contens de ses services, que dans la suite ils mirent en lui leur confiance, & ne voulurent point avoir d'autre Médecin. Qu'il y a de différence, me disoient-ils souvent, entre ce Médecin Européan & les Médecins de nostre Nation. Ceux-ci mentent hardiment, & entreprennent également, au grand péril des malades, de donner des remèdes pour des maladies qu'ils ne connoissent pas, comme pour celles qu'ils connoissent: Si l'on paroist se défier de leurs ordonnances, ils nous inondent d'un deluge de mots barbares auxquels nous ne comprenons rien. En un mot, ils n'ont que le talent & l'adresse de tirer une bonne somme du malade avant que de l'envoyer

» au tombeau. Celui-là au con-  
» traire parle peu , promet peu ,  
» & fait beaucoup. S'il dit qu'il  
» n'y a rien à craindre , nous pou-  
» vons compter sur ce qu'il nous  
» dit , & il ne se trompe point.  
» S'il a de la peine à nous répon-  
» dre , s'il a un air triste , c'est un  
» signe de mort ; & une conti-  
» nuelle expérience nous a con-  
» vaincus de la certitude avec  
» laquelle il prononçoit sur les  
» diverses maladies. Mais ce que  
» nous admirons davantage ,  
» c'est sa patience & sa douceur :  
» rien ne le rebute , il est tou-  
» jours le même. Sa charité s'é-  
» tend indifféremment à tout le  
» monde , aux pauvres comme  
» aux riches. Au sortir de nos  
» appartemens , il va dans nos  
» écuries visiter nos domesti-  
» ques : il les traite , il les con-  
» sole , il les guérit. La seule cho-



se qui nous fait de la peine , «  
c'est que nous ne sçaurions l'en- «  
gager à recevoir la moindre «  
bagatelle : lui en faire seule- «  
ment la proposition , c'est le «  
chagriner , c'est l'obliger de «  
prendre la fuite. «

En effet, il visitoit encore plus  
volontiers les pauvres que les  
grands Seigneurs: Il quittoit tout  
dès qu'ils le demandoient. Quand  
il n'avoit plus de remedes, il en  
composoit exprès pour eux.  
Plusieurs venoient à nostre por-  
te en demander, il ne refusoit  
personne, il en laissoit à distri-  
buer pendant son absence. Des  
familles entieres doivent leur  
conversion à ses soins charita-  
bles. A combien de petits en-  
fans même du Sang Royal, n'a-  
t-il pas ouvert la porte du Ciel,  
quand il ne pouvoit pas leur ren-  
dre la santé du corps par le

438      *Lettres de quelques*  
moyen de ses remedes?

Je me suis trouvé avec lui à la suite de l'Empereur dans plus de dix voyages, dont la plupart ont esté de six mois. C'est-là qu'il exerçoit sa profession selon l'entenduë de son zele. J'estois témoin qu'il estoit occupé presque tout le jour à traiter les pauvres malades : car combien n'y en a-t-il pas dans une suite de plus de trente mille personnes ; & parmi ces malades, ceux qui faisoient le plus d'horreur & qui causoient le plus de dégoust, estoient les premiers objets de sa charité. J'ai entendu plus d'une fois les Chinois se récrier avec admiration : Ah ! qu'il est extraordinaire de voir un étranger faire gratuitement, ce que nos Médecins les plus intéressés ne feroient pas même pour de l'argent ! Un homme

de qualité qui est idolâtre, me dit un jour que c'estoit grand dommage que le Frere Rhodes ne fût pas Chinois ; S'il estoit « né parmi nous, disoit-il, ce seroit un grand saint, & on élèveroit plus d'un monument à sa gloire. Je pris de-là occasion « de lui expliquer les motifs bien plus relevez qui faisoient agir le Frere Rhodes, & je m'étendis assez au long sur les vûës qui nous avoient portez à quitter nostre terre natale pour venir à la Chine. Ce que je lui dis lui parut admirable, il nous donna de grands éloges, mais il n'alla pas plus loin, & il ne songea nullement à se convertir.

C'est sur tout dans ce dernier voyage que le Frere Rhodes a travaillé au de-là de ses forces. Jamais il n'y eut plus de malades ; en moins de quatre mois

il épuisa les quaiſſes pleines de remedes que l'Empereur avoit fait apporter à *Geho-ell* ſelon ſa coûtume : Il en donna des ſiens, & ceux-ci ayant manqué, il en fit venir d'autres de noſtre maiſon de Pekin. Vers la fin du mois de Juin juſqu'au 25. Juillet, l'Empereur eut une tumeur fâcheuſe ſur la levre ſupérieure. Il appella le F. Rhodes pour le traiter, & moi pour lui ſervir d'interprete ; quelques années auparavant il avoit donné des preuves de ſon habileté, en guériffant Sa Majeſté de violentes palpitations de cœur qui faiſoient craindre pour ſa vie, & auſquelles la Médecine Chinoiſe n'avoit point de remedes. Le Frere Rhodes s'acquitta de ce nouveau devoir à la ſatisfaction de l'Empereur, qui fut parfaitement guéri. Mais lui-même il ſe trouva incommodé



de ce qu'il avoit eu à souffrir pendant le temps que dura cette cure. Il lui falloit depuis le matin jusqu'à la nuit demeurer dans le Palais, resserré dans une petite chambre, pour éviter de voir les femmes & d'en estre veu, marcher à pied une demie-lieuë lorsqu'il venoit au Palais & qu'il en sortoit; & cela durant les plus grandes chaleurs de l'esté. Ces fatigues affoiblirent extrêmement un vieillard qui estoit déjà très infirme. Cependant il se trouva mieux vers la mi-Octobre: c'estoit le temps auquel l'Empereur avoit accoûtumé de retourner à Pekin: mais des raisons particulières l'obligerent cette année-là de prolonger son voyage de quinze jours. La saison changea tout à coup, le vent de Nord commença à souffler, & en peu de jours tout fut gla-

cé à *Geha-ell*. Le Frere Rhodes fut saisi d'un froid si subit, il lui prit un catarre accompagné de fièvre. Il ne laissoit pas de traiter les malades, & l'on s'empressoit d'autant plus à avoir recours à lui, que le départ de l'Empereur estoit plus proche. Je lui proposai d'user de quelques remedes. Je ferai ce qu'il vous plaira, me répondit-il, mais si vous voulez que je vous dise franchement ce que je pense, je croi les remedes inutilés : mes voyages de Tartarie sont finis, & il faut me préparer à celui de l'éternité.

Bien qu'il se disposât depuis long-temps à la mort, & que sa vie ne fût qu'un exercice continuél de charité & d'oraison, il se confessa le Vendredy, & receut N. S. dans la petite Chapelle où je disois la Messe. Le

Dimanche il fit la même chose, & le mardy suivant nous partîmes. Deux jours après se trouvant extrêmement foible, il me fit une confession générale avec les sentimens d'un Prédéstiné, & avec une résignation parfaite à la volonté de Dieu. L'Empereur lui fit prendre les devants, & ordonna au P. Tillisk Jesuite Allemand de l'accompagner. S. M. me retint auprès d'elle, parceque sçachant mieux la langue Chinoise, j'estois plus en estat de lui répondre. Le mal augmenta de plus en plus, & sa foiblesse devint extrême. Il conserva néanmoins la connoissance jusqu'au dernier soupir. Il mourut le 10. de Novembre à huit heures du matin en recitant les Litanies de la sainte Vierge, & n'estant qu'à une journée de Pekin.

Le P. Tillisk fit porter le corps

au lieu destiné à nostre sépulture, qui est hors de la Ville. Tous les Jesuites de Pekin allerent le recevoir, & après les prieres ordinaires, ils l'enterrent le 25<sup>e</sup> du même mois : Les pleurs & les gémissemens d'une foule de Chrestiens & d'Infideles redoublerent la douleur que nous avions de le perdre. Ce qui nous console, c'est que nous sommes persuadez qu'il est allé recevoir la récompense de ses longs travaux & de sa sainte vie. Il estoit doux, modeste, humble, patient, fidele observateur de nos Regles, affable, toûjours prest à obliger, infatigable dans le travail & dans le soin qu'il prenoit des pauvres. Enfin, pendant seize ans que j'ai vécu avec lui, je n'ai jamais vû personne qui ne m'ait fait son éloge.

A mon retour de Tartarie j'ai



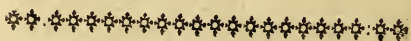
lû dans le dixième volume des Lettres édifiantes & curieuses un extrait d'une de mes lettres, dans laquelle je parlois d'une Mission naissante que j'avois formée à *Coupe-keu* au passage de la grande muraille. J'ajouterai ici que depuis ce temps-là Dieu y a donné sa bénédiction : ce n'est plus une Mission commencée, c'est une Mission établie, & où l'on trouve beaucoup de ferveur. L'Eglise que j'avois fait bâtir, est maintenant trop petite : elle ne peut pas même avec la cour contenir la moitié des hommes. En passant par-là le mois dernier, j'en baptisai encore plus de trente. Ces bonnes gens me proposèrent d'abandonner cette Eglise aux femmes pour y tenir leurs assemblées, & d'en bâtir une autre beaucoup plus grande pour les hommes. Ils offrirent

même d'y contribuer selon leurs forces : mais ce qu'ils peuvent est fort peu de chose ; comme ils sont la plûpart soldats, ils n'ont pour tout bien que leur paye qui est assez modique. J'allai voir une maison qui est assez propre à ce dessein : elle coûtera 5. ou 600. Tael, qui ne sont pas aisez à trouver. Nous ferons ce que nous pourrons avec le secours de la Providence.

Ces nouveaux Fideles sont remplis de pieté. Comme ils sont plus maîtres de leur temps que les gens de commerce , ils ne manquent pas d'aller tous les jours à l'Eglise où les Chefs les instruisent. Ils recitent soir & matin la Priere au son des instrumens ; ils en ont acheté pour plus de cinquante écus , & ont appris à en jouer à de jeunes Chrestiens. Ils ont pareillement

acheté un lieu pour leur sépulture, & les ornemens nécessaires pour enterrer les morts avec décence. Comme je ne puis visiter cette Chrestienté qu'en passant, il n'y a alors qu'une partie des Chrestiens qui se confessent & qui communient. Le P. Contancin y va de temps en temps pour suppléer à ce que je n'ai pû faire : il doit y aller au premier jour. Quand j'estois à *Gehoe-ell*, ceux qui y venoient pour quelque affaire, ou qui y estoient envoyez par leurs Mandarins, ne manquoient pas de venir me trouver pour participer aux Sacremens. Plusieurs y venoient à leurs dépens sans y avoir d'autre affaire, que celle de s'acquitter de ce devoir : c'estoit pour eux un voyage de trente lieues. Je ne sçai si l'on trouveroit le même empressement dans les an-

443 *Lettres de quelques*  
ciens Fideles de l'Europe. Je re-  
commande cette Mission aux  
prieres & à la charité de ceux  
qui ont du zele pour agrandir le  
Royaume de Jesus-Christ parmi  
les Idolâtres, & suis, &c.



## DU PERE DE BOURZES.

*De la Mission de Maduré le 5. Fev. 1715.*

**V**OUS n'ignorez pas que la  
Cour de Tanjaor s'est tou-  
jours declarée contre le Chris-  
tianisme. Dans la persécution  
qui arriva il y a 13. ou 14. ans,  
rien ne fit plus de peine aux  
Chrestiens, que de voir enlever  
leurs enfans de l'un & de l'autre  
sexe, pour les confiner dans le  
Palais du Prince : on prenoit  
tous ceux qu'on trouvoit de bon-  
ne Caste : plusieurs néanmoins



échaperent à l'attention des Officiers qui les recherchoient. Voici quelle estoit la vûë du Roi de Tanjaor : il prenoit un plaisir extrême aux danses , & à tous les tours d'agileté & de souplesse du corps. C'est à ces sortes d'exercices qu'il appliqua ces jeunes enfans : outre les maîtres de danse , il leur donna d'autres maîtres pour leur apprendre la musique , les langues , & la poésie : on leur enseigna à joüer des instrumens : enfin , à en juger selon les idées qu'on a en Europe , on peut dire qu'ils estoient très - bien élevez. Mais les Indiens en pensent autrement. Danser , joüer des instrumens , ce sont des exercices qui leur paroissent tout à fait bas & indignes d'un homme d'honneur. Mais ce qui touchoit plus sensiblement les parens Chrestiens,

c'estoit le danger manifeste où estoient leurs enfans de perdre la foy. Le Seigneur en haine duquel ce tendre troupeau estoit dans l'esclavage, veilla sur lui d'une façon bien singuliere. Le premier trait de la Providence à leur égard, fut le choix qu'on fit de quelques veuves Chrétiennes, qu'on enferma avec eux dans le Palais, afin de les soigner & de leur tenir lieu de meres. Elles s'appliquerent d'abord à instruire ces enfans de ce qu'ils estoient, & pour quel crime on les avoit enfermez dans le Palais : elles leur firent connoistre les obligations de leur Baptême, & le bonheur qu'ils avoient d'estre enfans de Dieu : elles leur inspirerent une grande horreur pour les Idoles, & pour ce qui a rapport à leur culte : enfin elles leur enseignèrent les

veritez Chrestiennes autant qu'elles en estoient capables.

Il y avoit ce, semble, de justes raisons d'apprehender que les filles ne fussent destinées à satisfaire l'incontinence du Prince: c'est ce qui n'arriva point. A la réserve d'une seule qu'on mit dans le Serrail, & qui fut donnée pour concubine à un Seigneur du Palais, les autres ne furent occupée qu'à la danse & à d'autres emplois indifferens. Bien plus, comme le Prince n'avoit aucun penchant pour le sexe, non-seulement il ne songeoit pas à séduire ces jeunes captives, mais encore, ce qui paroïssoit incroyable, il avoit une attention extrême à les conserver dans l'innocence & dans l'éloignement de tout desordre. Je sçay sur cela des particularitez fort singulieres, mais qui me mene-

roient trop loin. Il suffit de dire qu'il a esté quelquefois cruel sur des soupçons très mal fondés.

Malgré cette éducation beaucoup moins mauvaise qu'on n'avoit lieu d'esperer dans le Palais d'un Prince Gentil ; on ne peut s'empêcher d'avouer que quelques uns de ces jeunes gens ont donné dans certains écueils, soit en coopérant à l'idolâtrie par crainte ou par complaisance, soit en échapant à la vigilance du Prince en ce qui concerne la pureté des mœurs. Mais doit-on s'en étonner ? Ne sçait-on pas combien il est dangereux dans un âge si foible d'habiter les Palais des Princes, sur tout dans l'Inde. Le Roi de Tanjaor voiant que ses précautions n'empêchoient pas le desordre, prit la sage résolution de fixer ces jeunes gens par d'honnestes ma-



*Missionnaires de la C. de 7.* 453  
riages : il leur permit de chercher parmi les filles captives celles qui leur agréeroient davantage : on n'eut point d'égard aux Castes , parceque de-là qu'on est esclave du Palais , on est déchu de sa Caste , ou du moins on est censé faire une Caste à part.

Comme l'instruction qu'ils avoient reçue des veuves Chrétiennes dans leur enfance n'étoit pas suffisante , Dieu suppléa à ce qui y manquoit , en permettant que quelques Catéchistes trouvassent le moyen d'entrer dans le Palais sous prétexte d'y voir leurs enfans , & même d'y rester quelques jours pour les instruire secrètement. Ces jeunes esclaves ayant l'esprit déjà ouvert par les sciences du pays qu'on leur avoit apprises avec beaucoup de soin , firent en peu

de temps de grands progres dans la science du salut. On leur envoya dans la suite peu à peu des livres , des chapelets , des images , & ce qui estoit propre à entretenir leur piété. Quelques-uns d'eux qui avoient plus d'esprit & de vertu que les autres , devinrent comme les chefs & les maistres de cette Chrestienté , qu'ils gouvernoient avec une prudence qui estoit au dessus de leur âge.

Au reste quoique le Roi de Tanjaor ait esté fort décrié à cause de son avarice , il n'épargnoit point la dépense en leur faveur. Outre les appointemens ordinaires qui suffisoient pour leur entretien , il visitoit souvent leurs appartemens , pour sçavoir d'eux-mêmes s'il ne leur manquoit rien , & il leur faisoit fournir exactement tout ce qu'ils de-

mandoient. Mais s'ils gagnoient d'un costé, ils perdoient infiniment de l'autre : il leur falloit chaque jour danser & chanter en sa présence, & ces chansons étoient souvent ou contraire à la pudeur, ou remplies d'éloges des faux Dieux ; ce qui s'accordoit mal avec la sainteté du Christianisme. La Providence a eu encore soin de lever cet obstacle. Le Roi mourut il y a quelques années : son frere qui lui a succédé, n'a aucun goût pour ces danses, ni pour les autres exercices où les Indiens font paroistre la force & la souplesse du corps : il est entesté de la guerre ; & s'il prend plaisir à quelques danses, c'est uniquement à celles qu'on nomme *Tamul-caligay* : c'est une danse molle & effeminée de femmes perduës de réputation. De-là vient qu'il ne

penſe guerres aux jeunes gens dont nous parlons. Depuis qu'il eſt ſur le trône il n'a aſſiſté qu'une ſeule fois à leurs exercices , encore fuſt-ce par hazard. On aſſure même qu'à ſon avènement à la Couronne , il ſongea à les renvoyer du Palais : mais il en fut détourné par ſa mere , qui lui representa que ce ſeroit une choſe honteuſe pour lui , de congédier des gens que ſon frere avoit entretenus & élevez comme ſes propres enfans.

Ainſi rien n'empêche ces jeunes Néophytes d'eſtre de parfaits Chreſtiens que la captivité , qui les prive du ſecours des Miſſionnaires , & par conſéquent de l'uſage des Sacremens. A cela près ils ſe comportent d'une maniere très-édifiante. Car en premier lieu , ils ont chacun dans leur appartement , qui eſt com-  
poſé



*Missionnaires de la C. de J.* 457  
posé de trois petites chambres,  
un endroit où ils font réguliere-  
ment matin & soir leurs prieres.  
En second lieu, ils s'assemblent  
les Fêtes & les Dimanches pour  
réciter ensemble certaines prie-  
res qui sont en usage dans la Mis-  
sion, par lesquelles on supplée  
en quelque sorte au saint Sacri-  
fice de la Messe, quand on ne  
peut pas l'entendre. Ils y ajoû-  
tent plusieurs autres prieres,  
comme les Litanies, le Chape-  
let, &c. Ils font une lecture spi-  
rituelle, ils chantent des Canti-  
ques, &c. Enfin ils célèbrent les  
grandes Fêtes, même avec  
pompe : ils ornent l'Autel de  
fleurs, & comme ils sçavent  
jouer des instrumens, ils entre-  
meslent leurs prieres de sympho-  
nies : quelquefois ils font des  
feux d'artifice en signe de ré-  
jouissance.

Il estoit bien difficile que les choses se passant avec cet éclat au milieu du Palais , le Prince n'en fust averti. Les ennemis de la foy eurent soin de lui en porter des plaintes , & de mesler à leurs accusations beaucoup de calomnies. Le Roi ordonna aux Néophytes de venir rendre compte de leur conduite : ils parlèrent si fort à propos , que le Prince parut satisfait de leurs réponses : & depuis ce temps-là on ne les a jamais inquiétez. Cette indulgence ne m'a pas tout à fait surpris : car bien qu'une des principales raisons qui attire tant d'ennemis à nostre sainte Religion , c'est qu'elle anéantit la Religion du pays : cependant il est vrai de dire que cette raison ne touche pas le commun des Indiens. Ce qui rend la Religion odieuse ; c'est qu'elle est

*Missionnaires de la C. de J.* 459  
prêchée par des gens qu'on soup-  
çonne d'estre *Pranguis*. On en-  
tend maintenant ce terme en  
France , mais on ne concevra  
jamais bien l'idée de mépris &  
d'horreur que les Indiens y ont  
attachée. Ce qui la rend odieu-  
se cette Loy sainte, c'est qu'elle  
est regardée comme la loy des  
Européens, des *Parias*, des *Pa-  
ravas*, des *Mucuas*, & d'autres  
Castes qui passent pour infames  
aux Indes ; c'est qu'elle défend  
de concourir à l'idolatrie , de  
traîner les Chars des Idoles , &  
de prendre part aux Festes des  
Gentils. A cela près la Reli-  
gion, quand elle est bien expo-  
sée, attire l'admiration des In-  
diens. Or les Chrestiens qui sont  
enfermez dans le Palais , n'ont  
presque aucun de ces obstacles :  
ils n'ont aucun commerce avec

ceux qui sont d'une Caste basse ; ny avec les Missionnaires que leur couleur naturelle fait soupçonner d'estre *Pranguis* : on ne les appelle point non plus aux corvées propres des Idoles , & ils n'ont point la peine de s'en défendre : cela fait qu'on les laisse en repos sous les yeux même du Roy , tandis que hors de-là les autres Chrestiens sont continuellement inquiétez. Ainsi cette Chrestienté se conserve sans peine. Les fautes qui échappent aux particuliers , ne sont pas impunies : Les plus distinguez s'assemblent , & ayant bien examiné la nature de la faute , ils imposent une pénitence au coupable , ils l'excommunient même en quelque sorte , si la faute le mérite , en l'excluant des assemblées , & en interdisant aux autres tout commerce avec lui ,



*Missionnaires de la C. de J.* 461  
jusqu'à ce qu'il ait réparé le scandale qu'il a donné.

Outre les enfans des Chrestiens qui furent enfermez dans le Palais en haine du Christisme, quelques autres quoique Gentils y ont esté mis pareillement, pour punir leurs peres des fautes qu'ils avoient commises, principalement dans les Intendances & dans la levée des deniers publics. Mais en quoi l'on doit admirer la Providence, c'est que plusieurs d'entr'eux ont trouvé dans leur captivité même, la liberté des enfans de Dieu. Les filles infideles qui ont épousé des Chrestiens ont embrassé la foy : quelques hommes instruits par les Chrestiens & édifiez de leur conduite irréprochable, se sont convertis & ont esté baptisez, où sont maintenant Catéchumenes. Ainsi le

nombre des Chrestiens augmente de jour en jour, & l'on voit avec admiration la bonne odeur de Jesus-Christ se répandre dans un Palais, qui d'ailleurs est le séjour de tous les vices. Cette Chrestienté s'accroît encore par les fruits du mariage : plusieurs ont déjà des enfans, à qui ils n'ont pas manqué de conférer le Baptême. Le nombre de ces Chrestiens captifs est, à ce qu'on m'a assuré, de quatre-vingt ou quatre-vingt-dix. Ce qu'on ne peut assez déplorer, c'est qu'ils soient privez de la participation des Sacremens. Quelques-uns ont trouvé le moyen de sortir, l'un d'eux en ayant obtenu la permission, ne retourna plus au Palais ; il se retira dans la Mission de Carnate où il servit de Catéchiste : il est mort, & est encore aujourd'hui fort regret-

*Missionnaires de la C. de 7.* 463  
té des Missionnaires. La fuite de  
celui-là a fait resserrer les au-  
tres, de crainte qu'ils ne suivis-  
sent son exemple. Cependant  
sous ombre d'aller voir leurs pa-  
rens, d'assister à quelque maria-  
ge, ou sous quelque semblable  
prétexte, quelques-uns ont eu  
le bonheur d'aller à l'Eglise &  
d'y participer aux Sacremens.  
Les uns sont allez à *Elacurrichi*  
où le P. Machado les a confessez  
& communiez. D'autres sont ve-  
nus me trouver à *Eilour*, & ils  
m'ont extrêmement édifié. L'un  
d'eux qui est fils de mon Caté-  
chiste, est fort habile dans les  
langues du pays. Outre le Ta-  
mul qui est sa langue naturelle,  
il sçait le Telongou, le Maraste,  
le Turc, & même le Samusera-  
dam qui est la langue sçavante.  
Il en vint un autre qui me fit sa  
confession générale avec des sen-

timens de piété dont je me souviendrai toute ma vie. Trois de ces jeunes femmes captives dont l'une s'est convertie dans le Palais, vinrent me trouver à mon Eglise, & je fus charmé de leur piété. J'estois vivement touché quand je considérois que ces pauvres gens n'avoient perdu le rang d'honneur qu'ils auroient eu dans leur Caste, & n'estoient prisonniers, que parce qu'ils estoient nez de parens Chrétiens : & en même-temps je remerciois le Seigneur des moyens qu'il leur donne pour se sanctifier. J'espere que sa providence qui a tant fait en leur faveur, achevera son ouvrage. Ils ont déjà fait quelques tentatives pour obtenir du moins un peu plus de liberté. Un jour que le Roi sortoit, ils fendirent la foule des Courtisans & des Officiers, sans



que personne oſaſt les arreſter ,  
car ils ont le privilege de ne pou-  
voir eſtre chaſtiez que par l'or-  
dre expreſ du Roi : & ſ'appro-  
chant du Prince : C'eſt à voſtre «  
juſtice , lui dirent-ils , que nous «  
avons recours : on nous retient «  
dans la plus étroite captivité : «  
il ne nous eſt pas permis de «  
ſortir , n'y d'aller chercher les «  
choſes les plus neceſſaires à la «  
vie ; on nous les vend le dou- «  
ble de ce qu'elles couſtent au «  
marché. Craint-on que nous «  
ne prenions la fuite ? Hé où «  
pourrions nous aller ! dequoi «  
ſommes-nous capables, & com- «  
ment gagnerions-nous dequoi «  
vivre ? N'avons-nous pas nos «  
familles dans le Palais qui ré- «  
pondent de nous ? Nous vous «  
regardons comme noſtre pe- «  
re , ordonnez qu'on nous trait- «  
te comme vos enfans. Le Roi «

ne s'offensa pas de ce discours ; il les écouta avec bonté , & leur promit d'examiner leur demande à son retour.

Quelques-uns de nos Missionnaires se flattent que ce Palais est peut - être un Séminaire , d'où sortiront plusieurs excellens Catéchistes : car si le Prince leur rend un jour la liberté , comme il y a quelque lieu de l'espérer , ils ne sont point propres à d'autres emplois ; & comme ils sont habiles dans la connoissance des langues , & que d'ailleurs ils ont beaucoup de piété , ils sont très-capables de bien remplir les fonctions de Catéchistes. Qu'il seroit glorieux à la Religion , si Dieu permettoit que dans la Cour la plus ennemie de la loy Chrestienne , se fussent formez ceux-là mêmes , que sa providence destinoit à en être les prédicateurs :

\*\*\*\*\*

D U M E S M E.

*De la Mission de Maduré le 25. Nov. 1718.*

**L**E secours qu'on m'a envoyé cette année de France est venu très à propos. Il y a un an entier que la famine fait ici de grands ravages. Je me suis trouvé chargé de 10. Catéchistes & de 3. élèves : ce sont treize familles qu'il m'a fallu nourrir. J'ai esté heureux d'avoir réservé une petite somme des années précédentes, où j'avois moins de Catéchistes : car la Mission est si épuisée qu'elle n'auroit pas pû m'aider dans ce pressant besoin. Nous ne pouvons donc ni moi ni mes Néophytes avoir assez de reconnaissance pour les personnes charitables qui nous ont fait ressentir l'effet de leurs libéralitez.

Il semble que les Lutheriens aient dessein d'imiter le zele que les vrais Catholiques ont eu de tout tems pour étendre la connoissance du vrai Dieu parmi les Nations Idolâtres. Le Roi de Danemark fait de grandes dépenses pour l'entretien de quelques Prédicans à *Trancambar*, c'est une place Danoise située sur la coste de *Cholamandalam*, ou, comme on dit en Europe, de *Cholomandel*. Il leur fournit l'argent nécessaire pour les entretenir eux & plusieurs Catéchistes, pour payer des maîtres d'Ecole, pour acheter une Imprimerie, & faire imprimer des Livres Tamuls, pour acheter de petits enfans & en faire des Luthériens. On assure qu'à force d'argent ils ont gagné à leur Secte environ cinq cens personnes. Pour nous il ne nous est



pas permis d'assister nos Néophytes , quand même nous en aurions les moyens : c'est sur quoi on m'a donné des avis très-sérieux , de crainte que le *Maniacarren* ( c'est ainsi qu'on appelle le Gouverneur d'une ou de plusieurs Peuplades ) ne s'imaginât que je suis riche. Ce seul trait est bien capable de faire connoître quel est le pays où nous vivons. Il n'en est pas de même des Prédicans Luthériens : ils sont dans une Ville Danoise où ils n'ont rien à craindre de l'avarice des Gentils.

Je ne vous parle point de ce qui s'est passé durant la détention du Pere Emmanuel Machado ; mais la reconnoissance m'engage à vous entretenir de la maniere dont il a esté délivré de sa prison. Vous connoissez de réputation Monsieur de

Saint Hilaire : c'est un Gentilhomme de Gascogne que ses aventures , ou plutôt la divine Providence a conduit aux Indes , pour y servir la Religion , comme il a fait en plusieurs rencontres. C'est par son zele qu'il a mérité d'estre fait Chevalier de Christ. Le Viceroy de Portugal lui a fait cet honneur au nom du Roi son maistre , qui à l'exemple des Rois ses prédécesseurs n'oublie rien de ce qui peut contribuer à faire connoistre Jesus-Christ aux Nations Infideles. Monsieur de Saint Hilaire est en qualité de Médecin auprès de *Baker-saibu* Gouverneur de la forte place de *Velour* dans le Carnate , & neveu du *Nabab* ou Viceroy dans ce pays pour le Mogol. Dieu bénit visiblement les remedes qu'il donne : il a fait des cures dont les plus habiles

Médecins de l'Europe se feroient honneur. Il est aussi Médecin du *Nabab*, & il s'attire l'estime de tout le monde par l'intégrité de ses mœurs, & par la libéralité qu'il pousse quelquefois au delà des bornes. Il a sur tout un grand zele pour la Religion. Peu après que le P. Machado fut arrêté, nous nous adressâmes à lui, dans l'espérance qu'une lettre qu'il nous procureroit du *Nabab* obtiendrait la délivrance du Missionnaire, parceque le Roi de *Tanjaor* est tributaire du Mogol, & c'est le *Nabab* qui vient presque tous les ans lever ce tribut. Le *Nabab* fortement sollicité par Monsieur de Saint Hilaire écrivit plusieurs lettres: mais elles ne produisirent aucun effet. Un Nabab Européen auroit pris feu: le phlegme Indien ne s'échauffe pas si aisément,

nous avions perdu toute espérance, mais M. de Saint Hilaire ne se rebuta pas. Le *Nabab* étant venu l'année passée sur les confins de Tanjaor pour lever le tribut, M. de Saint Hilaire recommanda fort le P. Machado à plusieurs Seigneurs Turcs du premier rang, & il accompagna sa recommandation de présens considérables. Heureusement pour nous *Candogi-vichitiram* favori du Roi de *Tanjaor* vint au camp du *Nabab*. Les Seigneurs Turcs le presserent si fort, qu'il promit avec serment de procurer la liberté au Missionnaire. Il tint sa parole. Le P. Machado sortit de prison le 6. Juin, après y avoir esté retenu près de deux ans, & y avoir souffert d'extrêmes incommoditez. Il alla aussi-tost remercier M. de Saint Hilaire & les Seigneurs



Mahometans qui s'estoient interessé pour sa délivrance, sur tout *Baker saibu*. Celui-ci lui fit beaucoup de caresses, l'embrassa, & lui fit present de quelques pieces de mouffeline & de soye. Il le fit promener par la Ville monté sur un Elephant, & M. de Saint Hilaire précédoit à cheval cette espece de triomphe.

Vous croirez peut-estre que le Roi de *Tanjaor* en persécutant le Pasteur, n'aura pas épargné les ouailles. Cependant par une providence particuliere de Dieu, les Chrestiens ont esté tranquilles, ceux mêmes qui demeurent dans le Palais. Aussi c'est bien moins le Roi de *Tanjaor* qui fit arrester le P. Machado, qu'un de ses premiers Ministres nommé *Anandaran*, qui après s'estre saisi du Missionnaire, fit esperer au Roi qu'il en

tireroit des sommes considérables. C'est chez ce Brame , & non dans les prisons du Roi, que le Pere a esté tourmenté & retenu si long-temps prisonnier. Il s'est élevé d'autres orages qu'il nous a fallu effuyer , particulièrement dans le Marava : il n'y a rien eu d'assez singulier pour vous en faire part. Cette année le P. Riccardi Jésuite Piémontois a esté arrêté par les Gentils : mais sa détention n'a eu aucune suite fâcheuse.

La famine dont je vous ai parlé nous a procuré un avantage, qui seul peut nous dédommager des autres maux qu'elle nous a causez. Nos Catéchistes ont baptisé quantité d'enfans qui mourroient de faim , dont la plupart sont déjà dans le Ciel. Le P. Michel Bertholdo Supérieur de cette Mission a signalé en cela

*Missionnaires de la C. de J.* 475  
son zele ; je crois que dans la  
seule Ville de *Trichirapali* il a  
administré le saint Baptême à  
près de trois cens enfans.



## DU PERE LE CARON.

*A Pondichery ce 15. Octob. 1718.*

**J**E suis enfin arrivé à l'heureux  
terme , qui depuis plus de  
douze ans a esté l'unique objet  
de mes vœux les plus ardens.  
Dieu en soit éternellement bé-  
ni. On a bien raison d'appel-  
ler cette mission la mission des  
Saints: si ceux qui y viennent tra-  
vailler ne le sont pas encore, elle  
leur fournit les moyens de le de-  
venir : c'est ce qui fait ma plus  
douce consolation. La vie dure  
& pénitente de nos Missionnai-  
res , les persécutions presque

continuelles, les prisons, la mort même à quoi ils sont sans cesse exposez, les détachent aisément des choses de la terre, & ne les attachent qu'à Dieu leur unique appui.

En arrivant ici je trouvai deux de nos Peres Portugais de la Mission de Maduré, qui y estoient venus pour se délasser de leurs travaux apostoliques. Il me sembloit voir ces premiers Apostres de l'Eglise naissante s'entretenir du progrès de l'Evangile dans les contrées Idolâtres, de leurs souffrances, & de leurs combats pour la cause de Jesus-Christ. J'estois charmé de leur entendre raconter les principales circonstances de la glorieuse mort du P. Jean de Britto, les rigueurs extrêmes que les Maures exercerent l'an passé sur un de leurs peres, l'ayant



appliqué deux fois à une cruelle torture qu'il soutint avec une constance heroïque, & tant d'autres traverses que l'ennemi de la foy leur suscite tous les jours. Je n'ai pas joui long-temps des grands exemples de vertu, & de l'aimable compagnie de ces Pères : trois jours après mon arrivée, ils apprirent que les Idolâtres excitoient de nouveaux troubles, & inquietoient leur troupeau : ils partirent le même jour à neuf heures du soir en habit de pénitens pour aller conjurer l'orage. Je fus attendri en disant adieu à ces saints Missionnaires, qui après avoir blanchi dans de continuels travaux, voloient encore pleins de joye à de nouveaux combats.

Vous estes sans doute dans l'impatience d'apprendre des nouvelles de mon voyage : je vous

fatisferai en peu de mots : Nous nous embarquâmes à Saint Malo les premiers jours de Mars , & après avoir attendu durant près de trois semaines les vents favorables , on leva l'ancre le 20<sup>e</sup> du même mois. Le quatrième d'Avril nous arrivâmes à sainte Croix de Tenerif l'une des Canaries. Nous en partîmes le 6. d'Avril , & à plus de 30. lieues de-là nous découvriions assez distinctement le pied de Tenerif : c'est une montagne d'une hauteur prodigieuse , son sommet estoit couvert de neiges , tandis que nous éprouvions au pied de la colline d'excessives chaleurs. Comme la semaine Sainte approchoit , nous donnâmes à l'équipage une retraite de huit jours , qui se fit aussi tranquillement , que si nous eussions esté dans une maison Religieuse.

Tout le monde fit ses Pâques avec de grands sentimens de pieté. Durant le voyage on faisoit exactement la priere matin & soir, on recitoit le Chapelet à deux chœurs, on faisoit l'examen de conscience, on assistoit à une lecture spirituelle, & l'on approchoit souvent des Sacremens. Ces bonnes œuvres ont attiré visiblement sur nous les bénédictions du Ciel. Trois mois entiers nous n'avons vû que le Ciel & la mer : les calmes qui par leur durée sont tant à craindre sous la ligne, nous ont peu retardez : les grandes chaleurs ne s'y sont fait sentir que sept ou huit jours. Il paroissoit de temps en temps de gros poissons, dont plusieurs se laissoient prendre à l'hameçon : des baleines longues de trente pieds se sont approchées plusieurs fois

480     *Lettres de quelques*  
de nostre Vaisseau : ces animaux  
exhaloient une odeur qui em-  
poisonnoit.

Au commencement du mois  
de Juillet nous abordâmes à  
l'Isle d'*Anjouan* qui est à plus  
de quatre mille lieuës de Fran-  
ce. Ces Insulaires vinrent sur une  
écorce d'arbre nous apporter  
des fruits : pour une aiguille on  
avoit six grosses oranges. Estant  
descendus à terre je vis donner  
quatre gros chapons pour un  
gobelet de deux sols. On prit  
pour la provision du Navire  
trente bœufs, plus de cinquan-  
te cabris, quantité de volailles,  
du ris, des légumes, & beau-  
coup d'autres choses : le tout ne  
coûta pas cent écus.

Nous ne nous arrestâmes-là  
que deux jours, & nous fîmes  
route vers la coste de Goa. Du  
plus loin que nous l'aperçûmes,  
nous



nous invoquâmes saint François Xavier. De - là nous allâmes à Trancambar, où les Danois ont une belle Forteresse qui n'est qu'à 150. lieuës de Pontichery. Le Roi de Dannemark y a fait bâtir un beau Séminaire, où on élève les enfans des Idolâtres dans la Religion Protestante. Il leur donne chaque année deux mille écus pour leur entretien. Celui qui est chargé de ce Séminaire alla il y a deux ans en Europe : il ramassa pour cet établissement de grosses aumônes en Allemagne, en Hollande, & en Angleterre. Il a voulu entreprendre depuis quelque temps la conversion des Brames : il s'avança pour cela dans les terres, & il fit quelques instructions devant un grand Peuple que la nouveauté avoit attiré. Il ignoroit apparemment l'horreur que

les Indiens ont pour le vin, & pour toute autre liqueur capable d'enyvrer : se trouvant un peu alteré au milieu d'une instruction, il tira de sa poche une petite bouteille de vin, dont il vuida la moitié, & donna le reste à son compagnon. Les Brames s'offensèrent d'une action si opposée à leurs manieres : ils l'abandonnerent sur le champ, & le décrierent dans le pays. Ce pauvre Prédicant fut contraint de se retirer tout honteux avec sa femme & ses enfans dans son Séminaire.

Enfin, le 20. d'Aoust nous arrivâmes à Pontichery après cinq mois de la plus belle & la plus heureuse navigation qui se soit jamais faite, sans tempête, sans danger, sans accident, sans maladie. Douze jours après le P. Boudier avec qui j'avois fait le

*Missionnaires de la C. de J.* 483  
voyage, partit sur le même Vaisseau pour le Royaume de Bengale qui est à 300. lieues d'ici. Il fallut nous séparer après avoir vécu dix ans ensemble dans une grande union : ces sortes de séparations coûtent à la nature. Je le conduisis sur le bord de la mer, & là nous nous embrassâmes tendrement, peut estre pour la dernière fois. Pour moi l'on m'a destiné à la Mission de Carnate la plus avancée dans les terres : je serai éloigné de quelques journées du P. le Gac qui soutient avec un courage admirable la vie austere des grands pénitens de l'Inde. Je m'applique pour cela à l'étude de la langue *Telongo*. Accordez-moi le secours de vos prieres, & recommandez-moi souvent à la très-sainte Vierge. La première Eglise que je bâtirai, ce sera en

l'honneur de son immaculée Conception. Demandez-lui qu'elle m'obtienne la grace de travailler long-temps & avec fruit à la conversion de ces pauvres Idolâtres, & de terminer ma vie par la couronne du martyre. C'est une grace que je ne mérite pas, mais l'esperance de l'obtenir par vos prieres dans un lieu où les persécutions sont si fréquentes, me remplit en ce moment d'une joie que je ne puis vous exprimer. Trop heureux si je pouvois avoir le sort ou du P. de Britto qui eut la teste tranchée pour la foy dans le Marava, ou des Peres Mauduit & de Courbeville qui furent empoisonnez, ou des Peres Faure & Bonnet qui ont esté massacrez par les Nicobarins.



\*\*\*\*\*

DU PERE LE ROYER.

*Au Tankin en l'année 1714.*

CETTE Chrestienté jouissoit d'une paix profonde : mais un Edit du Roi publié le 10. Mai de l'année 1712. l'a mise dans une agitation extrême. Les Missionnaires ont esté obligez de se tenir cachez sans pouvoir visiter leurs Néophytes. Un frere Coadjuteur de nostre Compagnie nommé Pie - Xavier Tonkinois , un de nos Catéchistes , & trois autres Catéchistes de M. l'Evêque d'Auren furent arrêtez quelques jours avant la publication de l'Edit. Ils ont esté bastonnez plusieurs fois , & ils ont reçu de grands coups de massue sur les genoux : ils sont

encore en prison , & il y a de l'apparence qu'on les y laissera jusqu'à leur mort. On assure que le Roi a esté engagé à porter cet Edit par les pressantes sollicitations de sa mere , qui est dévouée aux Pagodes , & d'un Mandarin lettré qui a beaucoup de crédit.

Le plus grand éclat qu'ait produit ce nouvel Edit , a esté la sortie de M<sup>rs</sup> les Evêques d'Auren & de Basilee , & de M. Guizain qui passa au Tonkin avec moi. Ces Messieurs demeuroient ici publiquement en qualité de facteurs de la Compagnie du commerce de France. On sçavoit qu'ils estoient chefs des Chrétiens , & l'on n'avoit jamais parlé d'eux dans les Edits précédens : mais dans celui ci on les a désignez nommément , & il y a eu ordre au Gouverneur de la

Province du Midi de les faire fortir du Royaume, sans qu'il leur soit jamais permis d'y rentrer. Ils ont fait de grands presens à des personnes considérables qui leur promettoient de les servir : mais inutilement. Le Gouverneur devoit à ces Prélats sept cens Tael, qu'il leur avoit empruntez dans un besoin. Cette dette qu'il estoit ravi de ne pas payer, l'aura sans doute porté à executer promptement les ordres de la Cour. Nous nous persuadions qu'on ne voudroit pas exposer aux vents & aux tempêtes de la mer Monsieur l'Evêque d'Auren qui a plus de 80. ans, & qu'on le laisseroit finir ici tranquillement ses jours : mais on n'a eü nul égard à son âge. On a construit deux barques pour les transporter : l'embarras estoit de leur fournir

des matelots & un Capitaine. Un Navire Anglois venu de Madras qui avoit échoué au Port du Tonkin , a levé cette difficulté. Comme les Officiers Anglois cherchoient à s'en retourner , ils ont esté ravis de trouver cette occasion. Les Prélats s'embarquerent à *Hien* , & de-là ils ont dû estre conduits à Siam.

On a saisi quantité de terres qu'ils avoient en differens endroits , avec les contrats d'achat , & ce qui se trouva dans leur maison. Leur Séminaire de *Hien* avec leurs jardins , étangs , &c. ont esté donnez au Gouverneur de *Hien* qui estoit chargé de les chasser du Royaume. Une belle maison qu'ils avoient à la Cour , & qu'ils avoient achetée trente barres d'argent , a esté sauvée par les soins d'une Dame Chrestienne , qui a déclara



ré qu'elle avoit loué cette maison. On avoit transporté à la Cour leurs papiers, leurs livres, & d'autres meubles semblables, qu'on leur a rendus dans la suite. Ces Messieurs passaient ici pour estre riches, & ils ne cachent pas les sommes d'argent qu'ils recevoient, afin qu'on fût convaincu qu'ils ne venoient pas au Tonkin pour y chercher de quoi vivre.

Un des articles de l'Edit qui fait le plus de peine, c'est que les Chrestiens qui seront découverts, sont condamnez à payer 60, Taels au profit de l'accusateur. Cette récompense rendra les Payens très-attentifs à surprendre les Chrestiens & les Missionnaires. Chacun se cache où il peut. Pour moi je demeure dans des forests de mon district avec quelques Catéchistes, en

attendant un temps plus favorable. Les Chrestiens viennent m'y trouver. J'ai eu jusqu'à present la consolation de dire la Messe tous les jours , ce qui n'a pas esté permis à quelques autres Missionnaires.

Une famine générale qui est arrivée dans le Royaume , a fait dire aux Payens mêmes , que c'estoit un châtiment du Dieu du Ciel , qui a puni ce Royaume toutes les fois qu'on a persécuté les Chrestiens. Cette pensée a procuré du repos à nos Néophytes dans plusieurs villages.

Comme le dernier Edit aussi bien que les Edits précédens , n'ont jamais nommé la loy Chrestienne , loy du Dieu ou du maistre du Ciel , mais qu'ils l'ont défenduë sous le nom de loy *Hoalang* , c'est-à-dire , loy Por-

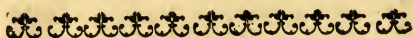
*Missionnaires de la C. de F.* 491  
rugaïse , les Mandarins ont fait  
la distinction de ces deux loix ,  
quand ils ont voulu favoriser  
quelque Chrestien. En voici un  
exemple tout récent. Une Da-  
me fort riche ayant assemblé  
plus de deux cens Chrestiens  
pour accompagner le corps de  
sa mere au lieu de sa sépulture,  
le Chef du village alla aussi-tost  
trouver le Gouverneur de la  
Province , & l'accusa de suivre  
la loy *Hoalang* que le Roi ve-  
noit de défendre. Cette Da-  
me estant citée au Tribunal,  
répondit, qu'on ne prouveroit  
jamais qu'elle eut suivi d'autre  
loy que celle du Dieu du Ciel.  
Le Gouverneur se contenta de  
cette réponse , & il fit fustiger  
l'accusateur qui ne pouvoit don-  
ner aucune preuve qu'elle eust  
embrassé la loy *Hoalang*. Mais  
la plûpart des Ministres Payens.

492    *Lettres de quelques*  
ne recevoient pas cette distinction , qu'ils regardoient comme une subtilité dont on se sert pour éluder l'Edit du Roi. Tel est l'estat present de cette Mission affligée. Je la recommande à vos saintes prieres.

P. S. Depuis ma lettre écrite nous avons appris que Monsieur l'Evêque d'Auren est allé seul à Siam , & que Monsieur l'Evêque de Basilée avec Monsieur Guizain, avoit relâché dans une Province nommée *Ngean* , & s'estoit retiré dans un village Chrestien, où des Prestres & des Catéchistes lui avoient ménagé une retraite.







EXTRAIT  
D'UNE LETTRE

ECRITE DE PEKIN.

Le 2. Novembre 1717.

**L**A petite boëte que je vous envoie renferme une curiosité de ce pays qui vous fera peut-estre plaisir: c'est un muscavec la partie de l'animal dans lequel on le trouve. On a parlé jusqu'ici diversement de l'origine du musc ; quelques Auteurs prétendent qu'il se forme au nombril de l'animal , ils se trompent: certainement c'est dans sa vessie qu'il se forme. Cet animal est une espece de chevreuil que les Chinois appellent *Hiang - tchang-tse* , c'est-à-dire , chevreuil odo-

riserant, chevreuil musqué, ou qui porte le musc. *Tchang - tse* signifie chevreuil, & *hiang* signifie proprement odeur. Mais il signifie odoriferant quand il est joint à un substantif, parcequ'alors il devient adjectif.

Vous pouvez compter sur ce que je vous en écris, comme sur une chose très-certaine, puisque je ne dis rien que je n'aye vu moi-même. J'ai acheté l'animal qu'on venoit de tuer à dessein de me le vendre, & j'ai conservé la partie qu'on coupa selon la coutume pour avoir son musc, qui est plus cher que l'animal même. Voici comment la chose se passa.

A l'Occident de la Ville de Pekin se voit une chaîne de montagnes, au milieu desquelles nous avons une Chrestienté & une petite Eglise. On trouve

dans ces montagnes des chevreuils odoriferans. Pendant que j'estois occupé aux exercices de ma Mission, de pauvres habitans du village allerent à la chasse dans l'espérance que j'acheterois leur gibier pour le porter à Pekin : ils tuerent deux de ces animaux, un mâle & une femelle qu'ils me presenterent encore chauds & sanglans. Avant que de convenir du prix, ils me demanderent si je voulois prendre aussi le musc, & ils me firent cette question, parcequ'il y en a qui se contentent de la chair de l'animal, laissant le musc aux chasseurs qui le vendent à ceux qui en font commerce. Comme c'estoit principalement le musc que je souhaittois, je leur répondis que j'acheterois l'animal entier. Ils prirent aussi - tost le mâle, ils lui couperent la vessie,

& de peur que le musc ne s'évaporât, il la lierent en haut avec une ficelle. Quand on veut la conserver par curiosité, on la fait secher, comme on a fait secher celle que je vous envoie. L'animal & son musc ne me coûtèrent qu'un écu.

Le musc se forme dans l'intérieur de la vessie, & s'y attache au tour comme une espece de sel. Il s'y en forme de deux sortes : celui qui est en grain est le plus précieux : il s'appelle *teou-pan-hiang*. L'autre qui est moins estimé, & qu'on nomme *mi-hiang*, est fort menu & fort délié. La femelle ne porte point de musc, ou du moins ce qu'elle porte qui en a quelque apparence, n'a nulle odeur.

La chair des serpens est, à ce qu'on me dit, la nourriture la plus ordinaire de cet animal.



Bien que ces serpens soient d'une grandeur énorme , le chevreuil n'a nulle peine à les tuer, parceque dez qu'un serpent est à une certaine distance du chevreuil , il est tout à coup arrêté par l'odeur du musc ; ses sens s'affoiblissent , & il ne peut plus se mouvoir.

Cela est si constant que les payisâns qui vont chercher du bois ou faire du charbon sur ces montagnes , n'ont point de meilleur secret pour se garantir de ces serpens , dont la morsure est très dangereuse , que de porter sur eux quelques grains de musc. Alors ils dorment tranquillement après leur dîner. Si quelque serpent s'approche d'eux , il est tout à coup assoupi par l'odeur du musc , & il ne va pas plus loin.

Ce qui se passa quand je fus

de retour à Pekin, confirme en quelque sorte ce que j'ai dit, que la chair de serpent est la principale nourriture de l'animal musqué. On servit à souper une partie du chevreuil : un de ceux qui estoient à table a une horreur extrême du serpent : cette horreur est si grande, qu'on ne peut même en prononcer le nom en sa présence, qu'il ne lui prenne aussi-tôt de violentes nausées. Il ne sçavoit rien de ce qui se dit de cet animal & du serpent, & je me donnai bien de garde de lui en parler ; mais j'estois fort attentif à sa contenance. Il prit du chevreuil comme les autres avec intention d'en manger, mais à peine en eut-il porté un morceau à la bouche, qu'il sentit un soulèvement de cœur extraordinaire, & qu'il refusa d'y

*Missionnaires de la C. de J.* 499  
toucher davantage. Les autres  
en mangeoient volontiers , & il  
fut le seul qui témoigna de la  
répugnance pour cette sorte de  
mets.

F I N.

# T A B L E.

*E* Pistre aux Jesuites de France , Page j

Projet d'une Carte universelle de la Chine  
& de la Tartarie Chinoise , executée  
par l'ordre & aux frais de l'Empereur ;  
P. ij , iij & suiv.

Utilité de cet Ouvrage . vij

Services rendus à la Religion par les Mis-  
sionnaires , lorsqu'ils traçoient les Car-  
tes des Provinces , x , xj. & suiv.

Goust singulier de l'Empereur pour les  
sciences , xij

Tremblement extraordinaire arrivé dans  
la Province de *Xensi* , xv , xvj , & suiv.

Punition d'un Mandarin qui avoit présen-  
té à l'Empereur une Requête contre la  
Religion Chrestienne , & contre les  
Européans , xx , xxj , & suiv.

*Lettre du P. de Mailla* , Pag. I

Description des Vaisseaux de guerre Chi-  
nois , 8 , 9. & suiv.

Voyage des Missionnaires depuis le Port  
d'Emoui jusqu'à l'Isle de Formose , 13

Description des Isles de Pong hou avec la  
Carte , 15

Description de l'Isle de Formose avec la  
Carte , 19



## T A B L E.

Cruautez exercées par quelques Chinois dans l'Isle ,	22 , 23 , & suiv.
Carte du Fort de Zelande qui appartenoit autrefois aux Hollandois ,	37
Gouvernement , mœurs , coùtumes , &c. des habitans de Formose ,	39 , 40 , &c.
En quel temps l'Isle de Formose a esté connue des Chinois ,	56
Une escadre Chinoise s'empare des Isles de Pong-hou ,	57
Colonie establie par les Japonois dans Formose ,	60
Adresse des Hollandois pour s'y establiir , ils y bâtissent un Fort ,	61 , 62 , & suiv.
Les Japonois abandonnent l'Isle & la laissent aux Hollandois ,	64
Les Hollandois sont chassés de Formose par un Capitaine Chinois qui se fait Roi de l'Isle ,	65 , 66 , & suiv.
Formose subjuguée par le Viceroy de Fokien & soûmise à l'Empereur de la Chine ,	75 , 76 , & suiv.
<i>Seconde Lettre du même ,</i>	86
Requête d'un Mandarin Chinois présentée à l'Empereur de la Chine contre la Religion Chrestienne , & contre les Européens ,	88 , 89 , & suiv.
La Requête est envoyée par l'Empereur aux Tribunaux pour y estre examinée ,	102 , 103 , & suiv.
Sentence de ces Tribunaux ,	<i>Ibid.</i>
Inquietude & mouvemens des Missionnaires à ce sujet ,	106

# T A B L E.

Nouvelle Sentence des Tribunaux ,	107 ,
108 , & suiv.	
Placet présenté à l'Empereur par les Missionnaires ,	111 , 112 , & suiv.
Troisième Sentence des Tribunaux confirmée par l'Empereur .	121 , 122 , & suiv.
Les Missionnaires obtiennent avec peine une audience de l'Empereur ; ce qui se passa dans cette audience ,	128 , 129 , &c.
Réponse Apologetique à la Requête du Mandarin ,	
<i>Lettre du P. de Haze ,</i>	191
Missionnaires mis à mort par les Barbares ,	196
Découverte d'un nouveau chemin pour aller dans le pays des <i>Chiquites</i> ,	200 ,
201 , & suiv.	
Artifices & cruautéz des peuples appelez <i>Payaguas</i> ,	202 , 203 , & suiv.
Un Néophyte & un Missionnaire sont massacrés par les <i>Payaguas</i> ,	210 , 211 , & suiv.
Caractere du Missionnaire ,	213 , 214 . &c.
Courage d'un autre Missionnaire massacré par d'autres Barbares ,	221 , 222 , & suiv.
<i>Lettre du P. le Gac ,</i>	
Persecution excitée contre les Chrestiens de <i>Devandapallé</i> ,	230 , 231 , & suiv.
Constance de ces Chrestiens ,	237 , 238 , &c.
Eglise de la Mission profanée par les Ministres des Idoles ,	239
Missionnaires & Chrestiens chassés de la Ville ,	243 , 244 . & suiv.
Joye des Chrestiens au milieu de leurs	

## T A B L E.

Souffrances ,	150, 151
Courage & zele d'un Néophyte ,	252, 253
Zeile de M. de S. Hilaire pour appaiser la persecution ,	270, 271
Missionnaire rétabli dans <i>Devandapallé</i> ,	272
Nouveaux artifices des ennemis de la foy pour persécuter les Chrestiens ,	273 , 274 , & suiv.
Orage calmé de nouveau par les soins de M. de Saint Hilaire ,	279
Estat de la Mission de <i>Chinnaballabaram</i> ,	280
Cette Ville est assiégée par l'armée de <i>Maïf- sour</i> ,	281
Maladie contagieuse dans la Ville ; mort de plusieurs Chrestiens ; leur charité , &c.	282, 283 , & suiv.
Le Missionnaire est pareillement attaqué de la contagion ,	283
Nouveaux dangers que court le P. le Gac ,	285
Persécution renouvelée par les ennemis de la foy ,	289, 290, 291 , & suiv.
Mauvais traitemens soufferts par les Chre- tiens avec une grande fermeté ,	296 , 297 , & suiv.
Dispute des Missionnaires avec des Doc- teurs Gentils ; ignorance de ces Doc- teurs ; extravagance de leurs opinions ,	308, 309 , & suiv.
<i>Lettre du P. Bouchet</i> ,	
Eglise bâtie & ruinée ,	323, 324 , & suiv.

## T A B L E.

Ce qui regle les Indiens dans l'administra- tion de la Justice ,	326, 327, 328, &c.
Exemples singuliers de jugemens rendus par les Indiens en des matieres très dif- ficiles ,	336, 337, & suiv.
Qualitez que doit avoir un Juge , selon les Indiens ,	352, 353
Comment il doit se comporter avec les ré- moins ,	353. 361, 362. & suiv.
Quel doit estre son desintereffement ; belles maximes à ce sujet ,	355, 356, & suiv.
Ceux qui sont chargez aux Indes de rendre la justice ,	363, 364, & suiv.
Quel est le devoir de ceux qui plaident ,	365
Diverses sortes d'interests qu'on prend aux Indes pour l'argent presté ,	368, 369. &c.
Epreuves qui se font pour découvrir l'auteur d'un vol & d'un crime ,	371, 372, &c.
Differentes maximes qui servent de loix aux Indes ; & qui dirigent les Juges dans l'administration de la justice ,	381, 382, & suiv.
<i>Lettre du P. Domenge ,</i>	
Persecution excitée contre les Chrestiens par un Gouverneur ,	411, 412, & suiv.
Punition des persecuteurs ,	424
Fermeté & sainte mort d'un Néophyte ,	418
Conversions de plusieurs Infideles ,	420 , 421 , & suiv.
Conversions de plusieurs villages , & d'un grand nombre de familles Idolâtres ,	425. 426, & suiv.
Démolition	



# T A B L E.

Démolition d'un Temple d'Idoles où les  
 enfans se signalerent , 4. 8

## E X T R A I T S

de quelques autres Lettres, 431

### *Du P. Parennin.*

Habileté du Frere Rhodes dans la Chirurgie connuë des Mandarins & de l'Empereur , 433, 434, & suiv.

Prévention des Chinois contre les Médecins étrangers , 434

Eloge du Frere Rhodes par les Mandarins du Palais , 435

Charité du Frere Rhodes , 437 , 438 , il guérit l'Empereur de violentes palpitations , 440 , maladie du Frere Rhodes , sa mort , 44 , 443 , ses obseques , 444

Progrès de la Religion à *Coupe ken* , 445

### *Du P. de Bourzes.*

Enfans des Chrestiens enlevez par le Prince de *Tanjaor* , 448

Ils sont instruits de la Religion Chrestienne dans le Palais de ce Prince, 450 , ils y forment une Chrestienté fervente , 453 , 454

Source de la haine que les Indiens ont pour la Religion Chrestienne , 458

### *Du même.*

Dépenses du Roi de Dannemark pour entretenir des Prédicans aux Indes , & y faire prêcher le Lutheranisme , 458

Missionnaire délivré d'une rude prison par les soins de M. de Saint Hilaire , 469 , 470 , & suiv.

*XIV. Rec.*

Y

## T A B L E.

Mort de plusieurs enfans Idolâtres après  
avoir reçu le Baptême , 474

### *Du P. le Caron.*

Courte description de son voyage à Pont-  
chery , 478 , 479

Séminaire de Luthériens établi aux Indes  
par le Roi de Dannemark , 481

Avanture arrivée au Ministre Lutherien ,

### *Du P. le Royer.*

Persecution excitée au Tonkin , 485

Emprisonnement & supplice d'un Jesuite  
& de quelques Catéchistes , *Ibid.*

Ecclesiastiques chassés du Tonkin , 486

### *Extrait d'un autre Lettre.*

Origine du musc , & où il se forme ; 493 ,  
494 , 496

Nourriture de l'animal qui produit le musc ,  
497

*Fin de la Table.*

PRIVILEGE D U ROY.

**L**OUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hôtel, Grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Seneschaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Nostre bien amé le Pere J. B. DU HALDE de la Compagnie de J E S U S, Nous ayant fait remonter qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé: *Lettres édifiantes & curieuses écrites des Missions étrangères par quelques Missionnaires de la Compagnie de J E S U S* s'il nous plaisoit lui en accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires. A CES CAUSES: Voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous luy avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledites Lettres en tel volume forme, marge, caractère, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & debiter par tout nostre Royaume pendant le temps de douze années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à toute sorte de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucuns lieux de nostre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire lesdites Lettres cy-dessus spécifiées en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement sans la permission expresse & par écrit dudit sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de quinze cens livres d'amande contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit sieur Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; Que l'impression de ces Lettres cy-dessus expliquées, sera faite dans nostre Royaume

32074~



EA 703

758L

V. 14

